



Juste Olivier

LES
FINS-HAUTS

1875

édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

PRÉAMBULE	4
LES FINS-HAUTS	8
PREMIÈRE PARTIE LE PETIT PONT	9
I	9
II.....	13
III	21
IV.....	29
V	38
DEUXIÈME PARTIE LA BRANCHE DE HOUX	80
I	80
II.....	90
III	102
IV.....	107
V	115
VI.....	123
VII	132
VIII.....	139
IX.....	151
TROISIÈME PARTIE SYLVION	156
I	156
II.....	172
III	182

IV.....	187
V	199
VI.....	207
VII	213
VIII.....	231
IX.....	238
X	243
XI.....	249
XII	253
XIII.....	261
XIV	264
XV ÉPILOGUE	270

Ce livre numérique : 283

PRÉAMBULE¹

La difficulté de publier des ouvrages d'imagination dans un petit pays comme la Suisse française, et d'autres circonstances matérielles, ont obligé l'auteur de chercher à s'assurer d'avance un nombre de souscripteurs suffisant pour couvrir au moins les frais d'impression et d'annonces. On a bien voulu répondre à son appel de manière à ne pas lui laisser de regret sur un mode de publication qu'il n'eût pas employé sans ce qui le lui imposait. Il a pu même, aux cinq morceaux annoncés, en ajouter un sixième, également inédit, *l'Aveugle*. Cinq, c'était déjà bien assez, dira-t-on, et les souscripteurs pourraient ne pas goûter beaucoup ce moyen de leur témoigner de la reconnaissance. Quoi qu'il en soit, celle de l'auteur envers eux est sincère ; il tient à la leur exprimer ici publiquement. L'honneur qu'ils lui

¹ Préambule à *Sentiers de Montagne*, recueil contenant *Les Fins-Hauts*.

ont fait n'est cependant pas sans danger, car ils ont si bien accueilli l'ouvrage avant de le lire, que leur attente risque d'autant plus de se voir trompée à la lecture ; mais pour cela aussi, pour prendre ce volume tout simplement et sans lui trop demander, l'auteur se confie encore à leur bienveillance. Puisse-t-elle leur faire trouver quelque plaisir à le suivre dans les *Sentiers de Montagne*, où il ne demande pas mieux que de continuer à être leur guide, s'il en a la force et le temps.

Sentiers dont il foula cent fois
L'herbe tendre ou la roche dure,
Sentiers perdus au fond des bois,
Sentiers gravis à l'aventure,
Sentiers sur les monts se jouant,
Se nouant et se dénouant,
Sentiers suspendus sur l'abîme,
Sentiers où l'air du ciel ranime !...
Pour le rêveur qui, seul, vous suit,
Que son bâton seul accompagne,
Vous n'êtes pas sans voix ni bruit,
Il a tous ceux de la montagne :
L'oiseau reprenant sa chanson,

La fleur qui chante à sa façon,
L'appel soudain de la cascade,
Blanche et debout sur son arcade,
Jetant aux airs son blanc fuseau,
Le remplaçant quand il se brise,
Et le murmure du ruisseau
Jargonnant seul en son berceau,
Et la caresse de la brise ;
Ou l'invisible archet du vent
Sur les pins aux cordes moroses ;
Et cette plainte s'élevant,
Vague soupir de toutes choses.

Ces voix lui parlent tour à tour,
Peuplent pour lui la solitude,
L'accueillent dans le haut séjour,
En font l'abord moins long, moins rude...

Et d'autres voix encore en lui,
Les mille voix de ses pensées,
Qui tantôt semblent l'avoir fui,
Comme un vain souffle dispersées,
Tantôt reviennent empressées,
Se dessinent devant ses yeux,
Prennent un corps, se montrent mieux.

De proche en proche ainsi fixées :
Formes, figures au profil
Se détachant de l'air subtil,
Ombre dolente, ombre ravie,
Que seul il voit, seul il entend,
Et dont il va se répétant
L'histoire bien ou mal suivie ;
Ses compagnes dans les sentiers
Sombres, joyeux, humbles, altiers,
Sentiers des monts... et de la vie.

Gryon, octobre 1874.

LES FINS-HAUTS

PREMIÈRE PARTIE

LE PETIT PONT

I

Tous ceux qui ont visité Chamonix connaissent la gorge allongée et profonde de la Tête-Noire, par laquelle on peut se rendre du pied des glaciers du Mont-Blanc à Martigny en Valais, sur la route d'Italie. Quand on en suit l'étroit chemin qui dispute le passage au Trient torrentueux, on a quelquefois l'impression de marcher entre deux murs, il est vrai, de rochers et de cimes. Le fait est pourtant que sur la gauche, en venant de Chamonix cette gorge est renflée à mi-côte par un haut plateau qui la domine et y surplombe dans presque toute sa longueur de plusieurs lieues. À part un bout de montée ou de descente à l'entrée ou à la sortie, il est presque entièrement plan et uni. C'est comme une large corniche entre les sommités et le fond de la gorge, où ses bords pendent souvent à pic.

Isolée dans sa hauteur, et ainsi peu fréquentée, cette bande de terrain n'en est pas moins à elle seule tout un charmant petit pays. On l'appelle les Fins-Hauts, du nom de celui de ses villages qui en occupe à peu près le point central et culminant. Le chemin s'y promène de l'un à l'autre de ces hameaux parmi les prés, les bouquets d'érables et de mélèzes, les cascades de rocs éboulés, et franchit lestement, sur de petits ponts, ravins et ruisseaux.

C'est sur un de ces petits ponts haut perchés que venait de s'arrêter un jeune homme, d'une tournure plus distinguée que sa mise : non que ses habits eussent rien de trop négligé ni de commun, mais on voyait du premier coup d'œil qu'ils n'étaient pas avant tout pour sa toilette. De plus, se frayant un passage à travers les quartiers de rocs buissonneux et plantés de grands arbres qui bordaient la partie supérieure du ravin, il avait ainsi débouché de plein saut sur la route, au lieu de la suivre tranquillement comme les rares voyageurs qui la préfèrent à celle du fond de la gorge, où s'abat d'ordinaire le gros des touristes, lesquels en général ne sont pas des oiseaux de haut vol. En ce moment donc, son costume se ressentait aussi

de cette manière plus vive et plus leste de s'avancer vers le but de sa course, à supposer qu'elle en eût un. Il n'y paraissait guère, du reste ; car, une fois sur le petit pont, notre jeune homme alla s'accouder sur le parapet, et là, les yeux penchés et fixes, il parut s'oublier à considérer vaguement la vague profondeur.

Le ravin, très feuillé en dessus du pont, ne l'était plus assez en dessous pour ne pas laisser entrevoir çà et là ce qui lui restait en été d'un ruisseau assez fort à la fonte des neiges : un mince filet d'eau cristalline s'amassant goutte à goutte dans les anfractuosités de son lit rocheux, et se grossissant ainsi petit à petit et de chute en chute. Tout au fond, dans un creux ou un rebord plus marqué, le ruisseau se préparait à une dernière cascade en l'honneur du Trient son maître, et s'y taillait un petit miroir pur et bleu comme le ciel qui lui arrivait à travers les découpures du feuillage.

De branche en branche et d'arcade feuillée en arcade de mousse, les yeux du jeune homme y arrivaient aussi ; et cela d'autant plus facilement que le lieu lui était bien connu, car il habitait depuis assez longtemps le pays et s'était ainsi oublié

sur le petit pont plus de cent fois. Quand il le traversait, il ne manquait pas de se pencher sur le ravin, d'y laisser flotter son regard et sa pensée sans savoir pourquoi, puis de les y arrêter sans plus de motif, mais comme à un point de repos calme et frais, sur le petit miroir d'argent et d'azur. Ce n'était assurément point pour s'y mirer ni même songer à s'y voir. De fait, quoique assez observateur et réfléchi de sa nature, il n'y voyait rien, il ne songeait à rien, sinon peut-être à ce je ne sais quoi qu'on a dans le cœur à tout âge, mais qui n'en sort pas.

Ce jour-là, au contraire, après un moment d'insouciant contemplation, il lui sembla voir deux yeux se dessiner peu à peu sur le fond tremblant de la petite glace, d'ailleurs parfaitement claire : deux yeux bleus comme l'onde, et qui néanmoins s'en distinguaient. Ce n'étaient donc pas les siens, auxquels il n'accordait pas plus d'importance qu'au reste de sa personne, mais qu'il savait pourtant assez noirs. Il crut à quelque jeu de la lumière et de l'ombre à travers les feuilles ; mais non : à côté des yeux se montra une joue qu'il se figura d'un blanc rose, comme si une églantine fût tombée au

fond de l'eau ; puis, sur la joue, une fossette avec son sourire ; puis, dans les yeux, un regard qui rencontra un instant le sien. Puis, plus rien. Au moment où notre contemplateur se retournait, par un mouvement instinctif, pour regarder à côté de lui sur le parapet, les yeux bleus, la fossette et la joue rose s'en allaient avec une jeune fille qui avait eu aussi la curiosité de jeter en passant un coup d'œil sur ce qu'il y avait donc à voir là, puisque quelqu'un y regardait. Elle s'en allait même en courant et en riant, non parce que le jeune homme s'était retourné, mais pour rejoindre plus gaîment et plus vite, d'abord une dame qui l'attendait au bout du pont, et plus loin, un groupe de voyageurs.

II

Notre jeune homme n'eut donc rien de mieux à faire que de se remettre à considérer le ravin ; mais cette fois il eut beau plonger de tous ses yeux jusqu'au fin fond de ce puits de verdure, plus d'apparition, plus de joue rose et blanche, plus de souriant regard effleurant le sien. Plus de miroir

magique, le charme était rompu. La petite coupe restait bien toujours là, se vidant et se remplissant à mesure ; elle semblait même le regarder à son tour, mais pour se moquer de lui et lui dire : « Tu me regardes ; oui, je sais ! ce n'est pas pour moi ; va-t'en, tu ne verras plus rien. » Il n'en demeurait pas moins là, comme fasciné, et n'osant sortir du cercle de sa vision, de peur de la voir s'évanouir encore mieux. Et pourtant, celle qui la lui avait faite, il la savait encore derrière lui, près de lui, il l'entendait, le rire et le pas légers, s'élancer joyeusement sur la route ; il n'avait qu'à s'élancer après elle ; mais c'était à côté de lui qu'il la voulait, et il lui semblait toujours qu'elle allait revenir s'y poser. Cela donc, plus encore que le respect et les convenances auxquels en ce moment il ne pensait guère, l'empêchait de retourner même les yeux.

Ainsi ne fit point un sien compagnon, de nature assez inculte et bizarre. C'était un garçonnet de quinze à seize ans, mais qui paraissait à la fois plus et moins que son âge ; car il était de petite taille, mais déjà osseux, les épaules et le buste saillants : le profil maigre, la peau très brune, bronzée, et des yeux dardés sur vous comme un

trait. Ses cheveux, d'un noir luisant, divisés sur le front et les tempes, retombaient en nappe et comme en grosses ondes plates sur sa figure ; ils lui donnaient, au premier abord, un air étranger ou étrange ; mais sauf la vivacité, l'acuité du regard, ses traits ne s'éloignaient pas trop du type des races alpestres, dont il portait le costume de vacher, mais un peu plus élégant : petite calotte de cuir ouvragé, veste sans manches, chemise ouverte, bras nus, poitrine à l'air, et pantalon de coutil, avec un rang de boutons d'os tout le long de la jambe, depuis la ceinture jusque sur le haut soulier bien ferré.

Il accompagnait l'autre jeune homme, et venait de déboucher comme lui sur la route, d'une façon même encore plus désordonnée, à voir les feuilles et les brins de mousse que ses habits avaient récoltés au passage dans le fourré. En revanche, lui, il y avait récolté un bouquet de fraises, qu'il tenait à la main. Assis sur le mur à l'extrémité du pont, il s'apprêtait à les manger, lorsqu'il se ravisa tout à coup, enjamba lestement le parapet, se laissa couler le long du ravin comme un chat, cueillit une des églantines qui pendaient sur le bord, la planta au beau milieu de ses fraises,

remonta en un clin d'œil et, voyant à quelque distance la jeune fille et sa compagne assises sur le bord de la route, non loin, mais un peu à part, des autres voyageurs, il courut jusqu'à elles tout d'un trait. Puis là, avant de se donner le temps de respirer, et peut-être n'en ayant pas besoin, il leur présenta hardiment ses fraises sans rien dire. Témoin de la petite scène que nous avons décrite, l'avait-il comprise ? Peut-être, mais à sa manière. Au reste on va en juger.

– Des fraises ! s'écria la jeune fille. Et moi qui en ai cherché tout le long de la route, sans en apercevoir une seule. Où celles-ci ont-elles pu se cacher ?

– Là-haut, là-haut ! répondit le jeune berger, en indiquant du regard plutôt que du geste les forêts en pente qui s'élevaient au-dessus d'eux.

La jeune fille avait pris les fraises et les examinait.

– Et une églantine ! fit-elle encore.

– Là-bas, là-bas ! dit le petit berger, sans s'accompagner cette fois d'aucun geste. Puis il ajouta, comme s'il se parlait à lui-même, et d'un ton chantant :

– Là-bas, sur l'eau qui dort, mais qui voit... suis pas mort... l'eau qui voit d'en bas, là-bas.

La jeune fille rougit légèrement.

– Là-haut, là-bas ! répéta en riant l'autre voyageuse.

– En haut, en bas, je vais, je viens, je cours ! reprit le jeune vacher. Sur les hauts, sur les hauts, sur les pentes, je monte, je glisse, je rampe. Sur les hauts, les fins-hauts !

– Alors vous seriez un bon guide, fit la dame, pour voir si ce bizarre petit homme pouvait sortir de ses hauts et ses bas et dire autre chose. Oui, certainement un bon guide : voulez-vous être le nôtre ?

– Jeune maître m'attend, là-bas, là-bas, sur le pont. Il attend, il attend ! ajouta-t-il d'une voix encore plus traînante.

– Combien, dit la dame, en tirant son porte-monnaie, ce bouquet de fraises ?

– Combien ! combien ! rien, rien. C'est mon bien. Je donne et je prends ; je ne vends. C'est à toi, c'est à moi ; prends-en, donne-m'en, suis content.

– Comment vous appelez-vous ? fit encore la dame, espérant ainsi le tirer de cette sorte de ramage confus où quelque sens ne paraissait poindre que pour s'évanouir aussitôt. Votre nom ? répéta-t-elle.

– Un nom, à quoi bon ! chacun le sien. Rien pour rien. Nom pour nom.

– Et celui de votre maître ? dit la jeune fille, comme si elle ne faisait qu'ajouter une question à l'autre.

– Pas de maître ! chacun maître. Lui, le sien, moi, le mien, comme dit la chanson : « Sur le pont, sur le pont, vos amours y sont. »

– Voilà ! dit la dame, en tirant une pièce de monnaie.

– De l'argent ? point d'argent ! du pain blanc ! suis content.

Et d'un saut il était déjà sur le talus, au-dessus d'elles, envolé comme un oiseau qu'on croyait prendre.

– Suis content ! suis joyeux, sous les cieux, sous le ciel, le soleil, sous la feuille...

Il s'en alla ainsi, sautant et chantant, et, arrivé à la lisière des bois, comme un oiseau encore qui va y cacher son ramage et son vol, il s'y coula comme lui sous l'épaisseur des branchages.

Puis, quand les voyageuses, étonnées de sa disparition, non moins prompte que son apparition, virent qu'il ne revenait pas et rejoignirent leurs compagnons qui s'étaient décidément remis en marche, notre oiseau des bois en ressortit furtivement, avança la tête sous les rameaux et, ne voyant plus les étrangères, courut à la place qu'elles venaient de quitter.

Le bouquet de fraises n'y était pas ; mais sur le bord du talus, dans l'herbe non foulée, il vit un mouchoir de batiste et un mignon couteau à manche de nacre que l'une des voyageuses y avait sans doute oubliés par mégarde. Il fit jouer le ressort de cette jolie lame qui s'ajustait si bien dans son manche, examina cette toile fine et brodée, ne s'en servit nullement, n'eut pas même trop l'air de savoir à quoi cela servait, mais n'eut pas davantage celui de vouloir courir après les propriétaires de ces deux objets. Loin de là ! il les mit tranquillement dans sa poche, et remonta la pente avec son refrain : – Je donne, je prends, suis content.

Dans tout ce qu'il venait de faire et de dire il s'était montré si à son aise et *si lui* qu'on ne pouvait guère y soupçonner un rôle, et il n'y en avait point en effet. Ce petit homme était ainsi. Même contraste au moral qu'au physique, même opposition et juxtaposition de deux natures soudées l'une à l'autre plutôt que fondues de manière à ce qu'on ne pût distinguer le mélange : l'air délibéré et naïf ; le langage prompt, décidé, et pourtant presque encore d'un enfant ; le mot sur tout, mais très peu de mots ; un dictionnaire fort court, la phrase primitive, construite à peine, et, pour y suppléer, des répétitions, des intonations, renforcées encore par quelque chose de sonore dans l'accent qui rappelait le midi, ou du moins les vallées du versant italien, quoique ce petit berger (il l'était réellement au besoin) n'en parlât pas la langue, et que l'on ne sût pas même avec certitude s'il y était né.

Regardant sa trouvaille imprévue comme de trop bonne prise pour avoir envie de s'arrêter davantage, il se dirigea rapidement vers une maison à l'écart, située assez haut sur la pente, mais dans le pays encore cultivé et non dans la pure mon-

tagne, qui ne dressait décidément qu'un peu au-delà ses verts pâturages et ses blanches cimes.

III

La maison, tout en bois sauf les soubassements, ou plutôt les supports qui l'exhaussaient un peu au-dessus du sol pour la rendre saine et aérée, était plus vaste et plus haute qu'un simple chalet. Outre un rez-de-chaussée avec cuisine, salle commune et dépendances, elle avait un étage à plusieurs chambres, avec galerie et large avant-toit triangulaire ; le tout en mélèze, bruni et rougi par le temps. Bâtie vers le haut de la pente, elle la voyait de là courir à ses pieds, jusqu'à ce plateau formant corniche sur la gorge et le vrai fond de la vallée. Un jardin rustique, mais bien tenu, sur lequel s'ouvrait une porte, lui servait de terrasse et d'abord par devant ; un petit chemin à mulets la tournait par derrière, où le sol restait plat un moment, avant de rejoindre les hauteurs voisines plus hérissées. Ainsi, debout sur son éminence et à l'écart des autres habitations, celle-ci attirait le regard du passant, mais on la voyait plus qu'on ne

l'approchait. Sans rien de particulier dans son architecture qui était celle de toutes les constructions alpestres, elle avait quelque chose d'indépendant et d'à soi qui semblait vouloir et savoir se faire respecter.

Un homme d'âge mûr était assis dans le jardin. Grand, droit, les cheveux touffus, la barbe pleine et commençant à se neiger dans le milieu seulement, il avait ce regard mélancolique et calme de l'homme qui a moins triomphé des autres que de lui-même. Au premier abord, son costume aurait pu le faire prendre pour un chasseur campagnard, car il en portait le sac à bandoulière tout préparé à côté de lui, la jaquette de gros velours vert à petites raies, le chapeau rond à larges ailes, et les longues guêtres grisâtres remontant sur le pantalon jusqu'au-dessus du genou ; mais au lieu d'un fusil, il n'avait qu'un bâton posé en travers sur son sac encore à terre, ce qui n'annonçait d'autre dessein que celui d'un petit voyage.

Quoiqu'il fût tout prêt et qu'une vieille bonne eût desservi la table dressée dans le jardin, il paraissait attendre, avant de se mettre en route, quelqu'un qui n'arrivait pas. Bientôt, cependant,

le jeune vacher se montra au tournant du sentier qui débouchait sous le jardin.

– Enfin te voilà, Sylvion ! lui cria l’homme âgé ; mais Bruno...

Quand celui qu’il appelait Sylvion fut entré dans le jardin, – Et Bruno ? répéta son maître, pourquoi ne revient-il pas ?

– Parce qu’il est sur le pont.

– Sur le pont ? à quoi faire ?

– À regarder l’eau.

– L’eau qui dort, n’est-ce pas ?

– L’eau qui regarde.

– Que me chantes-tu là, mon pauvre Sylvion ?

– Je chante, je chante, l’eau chante aussi, chante, chante, tout chante.

– L’eau, si tu veux, elle a une voix ; je t’accorderai donc qu’elle chante. Je dois convenir aussi qu’on peut se regarder dedans, quoique je ne me doutasse pas que toi ni Bruno vous fussiez en goût de miroirs, de celui-là ni d’un autre. Enfin voilà qui est dit : l’eau a une voix, elle chante et elle vous rend votre image ; mais c’est tout ; pour

regarder, il faudrait qu'elle eût des yeux, et elle n'en a pas.

– Si ! si ! des yeux, jolis yeux bleus. Jeune maître les a vus, par la fenêtre belle verte. Vous dira, contera...

Le rêveur du petit pont, ou Bruno, comme on vient de l'entendre nommer, arrivait en effet tout à propos pour décider la chose, mais sans se douter qu'on la lui soumettrait.

– Vous partez, Montlucar ? dit-il en apercevant le sac de chasse transformé en sac de voyage.

– Oui, répondit celui auquel s'adressait cette question. J'ai de l'argent à toucher à Vevey, et je serai peut-être obligé de pousser jusqu'à Genève. Mon absence pourrait alors durer quelques jours. J'espère que toi et Sylvion, pendant ce temps, serez sages.

– Ne le sommes-nous pas toujours ? dit Bruno, comme s'il répondait à une plaisanterie.

Mais celui qu'il avait appelé familièrement Montlucar reprit d'un air de bonté sérieuse :

– Depuis quelque temps tu m'as l'air tout changé, presque triste. Pourquoi ? J'ai promis à

ton père mourant de t'élever loin du monde jusqu'à ce que tu fusses en état d'y marcher d'un pas ferme. Ne te plais-tu plus ici ? Dis-le-moi. Nous irons ailleurs.

– Les fins-hauts, interrompit Sylvion, les fins-hauts, rien de plus beau.

– Pourquoi ne me dis-tu pas tout ? continua Montlucar : n'as-tu plus confiance en moi ?

– Plus confiance ? oh !... ne me dites pas cela, ce que vous ne pouvez penser, ce que vous ne pensez pas. J'aurais mille secrets que je vous les confierais tous ; mais je n'en ai pas un, je vous jure, comment pourrais-je en avoir ?

– Et c'est peut-être là ce que tu regrettes, fit Montlucar avec une lenteur mesurée,... de n'en pas avoir.

– Non, c'est passé : je ne regrette rien et n'aime rien tant que vous et d'être avec vous, lui répondit le jeune homme en se jetant dans ses bras et l'aidant à mettre son sac de voyage.

– Eh bien, promets-moi de n'être plus triste, reprit Montlucar ; oui, tu l'es, tu as beau dire ! toi si gai, tout à tes études, à la philosophie, à la science, y croyant plus que je n'y crois. Je connais

cette tristesse qui vient de te prendre, elle est de ton âge ; mais il faut la chasser comme toute autre ; car hélas ! mon enfant, chaque âge a les siennes, et, comme tu dis, la tienne est au moins de celles qui passent. Mais il ne faut pas attendre qu'elle parte toute seule, car alors elle revient et toute tristesse est un mal.

– Suis content, suis content ! murmura Sylvion.

– C'est égal, poursuivit Montlucar, maintenant cette petite absence m'inquiète, et je ne sais pourquoi, mais je me sens triste à mon tour, moi qui te prêche.

– Soyez bien tranquille, dit Bruno, il ne m'arrivera rien... que de m'ennuyer jusqu'à votre retour : ah ! par exemple, cela, vous ne me le défendez pas.

– Enfin, reprit Montlucar avec un sourire qui éclaira presque malicieusement sa grave figure, toi et Sylvion vous vous servirez réciproquement de garde-fous l'un à l'autre. Toi, tu surveilleras Sylvion...

Ce dernier, assis sur le mur du jardin, les jambes ballantes et la tête penchée, leva les yeux sur son maître.

– Pauvre Sylvion ! sur quoi, dit Bruno, le surveillerai-je ?

– Sur ses habitudes de maraude et son trop grand penchant à confondre le tien et le mien. Je ne veux pas qu’il me fasse de mauvaises affaires.

Sylvion referma les yeux, comme un chat qui fait semblant de dormir et de ne pas entendre.

– Lui, continua Montlucar, te surveillera...

– Bon ! à mon tour ! fit Bruno. Et sur quel mauvais penchant, puisqu’il paraît que j’en ai aussi un ?

– Sur le penchant du petit pont.

Sylvion rouvrit effrontément les yeux et, ramenant une de ses jambes sur le mur, la plaça sous l’autre, dans une pose à demi orientale.

– Sur le penchant du petit pont, répéta tranquillement Montlucar avec un nouveau sourire. Il prétend que tu y vois toutes sortes de choses, ce que je comprends assez de ta part ; mais ce que je

ne comprends pas, je l'avoue, c'est que l'eau ait aussi des yeux, à l'en croire.

– C'est pourtant la vérité, dit Bruno.

– Et comment sont-ils ces yeux ?

– Bleus et purs comme l'onde.

– Et à qui sont-ils ?

– Ah ! c'est ce que je voudrais bien savoir.

– Alors je ne pars pas.

– Oh ! sur cela aussi vous pouvez partir bien tranquille. Je les ai vus, c'est vrai, mais je ne les reverrai jamais.

Et Bruno, avec son ouverture de cœur naturelle et ce besoin de confiance que l'on éprouve à son âge, fit un récit détaillé de sa petite aventure à celui qu'il n'aimait pas seulement comme son second père, mais comme un ami plus âgé. Il dit tout, le regard, le sourire, la feuille et la joue de rose se confondant, se mirant l'une dans l'autre, et, pour encadrer cette charmante tête involontairement tournée vers lui, le ciel qui semblait aussi regarder et sourire du fond de l'eau. En un mot, sans appuyer sur rien ni rien oublier, il amena chaque trait d'une manière si délicate et si juste,

que le personnage principal n'aurait su qu'y trouver à redire, ni même Sylvion, s'il eût été encore là.

IV

Sylvion ne restait jamais longtemps en place. Las d'avoir les jambes croisées ou pendantes et d'en battre le mur, il les en avait tout à coup lancées comme un éclair, et, pendant que Bruno achevait son récit, il était allé faire un tour à la cuisine. Là, se taillant une assiette dans un morceau de pain, il la remplit d'un fromage de chèvre presque aussi tendre et frais que de la crème caillée, et pour plus de jouissance revint savourer le tout au grand air. Au lieu d'y mordre à belles dents, il paraissait prendre plaisir et mettre son amour-propre et son art à y découper de fines tranches dans tout le pourtour et la profondeur de l'assiette et de son contenu ; il avait même encore son couteau à la main lorsqu'il reparut sous l'auvent.

– Le joli couteau ! lui dit son maître ; je ne te le connaissais pas.

– Joli couteau, belles fraises, dit Sylvion ; suis payé, suis bien aise. Sans façon ! allons donc !

– Prête-le-moi ! fit Montlucar.

– Prête pas, donne pas ! répondit Sylvion, en continuant à se tailler des bouchées d'une belle rondeur.

– Donne ! te dis-je, pour nous le faire voir ; je ne veux pas te le prendre... à moins que tu ne l'aies pris toi-même, ajouta Montlucar.

– Pas volé, mais trouvé. Point de maître, suis le sien, bien, très bien.

– Mais si tu sais qui l'a perdu...

– Ne sais pas, ne sais pas ! ne sais rien.

– Il faut le lui rendre.

– Oh ! bien loin, est trop loin ! Pas courir après, par les bois, la forêt, le chemin. Bon couteau ! Pour les fraises, pas besoin ; mais bon pour le pain. Coupe bien.

D'explication en explication, Montlucar et Bruno finirent par entrevoir à peu près ce qui était arrivé.

Je me rappelle à présent, dit Bruno, que Sylvion m'a quitté peu après le passage des deux

étrangères, et je crois même qu'il a suivi un moment la route derrière elles, avant de disparaître dans la forêt.

– C'est cela ! l'une d'elles avait perdu ce couteau qui a tout l'air en effet d'un couteau de dame ; il les aura suivies dans l'intention de le leur rendre.

– Ha ! ha ! ha ! pour couper fraises, bonne idée, pas mauvaise ! fit Sylvion, ha ! ha ! ha !

– Mais le drôle n'aura pas persévéré dans sa bonne intention, remarqua Montlucar, qui ajouta sévèrement :

– Ce couteau était à elles, tu le sais bien.

– Ne sais pas, c'est pas sûr ? qui peut savoir ! dit Sylvion : faudrait voir.

– C'est cela ! montre-le du moins, qu'on le voie.

Sylvion l'étala devant leurs yeux, mais à distance et en le tenant toujours fortement serré dans ses doigts longs et maigres.

Bruno lança prestement sa main pour le prendre ; non moins prestement Sylvion abaissa la sienne vers la poche de son pantalon, l'y coula,

mais cette fois si prestement encore que le petit couteau à manche de nacre, heurtant l'un des vulgaires boutons d'os, glissa d'un seul trait jusqu'à terre. Bruno, plus leste à son tour, fut le premier à le ramasser. Il le tendit à Montlucar.

Il y a mille petits couteaux qui se ressemblent. Et cependant celui-ci frappa aussitôt Montlucar. Jadis, il en avait donné un tout pareil à une amie d'enfance, détail futile, mais qui sembla confirmer la superstition populaire, lorsque cette amitié, devenue plus tendre, fut soudain détruite pour jamais, comme si le présent de mauvais augure l'avait déjà mystérieusement atteinte dans sa racine. Cette affection brisée ayant tristement décidé de la vie de Montlucar, tout ce qui en composait pour lui l'histoire secrète, même la partie enfantine, s'était peu à peu ravivé et gravé dans son souvenir.

Il examinait donc ce couteau, très bien conservé, intact, ou du moins au complet dans ses parties essentielles, mais qui, à de certains indices, montrait pourtant qu'il n'était plus neuf. Il aurait juré que c'était le sien.

Le sien ! Sylvion ne l'entendait pas ainsi. Il eut donc envie de se moucher, quoiqu'il ne fût pas

grand moucheur de son naturel ; mais cela lui prit d'une envie qui lui vint. Il se mit donc à tirer le mouchoir de la poche de sa veste, y planta le doigt, l'éleva en l'air, et l'y tint ainsi appendu sur sa main hâlée comme une blanche voile sur ses noires antennes.

– Si l'on pouvait retrouver la personne à qui ce couteau appartient, fit Montlucar ; mais comment ?...

– Peut-être, dit Bruno, y a-t-il un chiffre sur la plaque d'argent, ou le nom de l'ouvrier sur la lame.

– Pas de nom ! pas de nom ! interjeta le jeune vacher : pas de nom ! donc à moi ! à qui donc ?

– Au fait, poursuivit Montlucar sans prendre garde à cette interruption, je pourrais tout aussi bien aller à Genève par la montagne ; je trouverais une diligence à Chamonix, et probablement je rencontrerais ces dames dans l'une des auberges de la route ; elles devront y descendre ce soir.

– Mais comment les reconnaître ? à moins que je ne vous accompagne, insinua Bruno.

– Bon ! dit Montlucar en riant, tu l'as à peine vue, et voilà que tu veux déjà courir après elle. Tu

en aurais vraiment l'air, si elle venait à te reconnaître. C'est déjà bien assez que moi, je me fasse son chevalier errant. Je ne veux pas te contrarier, tu sais, ajouta-t-il avec bonté : tu arrives à l'âge où je désire que tu commences d'apprendre à savoir être ton maître ; mais justement en voici une occasion, et, si tu me demandes mon avis, il est plutôt que tu restes.

– Je resterai, dit Bruno, de l'air d'un homme qui prend librement un parti, mais qui regrette le parti contraire.

– Eh bien, je pars donc, adieu, fit Montlucar en mettant le petit couteau dans sa poche et prenant son bâton de voyage.

À ces mots Sylvion, rapprochant le mouchoir de son visage, y plongea son nez sans le moindre scrupule, l'y secoua, l'y tira, l'y tortilla à le déraciner, s'il n'avait pas été aussi bien planté que le bec d'un petit aiglon ; efforts d'ailleurs inutiles ! car ce fut un orage sans pluie, mais qui se rattrapait par le bruit et des roulements répétés.

– Qu'est-ce que cela encore ? demanda Montlucar, en voyant l'objet sur lequel s'acharnait en

vain cette tempête nasale qui lui avait fait relever les yeux.

– Mouchoir, beau mouchoir de prix, beau mouchoir fleuri, dit Sylvion, en étalant les broderies de la batiste, passablement froissées, mais aussi intactes que si ce fût seulement un caillou luisant et poli qu'on y eût secoué.

– Un nom, s'écria Bruno, j'aperçois un nom.

Mais Sylvion fit un saut en arrière, voyant Bruno s'approcher.

– Oui, le nom, joli nom, fit-il en chantonnant et se tenant toujours à distance. Joli nom ! verrez pas. Le couteau bien meilleur, bien plus beau. Le couteau ? ou sinon, pas de nom.

Il poursuivit sa ritournelle, en tournant sur lui-même et faisant mine de détalier, chaque fois que Bruno s'avavançait.

Si agile que fût ce dernier, Sylvion l'était bien davantage. Le suivre à la course et croire mettre la main sur lui contre sa volonté, c'était espérer de la mettre sur un oiseau ; une fois lancé il était capable de décamper dans les bois pour toute la soirée. Il fallut donc composer, et encore se montra-t-il difficile sur le mode d'échange, lequel finale-

ment, et pour plus de sûreté, dut se faire par un chemin neutre, le chemin des airs. Bruno lui jetterait le couteau, et il lui enverrait instantanément le mouchoir par la même voie ; mais Bruno devait commencer. Une, deux !... tout se passa en conscience, fut exécuté de point en point, sans clause secrète ni réserve mentale, ce qui n'est pas le cas de tous les traités.

– Clary ! elle s'appelle Clary, dit Bruno.

– Joli nom, recommença à chanter Sylvion en serrant le couteau dans sa poche : joli nom ! sur le pont, belle, belle ! Vivent la fraise et l'églantine sur les monts !

– Clary : cela ne m'apprend pas grand'chose ; mais à tout hasard j'irai par Chamonix, dit Montlucar. Leur serrant la main à tous deux, il descendit, pour gagner la route, les prairies en pente, que les rayons du soleil plus obliques, déjà même brisés çà et là par les cimes, commençaient à remonter en larges ondes lumineuses, avant de les quitter tout à fait. Un de ses voisins, revenant des champs, lui dit avoir effectivement rencontré deux dames, l'une jeune, l'autre plus âgée qui paraissaient faire partie d'une petite compagnie de touristes ; mais Montlucar perdit leurs traces, et à

l'auberge de Barberine, où il s'arrêta pour la nuit, il ne vit personne qui répondît aux descriptions de Bruno, ni aucun nom ou prénom de Clary sur le livre des voyageurs.

Le lendemain, ce fut bien pis à Chamonix, où l'affluence des visiteurs est telle parfois, que les deux dames, si elles y étaient arrivées, pouvaient aussi bien disparaître dans la foule qu'à Paris sur le boulevard. Il poursuivit donc son voyage sans y plus penser, mais pensant beaucoup, malgré lui, aux événements déjà pourtant bien lointains que cet incident lui avait rappelés.

Bruno et Sylvion, restés seuls, s'observèrent d'abord silencieusement ; puis, redevenant peu à peu bons camarades, un nouveau colloque s'ensuivit, et après le colloque un nouveau traité, qui eut pour résultat, à l'entière satisfaction des deux contractants, de faire passer dans la poche de Sylvion un superbe couteau à cinq ou six lames, grandes et petites, sans compter la serpette et la scie, et dans celle de Bruno le petit couteau que nous connaissons.

C'était par une bonne raison que Montlucar n'avait cru un moment retrouver la trace des deux voyageuses que pour la perdre bientôt après. Déjà un peu fatiguées d'une assez longue traite, faite encore plus à pied qu'à mulet, charmées surtout de ce coin de pays haut perché, et n'étant pas fâchées non plus de s'y trouver à la fois comme en plaine et pourtant bien à la montagne, l'envie leur avait pris de le voir mieux et avec quelque détail. Laissant donc leurs compagnons de route les devancer à Chamonix où ils comptaient faire une station de plusieurs jours, elles étaient revenues en arrière, tandis que Montlucar allait en avant, avaient repassé le petit pont, regagné le prochain village, et s'y étaient installées.

Après un léger repas, ou du moins de choses légères, comme les dames les aiment volontiers, quand elles ne sont pas Anglaises toutefois, — crème, fraises, celles de Sylvion et celles qu'on y ajouta de l'auberge, œufs, beurre, miel en rayon, — voyant qu'il leur restait deux ou trois heures de jour, elles voulurent faire une petite promenade,

sur les premières pentes bien entendu, et non pas vers les hauteurs. On leur indiqua les sentiers, qui, d'ailleurs, ramenaient tous au grand chemin ; elles s'y engagèrent au petit pas d'abord, s'arrêtant, se retournant, mais bientôt poussant des reconnaissances de côté et d'autre, la plus jeune avec l'aventureuse et naïve sécurité de son âge, l'autre avec celle d'un caractère qui s'était toujours montré résolu ; en sorte qu'insensiblement et sans y songer, elles se trouvèrent assez haut et assez loin.

La réflexion leur en vint cependant tout à coup, mais déjà un peu tard, car le soleil avait depuis longtemps disparu, l'ombre montait le long des gorges comme une onde noire dans un vase qu'elle va remplir jusqu'aux bords, et s'il faisait encore un semblant de jour sur les cimes, le fond de la vallée était dans la nuit.

Elles rebroussèrent donc aussitôt, marchant très vite, ce que les inégalités du sol et les caprices de la pente ne rendaient pas toujours facile, surtout avec le frêle appui de leurs ombrelles pour tout bâton de voyage là où il en eût fallu un plus alpestre. D'ailleurs, les ombres du soir marchaient encore plus vite, quoique sans bâton et sans bruit.

Nos deux imprudentes essayèrent alors de prendre au plus court, tout en gardant la direction par où elles étaient venues et s'orientant sur le clocher du village, dont elles apercevaient toujours la brumeuse silhouette dans le lointain. Arrivées à un certain endroit, elles virent qu'elles avaient trop monté, et qu'il leur fallait revenir sur leurs pas, sous peine de s'égarer encore plus. C'était au pied d'une noire forêt, se projetant en cône vers la plaine sans l'atteindre, et qui, rendue en ce moment plus noire par l'obscurité, semblait vouloir se précipiter tout d'une masse et barrer le chemin. Le sentier qui y conduisait, s'y perdait. Nos deux promeneuses s'arrêtèrent. Sans se communiquer leur inquiétude, elles ne purent s'empêcher de regarder autour d'elles avec anxiété.

– Heureusement, remarqua la plus âgée, la lune va devenir moins pâle, avec la nuit. Son croissant est bien mince (et en effet on eût dit une petite nacelle d'argent qui venait de démarrer de la rive aérienne des glaciers dans la haute mer du ciel), mais il suffira pour nous guider.

– Oui, belle lune ! fit une voix sortant de la forêt, comme si ce fût la forêt elle-même qui eût

parlé dans ses noires profondeurs ; mais presque au même instant elle livra aussi passage à celui qui semblait lui avoir donné une voix en lui prêtant la sienne. On l'aura déjà reconnu à ce genre d'interruption familièrement mystérieuse et laconique. Ce n'était autre, en effet, que Sylvion, traînant après lui un jeune houx, si parfaitement droit malgré sa ceinture de nœuds et sa robe verte hérissée d'épines, que Sylvion l'avait déjà déclaré sien depuis quelques jours et, dès ce soir même, n'avait pu résister à l'envie d'essayer sur lui le bon couteau que son jeune maître lui avait donné.

Le premier mouvement des deux dames avait été de s'enfuir ; mais reconnaissant celui qu'elles avaient rencontré dans l'après-midi, et l'ayant jugé plutôt étrange et malin que méchant, elles espérèrent qu'il pourrait leur servir de guide ou du moins les remettre en bon chemin.

– Belle lune, continua-t-il, beau bateau, beau bateau d'argent, mais pas grand, pas longtemps.

– Pouvez-vous, demanda celle des deux dames qui portait ordinairement la parole, nous conduire à l'auberge des Fins-Hauts ?

– Les Fins-Hauts, encore loin, mauvais chemin.

– C'est égal ! conduisez-nous toujours, vous serez bien payé.

Sans autre réponse, il fit un signe d'acquiescement et marcha devant elles, traînant toujours son houx derrière lui ; mais qui eût pu le regarder d'assez près dans la nuit, aurait vu sans doute briller dans ses yeux un éclair de malice sous ses larges mèches de cheveux noirs.

Après quelques centaines de pas employés encore à longer la pente, ils arrivèrent à un endroit où elle était profondément entaillée d'un couloir rocheux et sablonneux, comme si quelque bloc tombé des hauteurs l'avait labourée et déchirée d'un seul coup. Sylvion s'y engagea le plus tranquillement, le plus naturellement du monde, de l'air d'un guide qui ne fait que suivre le chemin.

– Comment ! il faut descendre là, s'écrièrent à la fois les deux dames effrayées. N'y a-t-il pas d'autre chemin ?

– Autre, mais plus long ; moi pressé. Me coucher.

Et Sylvion se remit à descendre.

Le sachant peu facile à apprivoiser et craignant de le voir s'enfuir et prendre la volée comme lors de leur première rencontre, elles essayèrent de faire quelques pas après lui dans l'ombre à demi éclairée où il les précédait. La lune, en effet, argentait çà et là des bouts de rochers qui perçaient les flancs nus du couloir. Elle leur laissait même entrevoir dans le fond le lit caillouteux, tacheté d'écume, d'un ruisseau qu'elles avaient dû passer plus bas dans leur promenade sans autrement le remarquer.

– Il y a un pont ? demanda tout à coup l'une des deux dames.

– Joli pont, – et belle eau, – dans le fond, chantonna l'effronté, en se retournant vers la plus jeune dame, qui l'avait rejoint la première et ne fut pas trop fâchée de sentir ses joues protégées en ce moment par l'obscurité.

– Sans doute, reprit l'autre, un pont de bois : qui sait ? peut-être seulement un tronc d'arbre jeté en travers du ruisseau.

– Non, en pierre, pont de pierre, répartit leur guide, belles pierres, pour sauter.

– Entends-tu, Clary ? fit à voix basse l'aînée des deux dames : il faut sauter de pierre en pierre pour franchir le ruisseau, si je comprends son jargon.

Elles s'arrêtèrent de nouveau, et cette fois leur guide, à moitié tourné vers elles, s'arrêta de son côté. Celle que désormais nous appellerons donc Clary, tenait ses yeux bleus fixement penchés sur le ruisseau, mais non plus avec la même insouciante rêverie que sur le petit pont du grand chemin.

– Je n'aperçois pas même une planche, dit-elle, mais seulement de grosses pierres assez rapprochées, et, dans les intervalles, des traînées d'écume ou des flaques d'eau miroitante : quand la lune y donne, on les distingue très bien. Tenez ! là, ajouta-t-elle en indiquant du doigt de gros blocs qui, se suivant à travers le lit du ruisseau, ne ressemblaient pas trop mal aux arches d'un pont écroulé.

Les regards de l'autre dame essayèrent aussi de percer la profondeur dans la direction que le doigt de sa jeune compagne lui indiquait ; mais à peine avait-elle pu s'y reconnaître que blocs de pierre, eau dormante ou bouillonnante, et le cou-

loir lui-même, tout fut plongé soudain, comme par un coup de théâtre, dans une complète obscurité.

– Belle lune, répéta Sylvion ; mais pressée aussi ; va coucher.

C'est bien ce qui était arrivé et sur quoi n'avaient pas compté nos promeneuses. On était à cette époque où *l'astre des nuits* voyage surtout de jour, à peine distinct des airs, et ne trahit son incognito qu'au retour de l'ombre, mais aussi au terme de sa course et pour disparaître tout à fait. De là cette obscurité subite et non sans danger, dans un pays où il est bon parfois de se munir d'une lanterne pour aller d'une maison à l'autre ; dans un endroit surtout qui n'avait nullement la mine d'être éclairé au gaz.

– Belle lune dans son lit, continuait Sylvion, dans son beau lit, son joli lit, aux fins rideaux, si fins, si fins, qu'on ne les voit pas, qu'on ne voit rien.

– Que faire ? demanda Clary, non sans un battement de cœur qu'elle tâcha d'étouffer sons un éclat de rire pour ne pas augmenter encore l'inquiétude de sa compagne.

– On viendra sans doute à notre recherche, dit celle-ci, d'un ton qui s'efforçait d'être calme ; mais on nous croit sur la grande route, et comment imaginer que nous sommes dans un pareil endroit ? ne put-elle s'empêcher d'ajouter tout haut, le sentiment de leur position lui revenant malgré elle.

– J'ai remarqué en venant quelques maisons éparses sur les pentes, dit Clary ; peut-être sommes-nous dans le voisinage de l'une d'elles, bien que je ne voie aucune lumière au delà de ce trou noir.

– Oui, maison tout près, lit lentement le guide : grande maison, belle maison, tout y est bon...

– Une auberge ? fit la compagne de Clary, en interrompant Sylvion dans sa litanie.

– Oui, auberge, pension, bon pain, bon vin, bon lait, beau chalet, répondit le traître.

– Il faut nous y conduire. Remontons vite.

– Vous, pas monter, pas descendre, sans fait. Attendez ! moi je cours, et reviens tout d'un saut.

Aussitôt, regrimpant lestement le talus qu'ils avaient commencé à descendre, il était loin, et elles se trouvèrent seules, avant qu'elles pussent avoir l'idée de le retenir.

Le premier soin de Sylvion, arrivé à l'habitation de Montlucar, fut de se débarrasser de son houx, mais non pas en le jetant dans quelque coin. Il prit au contraire une échelle, la dressa sur le mur de manière à pouvoir atteindre le toit assez bas, et y suspendit l'arbuste vert qui bientôt se balança au-dessus de la porte d'entrée, comme une rustique enseigne et un appel aux passants. Cela fait, Sylvion se précipita dans le jardin, pensant bien y trouver Bruno, et lui dit à sa façon toujours énigmatique, mais avec plus de volubilité que d'habitude :

– Les yeux, les jolis yeux bleus, pas partis, sont tout près, près d'ici, dans la forêt, vont venir, mais faut bien se tenir, pas leur faire peur, être un peu trompeur ; pas menteur. Laisser croire une auberge, une pension, c'est selon. Resteront, souperont. Jeune maître avec eux, avec les jolis yeux bleus, pensionnaire ici, Montlucar aussi. Vite ! vite ! sur la route on ne voit goutte.

Et il ressortit du jardin comme un trait.

Bruno était resté sur la terrasse, occupé en apparence à regarder les étoiles, mais peut-être sans même apercevoir qu'il faisait nuit. À l'ouïe de ces étranges paroles, il crut d'abord les entendre en rêve et avoir dormi à son insu. Il se frotta les yeux et, se sentant bien éveillé, mais n'y comprenant rien, il suivit machinalement Sylvion.

Celui-ci était déjà dans la cuisine, une lanterne allumée à la main, et donnant le même genre d'explications aussi singulières qu'incomplètes à la vieille bonne ébahie.

– Des étrangers, répétait-il, bonne Marianne, des étrangers ; faut leur donner à manger, les héberger, suis-je pas berger ?

– Des voyageurs égarés ? fit Bruno, qui arrivait.

– Oui, des voyageurs, répondit-il, en ayant toujours l'air de s'adresser à Marianne ; des voyageurs, de jolis voyageurs, ont eu bien peur. Sont là-haut, sur les hauts, dans le creux tout noir ; belle lune, bonsoir. Les oiseaux sont pris, les jolis oiseaux ; me direz s'ils sont beaux ! sous le rocher, vite, vite, sous le rocher, je cours les dénicher.

– Je vais avec toi, dit Bruno.

– Non, non, pas ainsi, s'écria Sylvion ; pas ainsi bonne affaire ! Les yeux bleus pourraient se mettre en colère, oh ! oh ! et retourner en arrière. Pas leur faire peur. Les amener petit à petit en douceur. Vous, voyageur ; vous, étranger, moi, le guide et le berger. Bonne Marianne, dame du chalet ; moi, son petit valet. Vaille, vaille, tout ira bien, faut que je m'en aille, je reviens.

Il achevait à peine sa ritournelle, que Marianne et Bruno, restés stupéfaits sur le seuil, ne virent plus que sa lanterne courir dans la nuit comme un feu follet.

Bruno n'avait compris qu'un mot des tirades de Sylvion : « les yeux bleus ; » mais il pouvait si peu croire à ce que cela semblait signifier, qu'il n'y croyait pas ou du moins n'y comprenait rien.

– Encore un de ses tours ! dit Marianne : que nous chante-t-il ? que va-t-il faire ?

– Qui sait ! répondit Bruno : peut-être rien, peut-être quelque chose ; nous allons voir.

– C'est qu'il est capable, reprit Marianne, avec son jargon d'oiseaux dénichés dans les hauts, de nous amener toute une bande de voyageurs. Et que dira monsieur ?

– Oh bien ! cela nous désennuiera de son absence, répondit philosophiquement Bruno, s’attendant à tout comme à rien. L’hospitalité, d’ailleurs, est un devoir, fit-il encore avec cette même philosophie qui, pour n’avoir sa source que dans l’image fugitive d’une eau claire, ne lui en trottait pas moins dans le cerveau. Mais, Marianne, ajouta-t-il, as-tu au moins de quoi leur donner à souper ? Tous les voyageurs, quels qu’ils soient, ont grand’faim.

– Je vais voir, dit Marianne : il y aura toujours les restes du dîner, à moins que Sylvion...

Pendant ce colloque, notre espiègle remontait au pas de course le sentier qu’il avait descendu à grands sauts, ne reprenant ni élan, ni haleine, et la poitrine et les jambes aussi légères que s’il avait eu des ailes aux talons en place de souliers ferrés. Qui l’eût suivi ne l’eût pas même entendu souffler. Il trouva celles dont il avait prolongé à dessein la malencontreuse équipée, immobiles au même endroit où il venait de les quitter, n’ayant osé faire un pas de peur de donner tête baissée dans le précipice, et pour tout espoir de ne pas coucher à la belle étoile, se rattachant à l’idée qu’au moins leur petit guide donnerait l’alarme, si le fantasque les

abandonnait. Quand elles virent tout à coup dans leurs ténèbres poindre un jet lumineux, il leur sembla que le jour s'y levait. La vue de Sylvion acheva de leur rendre confiance et de les rassurer.

– Me voici, me voilà ! dit-il en les abordant : maison pas bien loin ; bonne lanterne nous montrera le chemin.

Avec son aide, elles eurent bientôt remonté sur l'autre versant. Là, le traître eut encore soin de choisir la pente la plus raide pour descendre, afin de leur bien ôter l'envie d'avoir ainsi à faire un trajet un peu long.

– N'y aurait-il donc pas moyen de retourner jusqu'au village ? demanda cependant l'aînée des deux dames, qui, toutes deux uniquement occupées de régler leurs pas sur les siens, l'avaient d'abord suivi en silence.

– Pas moyen, pas moyen ! chemin trop rude, vous voyez bien ! Et puis, petits souliers, ajouta-t-il en se retournant vers Clary qui était la plus rapprochée, petits pieds, petits souliers, sont pas faits pour nos sentiers, continua-t-il en chantonnant comme pour lui-même à demi-voix et se remettant à descendre.

– Cette maison où vous nous conduisez, demanda encore la première des deux dames, est-ce seulement une pension ou une auberge ?

– Pension, auberge, comme l'on veut. À la montagne, comme l'on peut. Petite pension, petite auberge, pas grande comme à Paris ou à Vevey, mais bonne, bonne, vous verrez, moi dire vrai.

– Y a-t-il beaucoup de monde ?

– En ce moment seulement deux, l'un jeune et l'autre vieux.

– Savez-vous leurs noms ?

– Comme un livre. Suis pas ivre. Viennent souvent ; tous les ans. M. de Montlucar et M. Bruno, qui m'a fait présent d'un beau couteau.

– Montlucar ! s'écria la dame, sans pouvoir d'abord dissimuler sa surprise. J'ai connu autrefois quelqu'un de ce nom, ajouta-t-elle en se remettant.

– Lui bien connu, bien venu, dans les hauts, les fins hauts, ainsi que M. Bruno. M. de Montlucar, un vrai montagnard. À son âge, il court les hauts comme un chamois, comme

moi ; mais à présent il voyage ; il est dans le bas ; de quelques jours ne reviendra pas.

– Il est absent, fit la dame devenue pensive, mais que cette découverte remet plus à l'aise. Au fait, pensa-t-elle, si c'est lui, avant qu'il soit revenu, nous serons parties, – ou nous pourrons toujours partir, ajouta-t-elle encore mentalement. Et quel est ce monsieur Bruno, demanda-t-elle un peu après, d'un air dégagé, comme si elle ne voulait que continuer de fournir de l'occupation à la langue de leur guide. Est-ce aussi un chasseur de chamois ?

– Oui, chasseur, voyageur, et qui connaît toutes les fleurs, des montagnes ; il en a un gros livre, un herbier, mais ma foi ! vilain papier.

– M. de Montlucar et lui se connaissent-ils ?

– Je crois bien !

– Sont-ils liés ?

– Comme les doigts de la main ; vont toujours par les mêmes chemins.

– Ils sont amis ?

– Plus qu'amis, allez !

– Parents peut-être ?

– Parents, amis, le père et le fils, c’est clair, même cœur, même chair.

– Alors, ce n’est point lui, murmura encore la dame, à part elle : il ne se serait pas marié.

Un dernier saut de terrain, assez raide à gravir pour achever la descente, mit fin à la conversation. La lanterne y disparut un moment aux regards de Bruno, demeuré sur le seuil à guetter son retour. Quand elle se montra de nouveau sur la pente, elle était maintenant assez en vue pour qu’il pût distinguer dans sa traînée de lumière deux ombres féminines se mouvant à la suite de celle de Sylvion.

– Marianne ! appela-t-il à voix haute du côté de la cuisine.

Marianne accourut aussi vite que le lui permirent ses vieilles jambes qui, outre le poids de l’âge, avaient encore à porter celui d’une taille que les ans n’avaient point amincie, d’une large poitrine, et d’une grosse tête toute ronde, toute bonne et toute réjouie, surmontée d’un ample bonnet de soie noire à haut fond, et celui-ci bordé d’une large dentelle de la même couleur retombant presque sur les yeux.

– Regarde, lui dit-il : ce sont elles.

– Qui, elles ?

– Nos voyageurs.

– Mais vous dites : « elles. »

– Alors nos voyageuses : c'est encore mieux.

– Des dames ! en voici bien d'une autre !

maître Sylvion nous a déjà joué plus d'un tour, mais je ne m'attendais pas à celui-là. Des dames chez nous !

– Eh bien, quoi ? n'y es-tu pas ?

– Je ne suis pas une dame.

– Tu es la meilleure des femmes, ma chère

Marianne, et si j'en crois Montlucar, il n'est pas beaucoup de grandes dames dont on puisse penser de même.

– Ça vous est facile à dire, mais moi, comment faire pour les recevoir ?

– D'abord, en leur faisant à souper, je te le répète. Es-tu en mesure ?

– Je n'ai rien qui vaille.

– Les restes du dîner.

– Sylvion y a déjà passé.

– Eh bien, des œufs, du beurre, une bonne soupe, c'est rustique, mais cela les réchauffera.

– La soupe ne fait pas le souper, dit Marianne, qui était la bonté en personne et chérissait ses maîtres au point de leur passer même les caprices de Sylvion, mais qui aimait aussi à lancer son bon gros rire par-ci, par-là. – Mais, reprit-elle, ayant levé par hasard les yeux et les accompagnant de sa lampe de cuisine qu'elle tenait encore à la main, qu'est-ce qui pend donc au-dessus de notre porte ? Dieu me pardonne, une branche de sapin !

– Non, dit Bruno, une branche de houx.

– Allons, bon ! fit Marianne, c'est toujours une branche verte que Sylvion aura plantée là, je gage, et voilà notre maison qui a maintenant une enseigne.

– Tu as raison, s'écria Bruno. Notre maison est une auberge, je suis aussi un étranger, et moi qui l'oubliais ! Vite, je me sauve, je ne dois apparaître qu'au moment de se mettre à table. Vous m'avertirez. Jusque-là, tire-t'en comme tu pourras.

Peu d'instants après on entendit la voix de Sylvion qui disait : — C'est ici, nous y sommes ; entrez ; vous verrez ; bon souper, bon lit ; pas menti ; bonne auberge, À LA BRANCHE VERTE...

En même temps il élevait la lanterne de toute la hauteur de son bras ; mais l'honnête et avenante figure de Marianne, bien mieux que le rameau épineux au-dessous duquel elle était encore debout sur le seuil, acheva de convaincre nos voyageuses et de les rassurer tout à fait.

Elles demandèrent une chambre à deux lits. Il y en avait justement une, comme dans les habitations de montagne un peu confortables, où l'on aime toujours à pratiquer l'hospitalité, mais avec plus de largesse de cœur que d'espace et de facilité pour les arrangements matériels.

Nos voyageuses montèrent aussitôt l'escalier de bois, propre et poli, qui, partant du corridor de l'entrée, conduisait à cette pièce située à l'étage. Elles ne la trouvèrent point trop mal et, sans être encore bien décidées à s'y installer pour la nuit, ne furent pas fâchées d'y procéder à l'une de ces rapides inspections de toilette, comme celle des dames en exige même après la plus simple pro-

menade, et ici il y avait eu bien plus que cela. Le bas de la robe se ressentait bien un peu de la station à l'embouchure du couloir de sable, et plus encore peut-être du frôlement de l'herbe dans les sentiers, qui, toute rare et menue qu'elle y était, n'en recevait pas moins sa part de rosée ; mais bientôt il n'y parut pas trop, du moins à la lumière, grâce à quelques coups d'une brosse qui se trouva par hasard dans la chambre et surtout, pour tout dire, grâce à l'aide de deux petits poings blancs qui n'eurent aucune peur d'employer leur ivoire à frotter l'un contre l'autre les gros plis des deux robes de voyage, d'étoffe assez forte et de couleur plutôt foncée. D'ailleurs il n'y en avait pas d'autre, les bagages ayant été rapportés par un guide à l'auberge des Fins-Hauts, quand les voyageuses s'étaient tout à coup prises d'envie de s'y arrêter un jour ou deux.

– En voilà une aventure ! s'écria Clary, comme elle se livrait à l'opération que nous venons d'indiquer.

– Oh ! pas grand'chose, après tout, répondit sa compagne. Cependant j'aimerais autant, je l'avoue, qu'elle ne nous fût pas arrivée.

– La maîtresse de l’auberge a l’air très honnête.

– Oui, plus que le petit guide.

– Il est vrai que lorsqu’il nous a quittées, à voir ses yeux briller encore plus, semblait-il, malgré l’obscurité, et quand il est revenu courant dans la nuit avec sa lumière comme s’il portait une flamme à la main, j’étais tentée de le prendre pour un sorcier de la montagne ou qui croit l’être ; mais je me suis dit bien vite qu’il était trop jeune pour cette profession, n’est-ce pas, petite mère ? ajouta Clary, déjà revenue à son sourire et à sa gaîté.

– Toujours est-il, répondit l’autre dame avec un sourire aussi, mais plus retenu et moins confiant, toujours est-il que ce petit être est évidemment malicieux, s’il n’est pas sorcier, et qu’il a un drôle de langage et de drôles de manières.

– Oui, mais il paraît qu’elles lui sont naturelles, car elles nous avaient déjà frappées quand il nous a offert des fraises.

– Ah ! c’est vrai, je l’avais oublié !

– Et ce qui prouve au moins, ajouta Clary, qu'il n'est pas intéressé, c'est qu'il a refusé notre argent.

– Enfin nous verrons ! dit celle que nous appellerons provisoirement Diane tout court, en attendant de faire plus ample connaissance avec elle.

Ce nom tendre et familier de « petite mère, » que venait de lui donner Clary, ne doit pas égarer le lecteur sur son âge. Elle avait au plus trente-sept à trente-huit ans, et ne les paraissait pas. Grande, élancée, bien faite, avec cette juste ampleur dans les formes qui n'ôte rien à l'élégance, le port naturellement libre et haut, le regard digne, la tête intelligente et belle, le teint légèrement foncé, mais très franc, enfin des yeux et des cheveux de ce brun roux qui varie leurs nuances à tous les deux, elle avait dû avoir une réputation de beauté dans son genre, et, à tout prendre, cette beauté paraissait plutôt dans son plein qu'à son déclin. Ce qu'on aurait peut-être pu reprocher dans l'ensemble et comme symptôme de caractère, c'était quelque chose de trop décidé, et même d'un peu dur, mais qui s'adoucissait pour Clary en tendresse sérieuse et profonde. Même

alors cependant, ni son air ni ses traits ne donnaient l'idée d'une mère, mais plutôt celle d'une sœur âgée qui est restée belle.

Pour Clary néanmoins, comme pour tout ce qui se présentait d'un peu important dans leur vie, c'était elle qui décidait. Aussi avait-elle seulement répondu : « Nous verrons ! » aux insinuations de Clary, qui penchait évidemment pour rester.

– Descendrons-nous pour souper ? demanda cette dernière.

– J'aurais préféré souper dans notre chambre, mais il ne paraît pas qu'ici ce soit la mode.

Sur quelque chose que j'ai voulu dire en ce sens, le petit guide s'est aussitôt écrié : « Bonne Marianne » (sans doute l'hôtesse, et peut-être sa mère), « bonne, bonne, mais vieille, vieille, pas la fatiguer. » Au surplus, ajouta Diane, puisqu'il y a un ou deux autres voyageurs, nous les verrons, je pense, et il se pourrait qu'ils nous indiquassent un moyen de nous faire reconduire au village dès ce soir ; car, pour le petit guide, il n'en est évidemment pas pressé.

– Alors, nous descendons, petite mère.

– Quand on nous appellera.

– Je n'en serai pas fâchée ; nous avons si bien couru monts et vaux, qu'il me tarde de voir quelque chose à manger ; je l'avoue.

– Qui sait ce qu'on nous donnera ?

– De l'appétit dont je me sens, tout me sera un régal.

– Même de la soupe à l'oignon, comme on nous en a déjà offert hier au soir ; il paraît que c'est le nec plus ultra de la cuisine montagnarde.

– Va pour la soupe à l'oignon, pourvu qu'il y ait des fraises à la crème au dessert ; mais nous avons déjà mangé toutes celles du guide, ajouta Clary, quel malheur ! je m'en repens.

Ce disant, elle continuait d'apporter à sa toilette et à celle de Diane toutes les améliorations compatibles avec leur état actuel. C'était un rien, un nœud, un ruban, un coin de cheveux qu'elle ramenait à leur poli ou à leur pli, et de proche en proche, ces toilettes auparavant assez déconfites renaissaient à vue d'œil.

– Pauvre petite ! fit Diane, puisque le souper t'intéresse à ce point, je vais descendre pour voir où nous en sommes à ce sujet.

Mais en ce moment on frappa à la porte. C'était Marianne, venant annoncer que ces dames étaient servies, et s'excusant d'avance sur ce qu'on l'avait prise au dépourvu.

– Il n'y a pas grand'chose, mais, ajouta-t-elle, au moins le cœur y est.

La salle à manger, où nos voyageuses la suivirent, ne ressemblait guère à celle d'une auberge, même de village ou de petite ville. Aucune de ces ridicules gravures qui amusent ou offusquent les yeux. Seulement une boiserie toute simple et tout unie, mais de l'un de ces bois que le temps colore si bien, comme le châtaignier, qui, sans doute, ne croît pas dans ces hautes vallées, mais n'est point rare à leurs débouchés vers la plaine, où les premiers versants des montagnes en nourrissent encore d'ombreuses forêts. Diane et Clary ne firent point ces remarques, ou s'y confirmèrent dans l'idée que c'était ici une maison particulière, transformée l'été en pension, et servant au besoin de refuge pour les voyageurs anuités.

Bruno était déjà assis, les yeux fichés sur son assiette. Il les salua imperceptiblement quand elles entrèrent. C'était bien elle ! Mieux encore que sur le petit pont, les joues de Clary auraient pu défier en ce moment toutes les églantines de la cascade qui s'y étaient mirées avec elle ; le rose y alla même un instant jusqu'à celui des fraises les plus vermeilles ; ainsi, du bouquet de Sylvion, rien n'y manquait ; mais ce redoublement d'incarnat pouvait n'avoir rien de trop étrange après une marche assez rude : d'ailleurs, il s'adoucit peu à peu durant le souper, s'il ne s'y éteignit jamais tout à fait.

Diane se servit de potage après en avoir servi sa compagne ; puis elle en resta là, laissant ainsi à leur convive inconnu le soin de se servir lui-même ; mais en cet instant Marianne entra avec une gigue de chamois qui, toute froide qu'elle était, n'en avait pas moins bonne apparence et la plaça devant Bruno, comme devant l'ancien de la maison. Il se mit aussitôt à la découper, avec plus de bonne volonté que d'adresse.

– Nous n'avons point d'écuyer tranchant, dit-il, les yeux toujours baissés et braqués sur sa bête,

comme s'il la tenait au bout de son fusil sur la montagne.

– Mais, monsieur, vous allez laisser refroidir le potage, fit Diane, en avançant vers lui la soupière, pour se rapprocher sans trop s'engager, et comme un pion dans le jeu d'échecs de la conversation.

– Je n'en prends jamais le soir, répondit Bruno avec un sourire, mais toujours perpendiculaire et ne se hasardant pas à l'horizontale, comme eût dit un observateur géomètre.

– Pourtant ce potage, reprit Diane.

– Est de la soupe, conclut Bruno sentencieusement.

– Le nom ne fait rien à la chose.

– C'est vrai : les noms passent, les choses restent,... quand elles restent, ajouta notre jeune philosophe, comme une réflexion à part lui.

Les noms sont trompeurs, continua-t-il, avec un redoublement de coups d'estoc et de taille sur la gigue qui n'en pouvait mais.

– J'aime du moins à croire, fit Diane, qu'on ne trompe personne ici.

– Oh ! pour cela, soyez tranquille ! répondit audacieusement Bruno, les yeux cette fois à la hauteur de la fourchette, relevée aussi et un moment inactive. Mais c'est égal ! reprit-il, en renfonçant de nouveau ses yeux et sa voix, c'est égal, je me méfie...

– Encore ! interrompit Diane, vous finirez par me faire croire que nous sommes dans un coupe-gorge, ajouta-t-elle d'un air de plaisanterie.

– Je me méfie, reprit Bruno, et vous engage à vous méfier... Malheureusement c'est trop tard.

– Comment ! trop tard !

– Oui, puisque vous avez déjà pris, – sans me consulter, fit Bruno, – de cette affreuse soupe qu'il vous plaît d'appeler un potage.

– Oh ! si ce n'est que cela !

– Absolument pas autre chose.

– Alors pourquoi ce grand mot de méfiance à propos d'une soupe que nous avons trouvée excellente...

Bruno fit un signe d'assentiment.

– Et dont vous n'avez pas même tâté...

Même signe de Bruno.

– Du reste, il est encore temps, et si vous veniez à résipiscence à son égard... acheva Diane, en prenant la cuillère et une assiette.

– Non, je persiste.

– Dans votre méfiance ?

– Dans ma méfiance... au sujet de cette soupe uniquement.

– Mais qu'avez-vous contre elle ?

– J'ai contre elle que notre vieille hôtesse y aura sûrement fourré comme d'habitude toutes les herbes de son jardin, elle trouve qu'elle n'en met jamais assez.

– Quoi ! de l'ail peut-être.

– Oh ! non ; mais quelques légumes de son voisinage, je n'en répondrais pas.

– Vous auriez dû nous avertir.

– Vous ne m'en avez pas laissé le temps.

– Et ce gigot, se ressent-il aussi de toutes les herbes du jardin ?

– Seulement de celles de la montagne ; c'est du chamois.

– Un ancien de sa race ?

- L'un des jeunes, au contraire.
- Comment le savez-vous ?
- J'étais du nombre des chasseurs.
- Il a dû être malaisé à tirer, je présume.
- Pas trop, fit Bruno, d'un air modeste.

– Car il l'est à découper, acheva Diane. Mais passez-le-moi, que je m'y exerce à mon tour. Pendant ce temps, vous allez vous mettre au vert, comme vous nous y avez mises, sans dire gare. Pour votre punition, vous ne me refuserez pas.

Et de son air toujours décidé, mais cette fois souriant, comme entre personnes qui commencent à s'entendre, elle lui tendit son assiette pleine. Bruno n'ayant fait aucune objection à l'échange proposé, ni aucune grimace à la *soupe verte*, comme il l'appelait, le repas fut bientôt en aussi bon train que la conversation par laquelle il avait débuté. Diane en ayant pris le gouvernement avec toutes ses charges, Bruno pouvait maintenant relever les yeux tant qu'il voulait. Il y était même forcé ; car, ayant abandonné de bonne grâce ses fonctions d'écuyer tranchant, celles d'échanson lui revenaient de droit, comme il eut soin de le constater. Aussitôt, en effet, qu'il eut ré-

signé les premières et leur double attribut, le couteau et la fourchette, il avait pris celui des secondes, une bouteille qu'il fallait d'ailleurs déca-cheter.

– Vous servirai-je de vin, Madame ? deman-da-t-il en la penchant sur le verre de Diane, jus-qu'à ce qu'elle lui fit signe que c'était assez.

– Et Mademoiselle ? continua-t-il en se tour-nant vers Clary, qui s'était tue jusqu'alors.

– Très peu, dit-elle.

Elle n'avait pas besoin de le dire, car son verre, qu'elle lui tendait pourtant, était déjà plein d'eau presque jusqu'aux bords.

– Si peu que cela ! après une longue marche de jour et de nuit, et même assez pénible, si j'en crois votre guide, ajouta-t-il.

Il chercha des yeux un autre verre et, n'en trouvant pas, avança vers Clary le sien, encore vide ; mais l'autre ne quitta pas la petite main ronde et déliée qui le tenait en l'air, le bras gra-cieusement accoudé sur la table.

Le voyant insister néanmoins pour le nouvel échange :

– Mais, Monsieur, s'écria Clary en riant, je vous assure que je ne prends jamais que de l'eau rougie.

– Vous voulez dire : « de l'eau rosée... »

Clary ne pouvait se douter du sens que ces mots, à peine lâchés, prirent à l'instant pour Bruno, qui n'y avait pas pensé auparavant ; mais une femme se doute toujours de quelque chose, et les joues de Clary redevinrent un moment plus que roses, surtout lorsqu'elle vit celles de Bruno, dans leur genre, en faire autant de leur côté.

– Il paraît que ce n'est pas sur le boire comme sur le manger, fit Diane : vous ne nous y conseillez pas la méfiance. Que diriez-vous pourtant si je vous avouais que j'en ai encore un peu pour ma part ?

– Sur le souper ?

– Aucunement : vous voyez, certes, que nous faisons honneur à *votre* chamois. Non, ce n'est ni sur le souper, ni sur l'hôtesse...

– Ni sur l'hôte ? ajouta Bruno.

– Ni sur l’hôte, répéta-t-elle en soulignant légèrement le mot ; mais sur le guide. Il m’a tout l’air d’un petit traître de comédie.

– Pour capricieux, malicieux même, répondit Bruno, je vous l’accorde : on ne reste pas longtemps à s’en apercevoir avec lui ; mais il est incapable d’aucune perfidie, et ne vous conduira jamais dans un précipice que pour vous en sortir.

– Je crois déjà en savoir quelque chose, fit Diane ; mais achevez-nous un peu son portrait, je vous prie. Est-ce un parent de l’hôtesse, ou seulement son domestique ?

– Ni l’un ni l’autre, à vrai dire, car il est plutôt pour elle un enfant adoptif, et cependant il n’est point de sa famille, ni même du pays. On l’a trouvé endormi, tout jeune encore, mais déjà leste et fort pour son âge, dans une haute passe de montagne où des bergers le recueillirent. Peut-être faisait-il partie de quelque troupe de contrebandiers, d’aventuriers, venant de vallées plus au sud, et qui seuls fréquentent ces dangereux passages pour dérober leurs expéditions plus ou moins illicites. Peut-être l’avait-on perdu, ou s’était-il perdu lui-même à dessein afin d’échapper à ce genre de vie. Quoi qu’il en soit, voilà tout ce qu’on sait et ce

qu'on saura probablement jamais de ses origines. Lui-même n'en sait ou n'en veut rien savoir de plus. Elles lui ont laissé quelque chose d'étrange, si ce n'est plutôt qu'il est né ainsi, comme on naît musicien ou poète.

– Oh ! pour poète, s'écria Clary, il l'est au moins par la forme, car il rime.

– Il l'est par le fond aussi, continua Bruno, sans qu'il s'en doute, bien entendu, car il ignore même le mot de poésie. Une fois accoutumé à son langage enfantin et bizarre, on y trouve (moi du moins, qui cause volontiers avec lui) une naïveté d'impressions et d'images, même de pensées et de rapprochements inattendus qui vaut bien de la poésie mieux rimée, mais où il n'y a que de la rime. Enfin, ce qui est sûr, c'est que, bonne ou mauvaise, il a une manière à lui non seulement de faire les choses, mais de les dire. Où a-t-il pris celle-ci ? Sans doute où il a pris l'autre, savoir en lui-même, car il n'a presque point reçu d'instruction, et il déteste les livres.

– Même les herbiers ? dit encore Clary.

– Hélas ! oui, fit Bruno en s'inclinant, même mon pauvre herbier, qu'il pouvait m'aider à com-

pléter mieux que personne, mais il n'estime ni les fleurs qui ne sont que rares, ni les vraiment belles qui ne sont plus à leur place et sur leur tige. Bruno, pour rendre à Clary la monnaie de sa pièce avait bonne envie d'ajouter : « fût-ce même des églantines ; » mais c'eût été courir le risque de se démasquer trop tôt. Il se contenta donc, au lieu de relever le trait, de le faire tourner à un rapprochement de plus entre lui et les belles voyageuses. – Allons ! dit-il, je vois que notre guide n'a déjà pas si mal jasé pour une première fois, et que ce n'est pas seulement envers vous, mesdames, qu'il s'est montré un peu traître ; mais je ne lui en veux pas pour cela, bien au contraire. Le pis que l'on puisse dire de lui, c'est qu'il semble tenir, pour le caractère, de ces nains et de ces esprits de la montagne dont parlent les légendes des chalets : serviable et familier comme eux, toujours là, toujours prêt, aux écoutes peut-être, mais comme eux enfin ne pouvant s'empêcher de mêler quelques petits tours de sa façon à ses bons offices.

– « Aux écoutes, » dites-vous : serait-il derrière la porte ? fit Diane.

– Pour cette fois non, répondit Bruno en riant ; mais je n'en répondrais pas pour une autre.

– Et pourquoi répondez-vous de celle-ci ?

– Aussitôt après vous avoir amenées, il s’est remis en course, disant qu’il allait au village faire une commission.

– Au village ! et moi qui voulais justement lui demander, maintenant que nous sommes repoussées, de nous y conduire !

– Il est très alerte, comme vous avez dû vous en apercevoir, mais il n’est pas moins fantasque et musard de sa nature. Il peut revenir d’un instant à l’autre, comme aussi ne rentrer qu’assez tard dans la nuit.

– D’ici au village est-ce loin ?

– Par les sentiers une bonne demi-heure, trois quarts d’heure au plus (il n’y avait pas vingt minutes), répondit Bruno, marchant ainsi sur les traces de Sylvion.

– Et par la route ?

– Au moins le double.

– Vous connaissez sans doute les sentiers, reprit Diane.

– Très bien le jour, mais la nuit... fit Bruno, emboitant de plus en plus le pas sur Sylvion. Si

vous désirez cependant que j'essaie... ajouta-t-il pour garder les apparences de la galanterie et celles de la neutralité par la même occasion.

– Les sentiers sont-ils au moins bien tracés ? demanda Diane sans air de répondre à l'offre qu'on lui faisait.

– Très bien ; c'est même parfois un petit chemin pavé de dalles naturelles. À un endroit surtout la descente est excessivement rapide...

– Dangereuse ?

– Non, mais glissante.

– Je crois bien ! fit Clary : sur ces dalles !

– Enfin, attendons le guide, conclut Diane. Ici reprit-elle, il n'y a jamais, je suppose, beaucoup de voyageurs.

– C'est selon... dans les temps d'orage... en ce moment nous ne sommes que trois.

– Je le sais ; mais Sylvion, puisque Sylvion il y a, m'a dit aussi que vous n'étiez pas seul, que monsieur votre père... était avec vous.

– Mon père... certainement, et plus qu'un père, le meilleur de mes amis. Nous ne nous séparons jamais.

- Pardonnez-moi encore si j’ai retenu son nom, M. de Montlucar, je crois.
- Parfaitement.
- Votre famille est française.
- Oui, madame.
- Du midi ?
- Je ne sache pas que nous ayons jamais habité le midi, à moins que ce ne fût lorsque j’étais tout enfant. Dès lors nous avons vécu un peu partout, depuis plusieurs années, principalement ici, ou dans les vallées voisines.
- Pendant la belle saison, je suppose ?
- Cela va sans dire ; mais nous y revenons de bonne heure au tout premier printemps : nous y avons même passé quelquefois presque l’hiver, sauf un ou deux mois en Italie.
- En ce cas, savez-vous que vous me faites un peu l’effet de deux ermites.
- Oui, c’est assez notre goût, à mon père et à moi.
- À vous aussi ?
- À moi aussi.

– Mais vous voyagez cependant, et en ce moment même, si j'en crois toujours la langue embrouillée, mais peu discrète de maître Sylvion, M. de Montlucar est absent.

– Seulement pour quelques jours. Il serait bien heureux de vous rencontrer, et si vous aimez les courses de montagne, vous en pourriez faire ici de très curieuses.

– Témoin celle d'aujourd'hui ; mais nous repartons demain, ce soir même, si notre capricieux et fugitif petit guide voulait bien revenir...

Un bruit de grelots se fit entendre à ce moment dans la cour.

– Ah ! dirent les deux dames, un nouveau voyageur.

– Un voyageur... je ne crois pas, fit Bruno. Mais, pensa-t-il, avec Sylvion il faut maintenant s'attendre à tout. Quel étourdi s'il nous amenait encore du monde !

Comme il se levait pour aller voir ce qui en était, la porte de la salle à manger s'ouvrit, et Sylvion apparut en personne, traînant des deux mains cinq ou six sacs de voyage grands et petits, qu'il étala sans plus de façon sur le parquet.

– Voilà, dit-il, bagage aux belles dames. Suis couru, couru, moi et mulet au village, pour belles dames beau bagage. Belles dames, pas comme Marianne : belles robes, beaux bonnets, bien faits. À présent, beaux habits, beaux habits fleuris.

– Mais en vérité, c'est là notre bagage, fit Diane : tout y est. Et notre aubergiste le lui a confié ainsi !

– Oh ! dans les montagnes, dit Bruno, on est habitué à ces changements de destination, à ces allées et venues.

– Moi, fit Sylvion, bien connu à la ronde, de tout le monde. Allez ! allez ! pas de danger pour le berger !

– Il a donc un mulet, reprit Diane : le traître ne nous en a rien dit. Un mulet, mais c'était notre salut. Enfin, il peut donc nous reconduire.

– Vieux mulet à vieille Marianne, dit Sylvion. Vieux mulet bien content d'être au chalet. Gros bagage, gros ouvrage, pour monter ici. Vieux mulet fatigué, jeune mulet aussi.

C'était assez significatif.

– Nous n'en tirerons rien de plus, fit Diane.

– Je ne crois pas, dit Bruno.

– Décidément nous voilà prises.

– Il n'en fait jamais d'autres ! répondit encore Bruno, du même ton philosophique.

– Allons ! reprit Diane, il faut bien se soumettre. Ce sera pour demain. Mais, entendez-vous, maître guide, je compte pour demain matin sur vous et sur votre mulet. Et se tournant vers Bruno : – Vous, monsieur, qui comprenez mieux sa langue, répétez-le-lui bien, je vous prie.

Sylvion montait déjà les paquets, aidé de Marianne, qui acheva de tout préparer dans la chambre.

– Au fait, ajouta encore Diane, nous devons être assez fatiguées, bien que nous ayons fini par ne plus trop nous en apercevoir, dit-elle à l'adresse de Bruno, mais simplement d'un air de politesse aisée et naturelle. Ainsi, Monsieur, je vous souhaite une bonne nuit.

DEUXIÈME PARTIE

LA BRANCHE DE HOUX

I

Le matin du jour suivant, dès la pointe du jour, Bruno et Sylvion étaient au jardin, occupés à considérer le ciel et les cimes.

Pleuvra-t-il ? ne pleuvra-t-il pas ? tel était leur thème astronomique.

Le soleil n'était pas encore levé, sinon, mais sans qu'on le pût voir, pour quelques sommités plus hautes, plus détachées et plus ardues, dont il commençait de faire étinceler les aiguilles, ou dont il teignait les parois à pic en rouge cramoisi.

Dans la vallée ce n'était encore que le demi-jour, plutôt gris que blanc, qui précède le vrai jour, mais dont la pureté, la fraîcheur sont incom-

parables, s'il n'a pas comme celui-ci la pleine lumière.

À l'horizon cependant, le gris du matin commençait de prendre une teinte verte plus claire et plus gaie, qui bientôt fit place à une large bande d'un rose orangé, bizarrement découpée çà et là par les cimes, mais se fondant au-dessus dans l'azur, non pas plus bleu, mais plus vif et comme ranimé aussi au souffle matinal. En revanche, malgré cette limpidité, cette légèreté de l'air au levant, d'assez lourds nuages flottaient nonchalamment au zénith.

– Il pleuvra, dit Bruno.

– Pleuvra pas, dit Sylvion.

– Alors que faire ? reprit le premier.

– Faut dire qu'il pleuvra, répondit le second.

– Mais puisque tu crois qu'il ne pleuvra pas.

– Faut dire tout de même.

– Elles voudront partir également.

– Alors, moi, trouverai bien quelque chose, belle rose. Mulet pas méchant, mais quand on pique, se rebiffe. Mulet saute dans l'eau comme il

faut ; mulet saute dans la rivière. Saute, mulet, saute ! Hu ! arrière !

– Oh ! pour cela, je te le défends.

– Alors faudra trouver autre chose.

Ils n'en eurent pas besoin, car Diane ayant fort bien dormi, et tout à fait rassurée sur le compte de la petite auberge, n'était plus aussi décidée à partir. On a vu que, de prime abord, Clary était assez de cet avis.

Elle fut la première à descendre au jardin, trouvant tout simple de s'y promener comme dans une sorte de terrain vague appartenant à tous les voyageurs. Le trouvait-elle réellement tout simple ? Quoi qu'il en soit, elle avait une autre robe que la veille, toujours une robe de voyage, mais plus claire et plus fraîche, avec un corsage blanc qui ne présageait pas trop une intention de partir sur l'heure. Ses cheveux, d'un or châtain, couraient dans leur opulence du front vers la nuque, où sans filet ni résille ils n'étaient encore assujettis que par un simple nœud. Là, rassemblant et amoncelant leurs ondes, on eût dit qu'ils allaient les jeter aux airs ou les précipiter d'un seul flot, mais la charmante cascade restait im-

mobile et ne tombait jamais. Sur ses bords seulement, le courant trop gonflé laissait échapper çà et là de petits jets, de petites fusées capricieuses, comme pour jouer avec le soleil, qui semblait y prendre plaisir avec elles. En un mot, Clary avait fait un bout de toilette, seulement un bout, mais en toute chose il faut bien commencer par le commencement.

Il le faut aussi pour la conversation, la promenade, et ce bout, ce commencement est assez difficile à trouver pour l'une et pour l'autre, pour la seconde plus encore que pour la première, quand au fond l'on désire se promener à deux, et qu'on ne s'en croit pas le droit ou qu'on n'en a pas l'audace. Tel était le cas de Bruno, même de Clary, s'il est permis de l'avouer pour elle, qui se l'avouait à peine, et ne l'eût pas avoué certainement.

Bruno, élevé dans la retraite, le cœur honnête, l'esprit haut et droit, avait cru jusqu'ici que le monde et la vie étaient menés par les idées. Il en était, depuis quelque temps, à se douter d'autre chose. Se rattachant néanmoins aux principes, notre jeune philosophe s'efforçait, dans la présente occurrence, de se persuader qu'après le

souper de la veille il avait le droit pour lui ; mais n'ayant pas l'audace, son droit lui paraissait faible, et il tournait et retournait ses arguments et ses pas à l'une des extrémités du jardin, tandis qu'à l'extrémité opposée, Clary en faisait autant. Cela ne les empêchait point de se fort bien voir, sans nullement se regarder, le jardin étant de grandeur médiocre. Clary, impatiente comme le sont naturellement les dames, peut-être même un peu impatientée, finit par pousser jusque vers l'allée du milieu. Juste, Bruno y arrivait. Ils se firent un petit penchement de tête, comme deux sentinelles qui se présentent les armes, et chacun retourna dans son camp.

Après deux ou trois tours ou manèges de ce genre, Bruno, ne se sentant décidément pas le droit, se sentit l'audace, ce qui souvent le supplée, plus que souvent !

– Mademoiselle, lui dit-il, comme ils se rencontraient de nouveau, je vous dérange peut-être, mais c'est que j'ai une envie démesurée d'aller à l'autre bout du jardin.

Elle lui fit cette fois une belle révérence et, le laissant passer sans mot dire, gagna tranquillement la place qu'il venait de quitter.

– Oh ! s'écria Bruno, comme c'est singulier !

– Quoi ? Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en se rapprochant.

– Tout à l'heure, dit-il, ce bout du jardin me paraissait bien plus beau et plus agréable que l'autre ; maintenant c'est celui-là, au contraire, que je regrette.

– Qu'à cela ne tienne, Monsieur ! je vais vous le rétrocéder.

Et Clary revint vers l'autre bord ; mais lui, il y restait, comme s'il venait soudain de prendre racine dans le sol.

– Ah ! ce n'est pas du jeu ! dit-elle : vous trichez.

– Puisque ce n'est qu'un jeu ! fit Bruno.

– Voilà de beaux principes, et qui m'ont tout l'air d'être de l'école de maître Sylvion, comme vous l'appellez.

– Vous lui en voulez donc bien de vous avoir amenées dans cette maison.

– Au contraire ! du moins le premier moment passé. Cette petite hôtellerie nous plaît bien mieux que celle du village. Nous y passerions vo-

lontiers quelques jours. Maman est en train, je crois, de parler à l'hôtesse, pour régler les conditions.

– Ah !... s'écria Bruno, c'est que Marianne... la bonne Marianne comme nous appelons familièrement notre hôtesse... est bien capable... n'est pas toujours facile... à comprendre... Permettez !

Et Bruno partit comme un trait.

Il trouva la conversation déjà engagée, et Marianne, nature toute ronde et franche, se débattant et suant sous son grand bonnet pour dire et ne pas dire la vérité.

– Oui, oui, je veux bien, si cela vous plaît, si cela plaît à tout le monde, ajoutait-elle. M. de Montlucar va revenir... Enfin, je veux bien, quant à moi...

– Mais le prix ? demanda Diane.

– Oh ! le prix ! le prix !... fit-elle en regardant Bruno qui arrivait. On verra... De si grandes dames !

– Il ne faut rien changer pour nous aux habitudes de la maison : dites-moi donc votre prix ordinaire, répétait Diane.

– Quatre francs par personne et par jour, n'est-ce pas là ce que nous payons ? dit Bruno, se rappelant des pensions de montagne à ce taux-là. Ah ! par exemple, le vin à part, eut-il encore l'effronterie d'ajouter, avec un sourire qui paraissait n'être motivé que par ce genre de restriction.

– Vraiment si peu ? demanda Diane.

– Oui, oui, c'est bien comme vous le dit M. Bruno, fit Marianne. Moi, j'ai toujours un peu honte de lâcher ainsi tout cela tout cru. Mais puisque c'est dit, c'est dit. Monsieur Bruno sait ce qui en est...

– Vous voyez, interrompit ce dernier, notre bonne hôtesse au naturel. Elle est si équitable, qu'il lui semble toujours qu'elle demande trop.

– Pour ça, c'est vrai, reprit Marianne, je n'aime pas à compter ni à parler d'argent, et tout irait bien mieux s'il n'y en avait point dans le monde, comme le prétend Sylvion, qui n'y voudrait que du pain blanc, des noix ou des poires. Mais puisqu'il en faut de ce maudit argent, si cela vous va ainsi qu'à M. Bruno, et à M. de Montlucar aussi, je présume...

– Oh ! fit Bruno, se hâtant de ramener la vieille domestique à son rôle d’hôtesse malgré elle, oh ! ma chère dame Marianne, M. de Montlucar et moi nous sommes on ne peut plus contents, vous le savez de reste : huit francs par jour pour nous deux, c’est pour rien.

– Mais, remarqua Diane, vous passez peut-être ici la saison ; nous, ce sera cinq ou six jours seulement, je verrai, une huitaine au plus. Il me semblerait donc juste d’ajouter quelque chose.

– Comme vous voudrez, Madame, dit Bruno ; mais vous voyez que déjà notre hôtesse se sauve, et vous ne lui ferez pas entendre raison.

– Enfin, conclut Diane, cela pourra toujours se faire au départ, en réglant notre compte, suivant le temps que nous resterons.

– Le plus de temps possible ! fit Bruno ; car je vous avertis, ajouta-t-il en riant, que si vous ne nous donnez pas au moins la semaine, j’engagerai notre hôtesse à vous demander un prix fabuleux, en rapport avec la brièveté de votre séjour ; mais pour une semaine, c’est là réellement le prix courant dans la montagne, quatre francs par jour, répéta encore Bruno, appuyant sur les chiffres, et

s'enhardissant de plus en plus à passer de la vie philosophique à la vie pratique, dans l'agréable rôle par lequel on croit d'ordinaire commencer celle-ci, rôle d'ailleurs, se disait-il, imposé par les événements.

Montlucar sans doute, en son plan d'éducation, n'avait pas prévu un passage si brusque ; mais n'était-il pas le meilleur des hommes, et le plus hospitalier avec tous ? Quand il verrait Clary, n'en serait-il pas enchanté lui-même, et, loin de blâmer son élève, ne lui saurait-il pas gré au contraire d'avoir tout osé pour la retenir ?

Et puis Bruno éprouvait un trouble, un charme, une secrète et incessante émotion qui ne lui laissait plus voir et sentir que le présent, comme si le passé et l'avenir n'existaient plus. Trouble délicieux ! première rencontre, premier éveil de l'amour ! qui ne vous a connus ! malheureux, – hélas ! heureux peut-être, – qui ne vous a plus que dans le souvenir !

La petite scène du jardin, la façon gracieuse, à la fois naïve et fine dont Clary s'y était prêtée, ravissait Bruno. Quoique cette scène lui eût laissé au dehors tout son sang-froid, comme on vient de le

voir, il en était resté intérieurement tout tremblant de bonheur. Il eût voulu la continuer et la recommencer sans cesse, voir encore Clary faire mine de se tenir à l'écart, puis insensiblement se rapprocher, puis s'éloigner de nouveau, puis de nouveau revenir. Il lui semblait qu'elle l'attendait pour reprendre le jeu, et que son premier mot serait de lui dire : « Cette fois ne trichez plus ! » Lui, il se promettait bien de tricher toujours mieux. Mais, au jardin, il trouva madame Diane. Par conséquent le jeu était fini.

II

Quand il arriva, – Voyons, monsieur, lui dit celle qu'il aurait presque voulu savoir encore aux prises avec Marianne, conseillez-nous sur l'emploi de notre journée : je me sens un peu lasse et ne voudrais pas me remettre en route dès le matin. Avez-vous des livres ?

Monsieur en a au moins un, fit Clary : un livre de fleurs, comme l'appelle notre petit guide.

– Mon herbier ? voulez-vous le voir ? demanda Bruno.

– Volontiers. Il contient, je suppose, des plantes des Alpes. Vous nous les montrerez, et nous les reconnâtrons plus aisément dans la montagne.

– Mais c'est que mon herbier est dans la bibliothèque... nous appelons ainsi, pour rire, la chambre de M. de Montlucar, dit Bruno en se reprenant. Je cours le chercher.

Il revint bientôt avec celui des volumes de son herbier qu'il pensa pouvoir le plus intéresser les voyageuses. Il le déploya entre elles deux sur le banc, et se mit comme à genoux devant elles pour le leur expliquer. Clary l'aidait à tourner les feuillets. Il aurait voulu retenir ces jolis doigts qui se glissaient plus vite que les siens entre les pages, ou y allaient trop vite à son gré. Comme elle venait encore de le devancer, – Ah ! s'écria-t-elle tout à coup, un portrait !

Entre les deux feuilles de papier gris, il y avait là, en effet, une assez belle photographie, au lieu d'une plante.

Clary s'en empara aussitôt ; mais sa curiosité féminine, peut-être très féminine en ce moment, fut désappointée, car elle le lui rendit presque sur-le-champ.

– Le portrait d'un de vos amis ! dit-elle.

– De mon meilleur ami.

– De M. de Montlucar ? fit Diane, plus prompte à deviner et tendant la main pour le prendre.

– Oui, répondit Bruno. Il a fini par céder à mes instances, et me l'a rapporté d'une de ses dernières courses à Genève. Je l'avais mis là, en attendant de le faire encadrer. J'aime bien mon herbier ; mais j'aurais donné de grand cœur toutes mes plantes, si je n'eusse pu avoir ce portrait qu'à ce prix. Il dit cela comme à part, et plutôt pour lui-même que pour celle qui ne devait pas s'intéresser beaucoup plus à ce portrait, pensait-il, que n'avait paru le faire sa jeune compagne.

Diane, au contraire, le garda et le considéra longtemps, avec une attention presque recueillie.

Voyant cela, – N'est-ce pas, dit Bruno, quelle noble et pensive figure !

– Oui, pensive, fit Diane absorbée, en continuant à regarder et analyser chaque trait.

C'est bien lui ! se disait-elle : vieilli, mais ennobli par l'âge et par la vie. Quelle rencontre ! et il va être ici bientôt, demain peut-être. C'est donc lui !

– Pensive, répéta-t-elle encore, en rendant le portrait à Bruno, et qui fait penser, ajouta-t-elle.

Puis, pour achever de surmonter son émotion, elle se leva et, sans s'éloigner beaucoup des deux jeunes gens ni avoir l'air de leur fausser compagnie, elle fit quelques tours seule dans le jardin.

Clary et Bruno, penchés sur l'herbier l'un vers l'autre, en continuaient la revue, lorsqu'ils sentirent tout à coup un épais rideau vert s'interposer non sans peine entre leurs deux figures, comme si une main malicieusement amie les avertissait d'un rapprochement qui, tout insensible et involontaire qu'il était, ferait pourtant bien de s'arrêter là.

C'était la main de Sylvion, et le rideau, un gros bouquet de plantes et de fleurs des Alpes qu'il venait de cueillir toutes fraîches et encore

humides de la rosée du matin. Il les laissa tomber sur l'herbier, avec un sentiment visible de la supériorité de son herbier à lui.

Le bouquet était solidement lié par de petits osiers jaunes fendus en quatre et si bien entrelacés qu'ils lui faisaient presque à la base une corbeille à jour. Clary se mit en devoir de le dénouer pour étaler les fleurs et les mieux voir, mais ses doigts avaient beau s'insinuer dans les interstices, ils ne purent avoir raison de ces mailles rustiques dont elle ne trouvait pas le bout.

Sylvion, tirant alors son long couteau de la longue poche de côté de son pantalon, en fit craquer le ressort, et la maîtresse lame apparut au jour ; mais il la referma immédiatement.

– Trop grosse lame, dit-il, pour petits doigts de dame. Puis, baissant la tête sans avoir l'air de rien, il ajouta : – Maître Bruno, joli couteau, lui ; oh ! joli, joli ! petit, tout petit !

Bruno lui lança un regard que ne vit pas Clary, cherchant toujours à délier la gerbe fleurie.

– Un canif ! c'est cela ; prêtez-le-moi, dit-elle.

– Non, fit Bruno.

- Vous ne l’avez pas sur vous !
- Si ! fit encore le véridique Bruno.
- Et vous refusez de me le prêter.
- Je refuse.
- Ah !

– On prétend que cela coupe l’amitié, ajouta Bruno.

Clary parut ne pas entendre, ou du moins ne répondit rien cette fois.

Sylvion, son trait lancé en pure perte, jugea plus prudent de ne pas le renouveler, et s’éloigna. Dans le jardin, il rencontra Diane.

– Quand reviendra M. de Montlucar ? lui demanda-t-elle.

– Sais pas. Bientôt, pas bientôt ; huit jours, quinze jours ; sais pas, sais pas ! sais rien, moi.

– Il se plaît beaucoup ici ?

– Je crois bien ! les Fins-Hauts.

– Il n’est pas marié ?

– Avec lui jamais vu de dame. Mais à présent...

– Quoi ? à présent ?

– Il y en a deux, conclut hardiment Sylvion.

– Alors, c'est trop d'une, repartit Diane prenant la chose en riant pour continuer de faire jaser leur guide.

– Non, deux, juste ce qu'il faut : une pour lui, une pour maître Bruno, ajouta-t-il couramment.

– À ce compte, fit Diane, il en faudrait une troisième : une pour maître Sylvion.

– Oh ! moi, marié dans les hauts, les fins hauts. Avec vieille Marianne. Bonne, bonne femme ! de montagne.

– Vous l'aimez donc bien... comme votre mère ? insinua Diane en pensant à l'histoire de l'enfant trouvé parmi les rocs solitaires, comme s'il y fût né. Elle vous rappelle votre mère, n'est-ce pas ?

– Mère... une mère... répéta Sylvion, dont les paupières olivâtres s'abaissèrent un instant sur ses yeux de jais. Mère... une mère... sais pas, sais rien, moi ! sais pas quoi. Et là-dessus il revint en deux ou trois sauts vers le banc.

Ce dernier trait, surtout celui qui avait précédé, n'était pas de nature à tirer Diane de ses pensées. Elle y resta plongée encore un moment. — Si cela se pouvait ! se disait-elle ; mais non, Montlucar me regarde comme son ennemie. Il vaut mieux partir sans l'avoir vu. Qu'il ne sache pas même que nous avons été ici.

Les doigts de Clary n'avaient donc pu venir à bout des entrelacements de l'osier, malgré leur prestesse à s'y insinuer comme, entre des fils de soie, des fuseaux agiles ; ils y avaient même été pris un moment à en devenir de rose, d'ivoire qu'ils étaient. Force leur fut bien alors d'accepter, au moins tacitement, le secours de ceux de Bruno qui, les ayant d'abord doucement remis en liberté, y alla avec plus de rudesse pour dénouer et faire sauter les liens d'osier. Les fleurs étaient maintenant étalées entre les deux jeunes gens.

— Ah ! dit Bruno, en voilà une très rare. Où l'as-tu trouvée ? demanda-t-il à Sylvion.

— Sous petit pont, joli pont, belles fleurs de toutes les couleurs, dit celui-ci qui partit de nouveau sur cet éclaircissement.

- Cette plante est vraiment rare ? répéta Clary par contenance.
- Très rare, je ne l’ai pas dans mon herbier.
- Alors, prenez-la.
- Vous me la donnez ?
- Oh ! non ! Si vous aviez voulu me prêter votre couteau, je ne dis pas ! c’eût été un échange. Comme cela, ajouta Clary en continuant d’arranger les fleurs d’un air indifférent,... l’amitié n’eût couru aucun risque, à en croire aussi le préservatif indiqué. Mais voilà ! ce fameux couteau, si vanté par le guide, vous me l’avez refusé le plus nettement, sinon le plus gracieusement du monde.
- Il est plus fameux, plus précieux que vous ne pensez, du moins pour moi.
- Vous y tenez ?
- Beaucoup.
- Un souvenir ?
- Que je devrais, mais que je ne puis chasser.
- C’est donc toute une histoire ?
- Qui ne sera que trop tôt finie.

– Comment ! l’amitié a déjà été coupée ?

– Elle ne le sera jamais par moi.

– Savez-vous que vous piquez terriblement ma curiosité ! Et cette histoire, reprit plus froidement Clary, maintenant malgré elle un peu déçappotée, vous ne pouvez pas m’en dire au moins quelque chose, le commencement et la fin seulement ; mais je gage que vous allez encore me répondre, pour l’histoire, comme tout à l’heure pour celui qui en a été l’acteur principal, à ce qu’il paraît.

– Acteur bien innocent, et auquel je suis loin d’en vouloir ! dit Bruno, en tirant à moitié le petit couteau de nacre et d’argent de la poche de son gilet.

Clary, toujours penchée sur les fleurs qu’elle arrangeait à sa guise, ne remarqua pas ce mouvement. – Eh bien, l’histoire ? répéta-t-elle.

– Vous la savez.

Bruno venait de mettre sa main fermée sur le bouquet, il la retira vide de ce qu’elle contenait.

– Mais c’est mon couteau ! s’écria Clary, tout à cette vue au premier moment.

Puis, à la pensée que l'histoire de Bruno se rapportait bien à elle, comme elle l'avait soupçonné d'abord et comme elle le lui avait fait trop dire en ne le croyant plus, elle devint de la couleur d'une de ces auricules des Alpes à la corolle toute d'un rose velouté jusqu'au bord.

– Mon couteau que j'avais perdu, fit-elle encore, pour avoir l'air de penser à autre chose que ce à quoi elle pensait véritablement,... que j'avais perdu je ne sais où...

– Et que je vous rends, dit Bruno : contre cette fleur... ajouta-t-il, pour mon herbier, qui est aussi un livre de souvenirs, comme vous le voyez par ce portrait. À présent vous ne me la refuserez pas ; vous l'avez dit vous-même : pour conjurer le mauvais sort, il faut un échange.

– Mais non, mais non ! repartit Clary, revenue à elle-même, et mettant le couteau dans sa poche. Ce couteau était à moi ; ainsi, vous ne me le donnez pas : partant, point d'échange !

Peut-être eût-elle ajouté : Et pas de mauvais sort à craindre ! ou du moins Bruno, dans sa ténacité, eût-il tâché de le lui faire dire ; mais en ce moment Diane revenait vers eux.

– Clary, dit-elle de son air décidé, je nous trouve un peu folles de ne pas profiter plutôt de ce beau temps pour continuer notre voyage. Il était douteux ce matin ; s’il allait de nouveau changer ?

– Pas au moins d’une quinzaine, fit intrépidement Bruno.

– À tout hasard, continua Diane, allons toujours refaire nos malles et nous préparer.

Clary, non moins surprise, sinon aussi affectée que Bruno de ce départ imprévu, rassembla sans mot dire le bouquet de Sylvion, salua de même Bruno, et suivit sa compagne.

Décidément abasourdi cette fois, Bruno était resté à sa place, presque sans se lever. Elle s’en va ! elle s’en va ! se disait-il : elle part, elle est partie ! Il lui semblait qu’avec elle son âme et sa vie s’en allaient aussi. Elle s’en va ! un moment il n’eut plus que cette unique pensée, comme une idée fixe, qui semblait avoir saisi son corps ainsi que son esprit... Enfin, s’étant pourtant secoué, il tourna les yeux par hasard, et vit la petite fleur qu’il avait demandée, à côté de lui sur le banc. Était-ce aussi par hasard que Clary l’y avait laissée ?

III

Bruno tressaillit de bonheur, comme s'il sortait d'un mauvais rêve. Le mauvais rêve était toujours là, mais il résolut d'essayer au moins de le combattre. Son premier mouvement fut de courir se jeter aux pieds de ces deux dames, de leur tout avouer, de leur tout dire, même ce qu'il avait osé pour les retenir ; mais c'était tout risquer aussi. Il courut donc d'abord à Sylvion, son aide naturel, puisque celui-ci avait été son complice.

Mais point de Sylvion ! – Il était parti depuis un quart d'heure, dit Marianne.

– Parti ! et pourquoi ? s'écria Bruno. Il ne sera donc jamais là quand on a besoin de lui !

– Aussi vous lui passez tout, fit Marianne.

– Mais enfin, quelle idée de s'en aller ainsi dans le milieu du jour ?

– Et des provisions ! croyez-vous qu'il n'en faut pas pour des dîners de si grandes dames ? Elles ne dîneraient pas par cœur comme vous.

– Il s'agit bien de dîner à présent ! ces dames recommencent à parler de leur départ. Elles vont

peut-être se remettre en route tout de suite. Écoute, Marianne ! tu leur diras que tu ne l'entends pas ainsi, qu'elles se sont engagées, que tu as fait des provisions pour elles...

– Oh ! monsieur Bruno, interrompit Marianne : vous savez si je ferais tout pour vous ; mais dire, il y a des choses que je ne pourrais jamais dire ; je n'en ai déjà que trop dit aujourd'hui.

– Mais c'est bien simple : tu feras valoir tes droits de maîtresse d'auberge et de pension.

– Vous auriez beau me prêcher cent et un ans, je ne saurais jamais jouer la comédie. Tout ce que je puis faire, c'est d'y être muette, comme je l'ai vu une fois qu'on la jouait au collège de l'abbaye de Saint-Maurice. Il y avait des domestiques qui ne faisaient que mettre la table, entrer et sortir sans rien dire. Je puis faire cela, encore pas toujours, car la langue me démange aussi ; mais je dirais tout le contraire de ce qu'il faut et j'ai déjà assez de peine pour me retenir. C'est tout ce que je puis. Ainsi, « mes droits, » voyez-vous ! c'est un mot gros comme le poing, un mot de comédie, qui ne pourrait jamais sortir de ma bouche. Je peux bien parler droit, quand je m'y mets, mais non pas « de mes droits ! »

– Eh bien, Marianne, puisqu’il en est ainsi, c’est moi qui les ferai valoir à ta place, comme en ayant été chargé par toi.

– Dès l’instant que ce sera vous... mais je vous ai dit que ma langue... méfiez-vous de ma langue... je ne réponds plus de rien, s’il faut encore que je sois là.

– Justement, il ne le faut pas. Il faut que tu sois absente. Va-t’en donc aussi aux provisions, ma chère Marianne.

– Mais le déjeuner, que j’étais en train de servir, un déjeuner froid.

– Je le servirai. Va-t’en, dépêche-toi. Ces dames peuvent descendre d’un instant à l’autre. Pars tout de suite. Sylvion a-t-il pris le mulet ?

– Oui ; il avait plusieurs commissions.

– Eh bien, dis-lui maintenant de revenir le plus tard possible ; et toi, reviens de façon à ne nous faire dîner que de nuit. Mais pars donc !

– Il faut pourtant bien que je mette une autre robe.

– Pas même ton tablier neuf. Ton chapeau rond seulement. Tiens, le voilà !

Bruno le lui mit sur la tête, et la suivit dehors, pour être plus sûr de la voir partir.

– Prends par le sentier, lui cria-t-il encore : tu seras plus tôt loin.

Bruno respira, comme un homme qui, un moment anéanti devant un obstacle imprévu, entrevoit tout à coup une issue et s’y précipite. Puisque l’ennemi persistait dans ses desseins hostiles, il allait employer le grand moyen, la tactique des guerres désespérées, faire le désert autour de lui. « Si je m’en allais aussi ! » pensa-t-il. C’eût été trop brutal. Il resta donc, mais seul, et attendit l’ennemi de pied ferme.

Celui-ci tardait à se montrer, à sa grande surprise. C’est que l’ennemi était divisé en deux camps, celui de Diane et celui de Clary, qui ne marchaient plus aussi bien ensemble.

– Cela te contrarie de partir, dit la première, tout en commençant à remplir les malles.

– Un peu, je l’avoue. Il me semble que nous n’étions pas mal ici, et, au lieu de toujours aller de l’avant sans s’arrêter nulle part, je me réjouissais de faire quelques courses dans les environs.

– Avec ce jeune homme ?

– Oh ! petite mère !

– Pourquoi ne pas l'avouer aussi ? Ce jeune homme a l'air bien élevé, malgré son éducation à part. Il ne manque pas de savoir-vivre à sa manière, et je suis certaine qu'il resterait toujours parfaitement convenable.

– Eh bien, alors...

– Aussi, n'est-il pour rien dans ma décision, outre que j'aurais toute confiance en toi, chère petite, alors même que je n'en aurais pas en lui ; mais j'ai connu beaucoup autrefois M. de Montlucar, l'original du portrait ; nous étions même grands amis ; maintenant nous ne le sommes plus.

– Vous êtes brouillés ?

– À mort, au moins de sa part.

– Mais vous vous réconciliez, vous auriez du plaisir à vous revoir.

– Pas lui, ni probablement moi non plus. Nous nous sommes fait réciproquement trop souffrir.

Clary regarda celle à qui ces mots venaient d'échapper, et tint un moment ses yeux arrêtés

sur les siens ; quoique toujours fermes, ceux de Diane étaient humides.

– Ce n'est pas ce que tu crois, ou comme tu le crois, fit encore Diane.

Clary la regardait toujours, comme si une révélation inattendue se faisait pour elle, mais qui ne venait pas complète.

– Vous ne pouvez rien me dire de plus ! demanda-t-elle enfin d'une voix basse et douce.

– Rien ; plus tard peut-être.

– Eh bien, partons, c'est dit : avec vous, chère petite mère, vous savez bien que je suis contente et heureuse de tout... de tout ce qui ne vous rend pas malheureuse, ajouta la jeune fille, demeurée pensive.

IV

Elles descendirent pour régler avec l'hôtesse et faire leurs adieux à Bruno. Il était retourné au jardin, et, comme s'il ne l'eût pas quitté, elles le trouvèrent assis sur le banc. Clary ne put s'empêcher d'y jeter un regard rapide, mais qui lui

suffit pour s'assurer que la fleur n'y était plus. « Je ne pouvais moins faire que de la lui laisser, pensa-t-elle, puisqu'elle était rare, et que nous nous en allons. »

– Nous partons décidément, dit Diane ; notre plan de voyage l'exige ; mais ce n'est pas sans regret. Croyez, monsieur, que nous emportons le meilleur souvenir de votre aimable et hospitalière compagnie.

– Je n'ai aucun droit de combattre votre décision, dit Bruno, bien qu'elle aille me faire sentir vivement une solitude dont je ne m'étais pas trop aperçu jusqu'ici. M'y voilà donc de nouveau réduit à mon herbier pour tout compagnon, ajouta-t-il, en laissant à son tour son regard glisser sur le banc. Vous avez bien voulu y jeter un coup d'œil ; il sera ainsi encore mieux pour moi un livre de souvenirs.

– Pourriez-vous me trouver notre hôtesse, reprit Diane : je n'ai pas su la voir en descendant.

– Ah ! fit Bruno, serait-elle déjà partie ? Je lui ai entendu dire ce matin qu'elle comptait aller aux provisions pour le dîner, voulant sans doute faire

honneur aux nouvelles pensionnaires qu'elle croyait avoir.

Il se leva comme pour la chercher. Elles le suivirent, dans la salle à manger, la cuisine, partout, Bruno l'appelant à haute voix.

– En vérité, conclut le traître, elle l'a fait comme elle l'a dit : elle est partie sans dire gare, comptant sans doute bientôt revenir.

– Voilà qui me contrarie fort, dit Diane.

– Elle est vraiment par trop sans gêne, notre hôtesse ! ajouta Bruno ; mais elle n'en pense pas moins à tout ; voyez : le déjeuner est prêt et servi.

– Eh bien, déjeunons en attendant. – Ils s'assirent.

– Le marché est-il loin ? demanda Diane.

– Le seul boucher un peu passable de la contrée est celui d'un village qui n'est guère qu'à une bonne lieue d'ici.

– Mais alors c'est au moins trois heures pour aller et revenir !

– On trouve quelquefois à s'approvisionner dans un des hameaux voisins.

– Nous ne pouvons cependant partir sans nous acquitter avec elle. Si j’osais... Mais non, reprit Diane, je ne veux pas vous donner cet ennui. En comptant trois jours au lieu de deux, puisque nous l’avons dérangée, croyez-vous que ce soit assez ?

– Comme je la connais, elle trouvera que c’est trop, répondit Bruno de son air le plus naturel ; elle est même capable de vous renvoyer le surplus.

– Non, trois jours certes, c’est le moins ! ne pourrais-je pas remettre cet argent au petit guide, avec ce que je lui laisserai pour lui ?

– En toute sûreté ! dit encore Bruno.

– Nous avons besoin de lui et de sa bête, pour nous accompagner jusqu’au prochain relais, où nous trouverons d’autres guides. Il ne nous jouera pas encore un de ses tours, ce petit espiègle ?

– Aucun, si ce n’est celui qu’il me joue souvent à moi-même, de ne pas venir quand on l’appelle. C’est justement quand on croit l’avoir sous la main qu’il n’y est pas. Et notre hôtesse l’a peut-être pris avec elle pour rapporter ses emplettes. Mais allons voir.

Ils se levèrent, cherchèrent autour de la maison. Point de Sylvion. Bruno l'appela, le siffla, le hucha, comme les montagnards quand ils s'entr'appellent. Point de Sylvion ! allait répéter Bruno, quand une belle huchée montagnarde vint répondre à la sienne. Presque au même instant l'on distingua un tintement de grelots et de sonnettes, et l'on vit déboucher par un autre sentier que celui qu'avait pris Marianne, maître Sylvion, jambe de çà, jambe de là, sur son mulet.

« L'imbécile ! » pensa Bruno furieux, qui fut sur le point de le crier tout haut. Il dut au contraire lui dire, l'air tranquille en apparence.

– Tu arrives à point, juste à point, oui bien juste, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en se tournant du côté de Clary. Ces dames se sont décidées à partir ; elles comptent sur toi pour les conduire et porter leurs bagages au premier relais.

– Peux pas ! fit Sylvion, en déchargeant les deux sacs entre lesquels il était juché.

– Il ne peut pas ! répéta Clary.

– Pas moi, dit Sylvion, mais mulet.

– Vous avez encore toute l'après-midi devant vous, remarqua Bruno, se raccrochant à cette

dernière branche et à ce qu'elle pouvait apporter avec elle.

– Eh bien attendons un peu, répondit Diane, pas trop cependant, je voudrais être ce soir dans la vallée de Chamonix. Le temps seulement de laisser reposer le mulet, et déjeuner le cavalier, qui paraît n'avoir eu d'autre fatigue que de revenir dessus bien à son aise. Mais, auparavant, ajouta-t-elle, qu'il descende nos bagages, pour que tout soit prêt. Nous n'avons que nos sacs et nos manteaux, il les trouvera dans notre chambre, en un tas.

Sylvion grimpa quatre à quatre l'escalier qui conduisait au second étage. Il reparut non moins promptement.

– Chambre fermée, dit-il : faut la clef.

– L'as-tu prise avec toi ? demanda Diane à Clary.

– Mais non, répondit celle-ci ! nous l'avons laissée à la porte, qui même était à moitié ouverte, au moins il me le semble.

Elles montèrent, Bruno avec elles, pour voir ce qui en était.

– La clef est en dedans, dit ce dernier, et la porte se sera fermée par quelque courant d'air.

Était-ce en effet un coup de vent qui avait fermé la porte, ou un coup de tête de Sylvion, après avoir passé la clef en dedans, avec sa subtilité et son sans-gêne ordinaires ? C'est sur quoi sa langue ni ses yeux, seulement un peu détournés du côté de Bruno, ne fournirent aucune explication.

– Quelle contrariété ! fit Diane en redescendant : je commence vraiment à croire que nous sommes dans une auberge ensorcelée.

– Il est certain, dit Bruno reprenant courage, que vous n'avez pas la chance... pour vous, ajouta-t-il avec une pause ; et qui croirait aux présages ne partirait pas, ajouta-t-il encore. Vous le voyez, mesdames, le sort lui-même vous dit de rester, conclut-il en riant ; il vous arrivera malheur en route ; restez donc.

– Mais encore, reprit Diane, nous faudrait-il pouvoir rentrer dans notre chambre, et il n'y a point de serrurier dans le voisinage, je présume.

– Un seul, tout à l'extrémité de la vallée, encore est-ce plutôt un forgeron, un maréchal fer-

rant ; mais comme ces sortes d'accidents sont assez fréquents dans la montagne, notre hôtesse a toujours des clefs de rechange.

– Savez-vous où elle les tient ? demanda Diane. Dans la cuisine peut-être ?

– Je crois plutôt les lui avoir vu prendre dans son armoire ; mais allons voir, dit, avec un flegme tout philosophique, celui qui savait bien qu'elles n'y étaient pas.

On chercha partout. Point de clefs, et la grande armoire où Marianne tenait le linge était fermée hermétiquement.

– Pas d'autre parti que d'attendre patiemment notre hôtesse, dit Bruno. Elle ne saurait tarder à revenir pour préparer le dîner, n'est-ce pas Sylvion ?

– Oui, oui, bonne Marianne oublie jamais le dîner, répondit celui-ci, qui s'était mis à déjeuner comme s'il avait la conscience aussi nette que son estomac témoignait l'être en ce moment.

– Eh bien, attendons ! fit Diane, qui ajouta en elle-même : S'il est écrit que Montlucar et moi nous devons nous revoir, au fait pourquoi pas ? nous nous reverrons !

Cette décision prise, et par une sorte d'impatience nerveuse et de mouvement machinal, Diane fit quelques pas en avant du seuil, dans la prairie ouverte qui, de ce côté, aboutissait presque aux murs de la maison. Les deux jeunes gens la suivirent. Avant de la rejoindre, Bruno eut le temps de dire à Clary :

– Vous tenez donc bien à partir aujourd'hui même ?

– Moi, pas beaucoup, mais petite mère, répondit-elle.

– Vous, cependant, vous y tenez aussi.

– C'est petite mère qui décide.

– Elle semblait vouloir passer ici plusieurs jours. Quelqu'un ou quelque chose lui a-t-il déplu ? la simplicité de notre hôtesse peut-être ?

– Assurément non, s'empressa de dire Clary : rien ne nous chasse ; au contraire, fit-elle...

– Alors, pourquoi changer sitôt d'avis ? votre mère, du moins, puisque c'est elle, dites-vous, qui décide. Est-elle toujours ainsi ?

– Changeante ? petite mère ! Il n’y a rien de moins changeant qu’elle, en bonté et en dévouement surtout. Aussi, ce qui me déplairait peut-être pour moi seule, me plaît pour elle et avec elle.

– En ce cas, si notre hôtesse ne revient pas bientôt, on pourrait envoyer à sa recherche et presser son retour, dit Bruno un peu piqué, mais qui entendait bien ne pas presser Marianne du tout ; moi-même, si vous voulez, ajouta-t-il...

– Je vous y prends, fit Clary qui cependant ne s’y trompait guère ; c’est vous maintenant qui tenez à nous voir continuer notre voyage aussitôt que possible.

– Je dois tenir avant tout à vous être agréable, et malheureusement je ne puis choisir ; mais puisque ce lieu vous déplaît...

– En aucune façon.

– Si, si ! autrement vous ne partiriez pas... Vous devez bien penser qu’il va me déplaire aussi. En vérité, je ne sais plus ce que je ferai dans une telle solitude.

– Hélas ! dit Clary, d’un ton moitié riant, moitié plaintif.

– Mais non, reprit Bruno, je sais bien ce que j’y ferai, une chose du moins, une seule : je retournerai chaque jour sur le petit pont, dit-il couramment, sans hausser ni baisser la voix, mais avec une vive émotion au fond du cœur.

Clary ne put aussi bien dissimuler une légère pause avant de répondre. Elle répondit cependant.

– Ah ! oui, le petit pont avec le feuillage et les cascades en dessous. C’est très joli ! Et pour l’admirer il ne manque pas de voyageurs encore, et de voyageuses, ajouta-t-elle.

– S’il en passe, je ne les verrai pas, dit Bruno.

– C’est impossible, le chemin est si étroit.

– Je leur tournerai le dos, puisque je regarderai dans le ravin ; mais personne n’y regardera avec moi. Ainsi je serai bien seul.

– Pauvre solitaire ! et Sylvion, et l’hôtesse, et M. de Montlucar...

– Lui, c’est vrai ; et pourtant ce ne sera plus la même chose. Mais attendez donc son retour. Il aurait tant de plaisir à vous voir. Et qui sait ? peut-être nous remettrions-nous à voyager

comme vous. C'est cela ! il n'y a que ce moyen. Nous partirions tous ensemble.

Bruno avait dit ces derniers mots très vite, car ils arrivaient vers Diane et, malgré la lenteur et les arrêts de leur bout de marche à eux deux, ils ne pouvaient plus éviter de s'approcher d'elle.

– C'est cela ! répéta Bruno. Attendez le retour de M. de Montlucar.

– Impossible ! dit Clary, cette fois d'un ton sérieux, presque net. Le nom de M. de Montlucar lui rappelant le désir de Diane de partir au plus vite, ou peut-être – le cœur, même un jeune cœur, est si double ! – pour tâter encore le terrain de ce côté, elle répéta l'offre que venait de lui faire Bruno.

– Voilà monsieur, dit-elle, qui nous offre d'aller au-devant de l'hôtesse.

– C'est une bonne idée, fit Diane : allons ! car nous irons en avant avec vous, si vous le voulez bien, ajouta-t-elle en s'adressant à Bruno.

Clary n'avait pu accomplir ce qu'elle croyait un devoir sans laisser ses yeux se fermer à moitié malgré elle, ce qui ne l'empêchait pas d'y sentir attaché le regard de celui qu'il lui semblait

presque avoir trahi maintenant. Aussi, de baissés qu'ils étaient toujours, ses yeux furent-ils pour se gonfler à cette réponse de Diane et cette acceptation si prompte et plus complète qu'elle ne l'avait prévue.

Bruno aurait presque maudit Clary s'il l'avait pu ; mais il préféra se maudire lui-même, la première cause du mal, et surtout chercher le moyen de parer ce nouveau coup si étourdiment provoqué par lui.

– Par où faut-il aller ? reprit Diane.

– Par là, dit Bruno, en montrant un second chemin qui se détachait du premier pour longer plus aisément la côte.

– Il ne me semble pas que ce soit prendre au plus court, remarqua Diane.

– Non, mais il y a moins à monter, et c'est par là que revient ordinairement Mar..., notre hôtesse, surtout quand elle est chargée de provisions. Suivez le sentier ici à gauche. Je vous rejoins dans une ou deux minutes. Le temps seulement de prévenir Sylvion.

– Pourquoi ? demanda Diane.

– Pour qu’il aille, lui, de son côté, à la découverte sur l’autre chemin, si par hasard notre hôtesse l’avait pris afin d’être plus vite de retour.

– Ah ! très bien !

Et Diane et Clary s’acheminèrent dans le sens que Bruno leur avait indiqué, pendant que lui courait donner à Sylvion les instructions que l’on peut s’imaginer, c’est-à-dire, s’il rencontrait Marianne, de la retarder le plus possible, de la faire rétrograder même, et de l’égarer au besoin.

Aussi revint-il assez content de lui, et ce fut presque le sourire encore sur les lèvres qu’il rejoignit les deux dames, se félicitant, leur dit-il, de pouvoir faire au moins avec elles cette petite promenade, quoique ce fût bien peu de chose en comparaison de celles où il avait rêvé de les entraîner dans la montagne. – Vous vous y étiez engagées, et il est encore temps ! reprit-il d’un air d’animation, sinon d’espérance assurée et de parfaitement bonne humeur.

Clary, qui depuis leur bout de causerie à eux deux, l’observait à la dérobée, se méprit-elle tout à fait sur ce sourire ? Quoi qu’il en soit, elle parut prise aussi du même entrain joyeux, et, sortant du

sentier, se mit à courir après les papillons, papillon elle-même, essayant de les attraper avec son chapeau, sans s'inquiéter de faire aussi folâtrer sur ses épaules ses cheveux couleur d'abeille. Alors Bruno, cessant de sourire, soupirait au contraire en son cœur à l'idée que bientôt il ne la verrait plus.

Il n'osait la suivre et se tenait à côté de Diane silencieuse. Tout à coup, prenant son bras sans le lui demander, elle lui dit :

– Vous passez presque toute l'année en voyage, n'est-ce pas ?

– Mais oui, fit Bruno : nous allons volontiers de côté et d'autre, nous sommes assez errants.

– Vous n'avez pas d'autre compagnon que M. de Montlucar ? pas d'autre ami ?

– Aucun.

– Ni d'amie ? de sœur, ajouta-t-elle, de tante, de cousine ?

– J'ai perdu ma mère très jeune ; hélas ! je ne me la rappelle pas même. Mon père peu après l'a suivie, et je n'ai que des parents éloignés, que je connais à peine.

– Sans famille : c'est triste.

– Je ne m'en suis guère aperçu, ou du moins je n'y ai pas trop pensé jusqu'à présent.

– Pourquoi dites-vous : jusqu'à présent ?

– C'est qu'une sœur, comme je me la figure, qui serait en même temps mon amie...

– Comment vous la figurez-vous ?

– Un peu moins jeune que moi, afin de pouvoir tout lui dire et de lui demander son avis... comme à celle, par exemple, en qui je me confie-rais volontiers si elle m'en laissait le temps.

– Moi, votre sœur ! vous voulez dire votre tante. Mais celle qui court là-bas après les papillons, au lieu de marcher et de causer raisonnablement comme nous, à la bonne heure, voilà une sœur comme il vous la faudrait ! n'est-ce pas votre avis ?

– Une sœur, c'est bien doux ! cependant, fit Bruno,... j'aimerais mieux qu'elle fût ma cousine, conclut-il.

– En ce cas, vous seriez cousins, et moi votre tante, c'est dit. Si pourtant, ajouta-t-elle, M. de Montlucar le permettait.

– Il en serait enchanté.

– Qui sait ?

– J'en suis sûr. Mais si vous partez demain, ce soir peut-être...

– On peut toujours se retrouver quand on le veut bien. Cela dépendra de vous. Dites-lui que Diane de Breuil a passé ici. Mais voyez donc, là-bas, ce grand chapeau rond qui m'a tout l'air de celui de notre hôtesse : elle semble venir à nous.

VI

En dépit des dénégations ou des faux-fuyants de Bruno, de ses philosophiques « peut-être, – cependant, – mais oui, – mais non, » par lesquels il essayait d'échapper aussi pour son propre compte à la réalité du fait, c'était bien Marianne qui, fidèle à sa consigne, revenait par le chemin le plus long, mais qu'ils n'en allaient pas moins, ramener au logis sans nouvel arrêt. Il n'y avait plus entre elle et nos promeneurs qu'un de ces ravins comme le ruisseau en rencontrait deux ou trois sur sa route, mais celui-ci plus ouvert et reprenant

peu à peu la seule déclivité des prairies, dans sa partie inférieure, où le chemin ordinaire le traversait sans trop de peine.

Au lieu d'y descendre, ce qui était le plus court, Marianne allait le contourner de son côté, comme ceux qui allaient au-devant d'elle le faisaient du leur. Elle avait même passé le point de bifurcation des deux chemins, lorsqu'elle parut hésiter, d'elle-même ou parce qu'elle les avait vus, et, peut-être aussi par quelque lassitude, s'assit un moment sur le bord ; mais se relevant bientôt, elle prit brusquement par le fond du ravin, dans lequel elle ne tarda pas à disparaître à leurs regards.

– Descendons comme elle ! dit Diane : nous la rattraperons.

– C'est très rapide de ce côté-ci, remarqua Bruno, voulant allonger encore à tout hasard comme dernière chance : vous seriez obligées d'y aller avec beaucoup de lenteur et de précautions. Notre hôtesse n'est pas trop bonne marcheuse ; en faisant le tour, nous la rejoindrons plus vite et plus sûrement.

Sans attendre de réponse, il doubla le pas, ou s'en donna l'air un instant. Mais voyant Diane

prendre néanmoins les devants, force lui fut bien de se remettre en tête ou à côté d'elles, d'aborder le ravin en moins de temps qu'il n'eût voulu, et d'y descendre, faisant bonne mine à mauvais jeu, sans arrêt ni heurt ni accident quelconque. Ils n'avaient plus, pour remonter par l'autre versant, qu'à franchir le ruisseau coulant dans le fond de la gorge. Mais point de Marianne, ni là ni plus haut. En revanche, Sylvion sur l'autre bord.

– Et Marianne ? lui cria Bruno.

– Pauvre Marianne ! fit Sylvion.

– Quoi ? que lui est-il arrivé ? demandèrent les deux dames.

– Pauvre Marianne !... tombée dans l'eau, ajouta Sylvion.

– Tombée !... s'écria Bruno, ne pouvant croire à un tel tour de la part de Sylvion. Et la planche ?...

Il y en avait une ordinairement dans cet endroit pour passer à pied sec le ruisseau.

– Tombée avec la planche, répéta flegmatiquement Sylvion. Moi, vite pêché bonne Marianne (et par le fait son pantalon était mouillé,

quoiqu'il fût encore retroussé jusqu'au genou) ; mais mauvaise planche courait plus vite que moi, courait sur l'eau, sur l'eau blanche, mauvaise planche, oh ! comme elle courait bien sur l'eau.

– Et Marianne ?

– Court aussi ; belle robe neuve toute mouillée, toute trempée ; faut courir, la sécher, pas moisir.

– Mais nous, demanda Clary, comment allons-nous passer ?

– Descendons le ruisseau jusqu'à la grande route, je ne vois guère d'autre moyen, dit Bruno.

– Moi, j'en vois un autre, fit Diane : retourner par où nous sommes venus.

– Mais il nous faudra remonter.

– Eh bien, remontons.

Et Diane prit de nouveau les devants. Elle y alla d'abord d'un si bon pas, qu'elle dut bientôt le ralentir, et même s'arrêter de temps en temps pour reprendre haleine. Clary, d'ailleurs, n'y mettait pas le même entrain, et Bruno affectait un pas montagnard, large et prolongé. Malgré tout cependant, ils se retrouvèrent au haut, d'où ils

n'avaient presque plus qu'à marcher de plain-pied. Clary se remit à courir après les papillons, et Diane, quoique n'ayant plus besoin d'appui, n'en reprit pas moins le bras de Bruno qu'elle avait refusé pendant la montée.

– Savez-vous à quoi je pense ? lui dit-elle.

– Je ne le sais que trop : à partir au plus vite.

– Non, à rester ; mais à une condition.

– Laquelle ?

– C'est de me dire qui de Sylvion ou de vous est le maître sorcier ? car, pour sorcier, il l'est : le voilà maintenant qui dispose des torrents et les soulève sur notre passage ; mais est-ce bien le maître, ou n'est-il que l'élève ?

– On ne peut jamais rien savoir d'exact de Sylvion, dit Bruno : tout ce que je sais...

– Ah ! vous savez pourtant quelque chose !

– Oui ; c'est que je ne suis ni son élève ni son maître.

– Mais vous croyez à ses sortilèges ?

– Tout est possible, rien n'est certain, fit sentencieusement Bruno.

– Cette planche n’a pas disparu toute seule.

– Peut-être bien, fit encore Bruno.

– N’y a-t-il aucun moyen de conjurer ses maléfices ?

– Un seul, celui de ne pas s’y exposer, la nuit surtout, et vous ne pouvez pas arriver avant la nuit à la première auberge, puisque vous tenez tant à en changer.

– Et combien de temps durera le charme ?

– Pour moi ?

– Pour vous, si vous voulez, quoique vous prétendiez n’y être pour rien.

– Toujours, je le crains ; même après que celles qui l’ont produit, ne seront plus là.

– Et pour Sylvion ?

– Oh ! il est l’homme du moment, et n’agit que selon les circonstances.

– Vous pensez donc que si nous nous mettions en route...

– Il serait fort capable de s’y trouver.

– Mais si on retenait son mauvais esprit, si je vous en priais, si vous le vouliez bien...

– Pour cela, il faudrait prévoir ce qu’il fera ; mais c’est un drôle de garçon qui est tout *motu proprio* ; il invente à mesure, il improvise.

– Personne n’a donc d’influence sur lui. Sa maîtresse pourtant...

– Personne, excepté M. de Montlucar ; c’est le seul qui le tient un peu en bride.

– Ainsi vous me conseillez d’attendre son retour, pour être sûre de ne pas voir les torrents, les ravins et les précipices nous barrer le chemin.

– Avec M. de Montlucar, tout deviendra facile.

– Vous croyez ?

– Je le crois très sincèrement.

– Eh bien, nous l’attendrons, ou du moins nous resterons d’abord jusqu’à demain, quoique vous ne m’ayez rien dit.

– Au contraire, madame, je vous ai tout dit.

– Sur Sylvion ?

– Tout ce qu’on peut savoir. C’est un sournois.

- Sur celui qui n'est donc ni son maître ni son élève... en sournoiserie ?
- Tout ce qu'il sait lui-même.
- Je peux me fier à lui ?
- En tout et partout.
- Une supposition. Vous avez, vous croyez avoir un commencement d'inclination pour celle que je regarde comme ma fille... Je suppose toujours...
- Ne supposez pas.
- Si j'étais un jour disposée à vous regarder comme un fils...
- Oh ! Madame !
- Et que M. de Montlucar ne le voulût pas ?... C'est toujours une supposition...
- Une supposition impossible.
- Mais enfin, supposons !... seriez-vous avec nous ou avec lui ?
- Avec vous et avec lui, soyez-en sûre.
- Avec nous, même contre lui ?
- Jamais en rien contre lui !

– Vous voyez donc ! et je ne vous en blâme pas.

– Mais aussi ce n'était qu'une supposition.

– Il a peut-être d'autres projets sur vous.

– Aucun ; il m'a toujours dit que là-dessus il me laisserait parfaitement libre.

– Vous vous croyez sûr de lui.

– Comme de moi-même.

– Nous verrons ! mais, je vous le répète, je me fie à vous. N'avez-vous rien dit, rien fait entendre à Clary ?

– Presque rien.

– Eh bien, ne dépassez pas ce *presque* sans ma permission. Mais nous voilà bientôt arrivés ; touchez-moi la main, et que tout ceci reste entre nous.

Bruno, ravi, fut pour baiser la main qu'on lui présentait ; il se contenta de la saisir, de la serrer comme un gage d'alliance et d'avenir. Clary, qui se retournait pour les attendre, vit ce long serrement de main. Elle le prit pour un signe d'adieu. « Décidément c'est fini ! » pensa-t-elle, non sans quelque secret soupir.

– Nous restons, lui dit Diane.

Les yeux de Bruno le lui disaient encore mieux.

VII

Marianne, arrivée la première, se tenait dans la cuisine, et ne s’y pressait guère, puisque telle était sa consigne.

Bruno vint l’y trouver, pour la mettre au courant ; mais ses deux compagnes le suivirent, et leur présence le forçait de rester dans son rôle.

– Enfin, vous voilà, dit-il, madame l’hôtesse !

– Je ne suis ni une dame, ni... ajoutait déjà Marianne.

– Et notre dîner ? fit Bruno, se hâtant de lui couper la parole.

– Le dîner ! le dîner ! je croyais que monsieur...

– Nous avons grand’faim, et ces dames voudraient...

- D’abord la clef, interrompit Diane à son tour.
- Quelle clef ? fit Marianne.
- Celle de notre chambre.
- Mais elle est à la porte, je pense.
- Elle n’y est plus.
- Qui l’a prise ?
- Le vent, à ce que dit Sylvion.
- Oh ! Sylvion dit bien des choses !...
- Oui, et entre autres, que vous étiez tombée...
- Moi, tombée ?
- Dans l’eau ; mais je ne vois pas que votre robe soit mouillée : vous en aurez changé, je présume.
- Certainement que je peux changer de robe si cela me plaît, quoique je n’en aie pas à revendre, comme les grandes dames...
- Mais la clef ? répéta Bruno pour faire diversion : la seconde clef de la chambre de ces dames, puisque l’autre est restée en dedans.

Marianne chercha dans l'armoire, retourna ses poches, mais sans rien trouver.

– Que faire ? dit Clary, d'un air hypocritement consterné.

– Convenez, ajouta Diane, que nous voilà prisonnières d'une drôle de façon : nous ne pouvons ni entrer ni sortir.

– Il y a une porte de communication, interjeta Marianne.

– Ah ! c'est vrai, fit Bruno : par la chambre de M. de Montlucar ; je n'y avais pas pensé, mais je cours vous ouvrir...

– Attendez ! attendez ! lui cria Diane ; comme vous êtes pressé maintenant ! Je vais croire qu'il vous tarde de nous rendre notre liberté. Notre chambre, avec nos malles à moitié faites, n'est pas présentable en ce moment, contentez-vous de nous y introduire par le chemin dérobé.

Elle et Clary le suivirent donc, comme il était déjà sur l'escalier.

Bruno ne se souciait guère de leur laisser voir la chambre de Montlucar ; elles pouvaient y surprendre des signes d'habitation permanente, au

lieu d'un logement d'auberge et même de pension, où l'on a toujours moins l'air établi que campé. Ne pouvant reculer, il la leur fit du moins traverser tout rapidement jusqu'à la porte de communication.

– Ah ! un tableau ! s'écria Diane, apercevant un petit cadre, suspendu à moitié dans l'ombre contre le mur de séparation. Elle s'en approcha, et l'ayant regardé quelque temps sans rien dire, – Sans doute un portrait ? fit-elle.

– Je ne crois pas, répondit Bruno. M. de Montlucar du moins ne m'en a jamais parlé que comme d'un tableau, quoiqu'il n'y ait qu'une seule figure...

– Bien idéale, il est vrai ; mais non pas idéalisée, poursuivit Diane. On sent la ressemblance. Ces yeux surtout qui vous suivent et vous pénètrent si doucement..... Ces yeux ont vécu ! acheva-t-elle en étouffant un soupir.

Bruno s'était aussi mis à regarder le portrait, et avec plus d'attention qu'il ne lui en avait donné jusqu'alors.

– Mais c'est vrai, dit-il, ces yeux ressemblent...

– Vous voyez ! interrompit Diane.

– Ressemblent... à ceux de mademoiselle.

Il allait se tourner vers Clary, mais elle était déjà dans l'autre chambre.

– Vous trouvez ? dit encore Diane.

– Tout à fait, répéta Bruno, sauf qu'ils sont peut-être un peu plus grands.

– Ah ! bon ! fit-on avec un petit rire dans la pièce voisine.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Diane.

– La clef qui n'est pas plus en dedans qu'en dehors ! répondit Clary, comme ils arrivaient vers elle. – Ni en dehors ni en dedans ! en voilà du sor-tilège !

– Bonne Marianne a retrouvé la clef, dit Sylvion en ouvrant la porte.

– Mais l'autre ? lui dit Bruno.

– Ah ! l'autre, sais pas. Mais voilà petites clefs sur la cheminée.

– Ce sont celles de nos malles, remarqua Diane.

– Petites clefs, jolies clefs, mais aussi une grosse, toute grosse, pas fausse, continua Sylvion, en regardant du côté qu’il indiquait.

Celle de la chambre, effectivement, s’y trouvait mêlée.

– Vous l’aurez posée là par distraction, dit Bruno, cette fois en toute simplicité.

– Croyez-vous ?...

– Mais les faits, ce me semble...

– Demandez à Sylvion, ajouta Diane.

– Eh bien, voyons ! qu’en penses-tu, toi ? dit Bruno à ce dernier.

– Moi, pense pas, sais pas penser, pense jamais ; mauvais de penser, mauvais, mauvais ! Vaut mieux danser que penser, courir, danser, danser sur les Fins-Hauts, sur la montagne. Pense à rien. Tout est bien. Danse, danse, dansez mes amours, dansez sur les fleurs, sur les cœurs, dansez toujours ! chantonnait-il à sa mode, en descendant quatre à quatre l’escalier.

Comme ils le suivaient pour voir où en était le dîner, – Et vous, que pensez-vous ? demanda Bruno à Clary.

– Oh ! moi je pense, lit-elle d'un air concentré,... mais il est bien inutile de le dire.

– Comment inutile ! Pas pour moi assurément.

– Pour vous plus que pour personne, puisque je pense ce que vous pensez.

– Vrai ? dit Bruno, dont le regard brilla, mais sans rencontrer celui de Clary. Vrai ? Mais est-ce bon ou mauvais ? ajouta-t-il en se contenant.

– Mauvais, du moins pour moi, fit-elle.

– Pour vous ?

– Certainement ; puisque vous pensez... que j'ai les yeux trop petits, ou ce qui revient au même pas assez grands.

– Moi, je pense cela ! s'écria-t-il.

– Vous l'avez même pensé tout haut, et je n'ai pu m'empêcher d'en rire, ajouta-t-elle en le regardant si bien cette fois que ses yeux parurent à Bruno juste ce qu'il fallait, ni trop petits ni trop grands.

Ils entraient dans la salle à manger, où le dîner se montra peu à peu, et fut servi et mangé à la débandade. Après quoi ils passèrent le reste de la

soirée dans le jardin. Diane était redevenue silencieuse. Elle laissait les deux jeunes gens se dire de ces riens auxquels un rien aussi, pour ceux qui les disent, donne un sens secret et sérieux. Elle n'interrompait ni n'avait l'air d'écouter, mais resta là, assise auprès d'eux, jusqu'à ce qu'on se séparât, plutôt en amis qu'en hôtes d'un logis commun.

VIII

Le lendemain se passa sans incident bien nouveau, sinon dans l'après-midi une promenade, une reconnaissance du côté des cimes, mais sans même chercher à atteindre le pied de leurs sommets. Ces dames se sentaient encore un peu lasses de toutes les allées et venues des deux jours précédents. On ne montait donc qu'en biaisant et flânant sur la pente ; j'en avertis, cette excursion ne fit avancer ni reculer d'un pas la marche encore plus ou moins secrète de notre histoire.

Seul, celui qui en était le guide naturel et qui n'entendait point, d'ailleurs, qu'on se passât de lui, seul disons-nous, Sylvion trouva encore

moyen, par ci par là, d'y faire des siennes. En voici la principale.

On était arrivé à une certaine hauteur, où la montagne semblait vouloir aussi se reposer de son ascension en s'arrêtant et se recourbant dans un petit val qu'on aurait pu comparer à un tapis faisant le creux et relevé un peu par ses deux bouts ; mais ce tapis était de l'herbe la plus fine et d'un si beau vert qu'il n'était pas effacé par celui des mousses sur les saillies rocheuses, dont le tapis était, seulement de distance en distance, comme cloué sur ses bords par des plaques de bronze.

On eût dit ce joli val en miniature creusé tout exprès pour s'y reposer, même de la grande vue, que l'on avait à deux pas toute pleine, mais qui là, se cachant à moitié, semblait vouloir se reposer aussi. Clary s'assit sur la mousse, Bruno non loin d'elle, laissant un siège entre deux pour Diane. Mais celle-ci déclara qu'elle voulait faire le tour de ce charmant vallon et se mit aussitôt en marche sur l'herbe pliant à peine sous ses bottines. Sylvion suivit aussitôt la Dame, comme il l'appelait ; mais elle lui dit de rester auprès des deux jeunes gens, pour qu'ils ne fussent pas seuls s'il survenait

quelque chose où l'on eût besoin de lui : Alors vous viendriez vite me chercher, ajouta-t-elle.

– Rien à craindre ! pas à plaindre ! fit Sylvion. Mais n'osant pas désobéir en face à la Dame, qui lui imposait plus même que Montlucar, il retourna lentement auprès de Bruno et de Clary, s'arrêta non loin d'eux, plus avant toutefois dans le vallon, et là, non content de s'asseoir, s'étendit bientôt sur l'herbe attiédie par un rayon de soleil, y allongeant de plus en plus les jambes de l'air de quelqu'un qui a envie de dormir.

Comme nos amoureux jouissaient, en silence plutôt qu'en paroles, de ce moment de tête à tête dans la solitude, ils virent venir à eux un homme qui paraissait sortir d'un chalet situé à quelque distance, au débouché supérieur du petit val.

C'était un voisin de Montlucar, non d'habitation, – les leurs étaient assez éloignées – mais de bouts de terrain dans la montagne, par où ils se touchaient, au grand déplaisir de cet homme qui avait longtemps espéré s'arrondir à bas prix avec Montlucar ; mais ce dernier faisait la sourde oreille ; ces petits prés dans la montagne allaient avec la maison qu'il avait acquise pour la restaurer et s'établir dans le pays ; surtout ils le fournis-

saient de foin pour deux vaches qui, à leur tour, fournissaient Marianne de beurre et de lait. Voyant que ses avances et même, au commencement, quelques petits services de bon voisinage ne le rapprochaient pas du but, ses prévenances pour Montlucar s'étaient changées en malveillance et en mauvais tours, dont avec personne, au reste, il n'était avare. Peu considéré, point aimé, redouté même, il menait aussi une vie à part et solitaire, mais rude, envieuse et rechignée, comme sa figure. Il avait les traits rugueux, ridés, noueux, comme une vieille souche de chêne, mais de petits yeux vifs, agressifs, volontiers ironiques, tantôt presque fermés, tantôt lançant une subite étincelle, comme dans les fentes d'une épaisse et rude écorce deux insectes d'un noir luisant qui s'y seraient blottis. Ses cheveux d'un brun passé, tombaient en mèches, presque en pointes séparées, sur le col de sa veste, d'un gros drap du pays, tanné par la pluie et le soleil, et, comme sa figure et ses cheveux, de couleur tannée aussi.

Tel était l'homme, — il se nommait Morchin, — qui, marchant droit à Bruno, mais sans plus presser le pas, lui dit, tout autant pour sa compagnie que pour lui :

– On se promène.

– Oui, fit Bruno d'un ton sec.

– En belle compagnie, à ce qu'il paraît.

Bruno ne répondit pas.

– Et on me foule mon herbe.

– Nous sommes encore ici, je crois, sur notre terrain.

– Oui, mais cette autre belle dame là-bas !...

Puis, sans attendre la réponse, – Ah ! le Sauvage ! fit-il en apercevant Sylvion étendu dans l'herbe, d'où son corps long et maigre ne s'élevait pas plus que la terre d'un sillon retourné par le soc. – Eh ! le Sauvage ! cria Morchin.

Sylvion ne bougea pas.

– Il dort, ou fait semblant, dit Morchin : nous allons voir.

S'approchant donc de Sylvion, il voulut, pour le secouer, le tirer par les jambes ; mais à peine se penchait-il dans ce but, qu'il se rejeta vivement en arrière, voyant cette jambe qu'il allait saisir se lever en belle ruade de jeune poulain.

– Tu vois bien que tu ne dors pas ! fit Morchin sans se remettre à portée de ce prompt haut-le-pied de Sylvion, qu’il connaissait peut-être déjà par expérience.

Sylvion referma les yeux, mais l’une de ses jambes retirée sous l’autre, et celle-ci toujours au port d’arme.

– Je te dis que tu ne dors pas ! reprit Morchin.

– Bon soleil, bon sommeil ! murmura Sylvion.

– As-tu vu mes cochons, mauvais singe ?

À cette question, malgré sa crudité et le peu de choix aussi de l’apostrophe qui lui était personnelle, Sylvion, non seulement rouvrit les yeux, mais releva la tête, s’accouda, et avec un regard de côté sur Morchin, se remit à chantonner à sa manière.

– Les cochons ! hon, hon, hon !...

– Ils se sont échappés, je les cherche. Tu les as vus ?...

– Entendus. Descendus.

– Je croyais qu’ils étaient montés, au contraire.

– Non, non, non. Hon, hon, hon ! Par en bas.
À grands pas.

– Tu en es sûr ?

– Couraient bien. Mieux qu'un chien. Tout en bas. Mauvais singe trompe pas.

– Ces maudites bêtes ! si elles enfilent la grande route, elles sont capables d'aller jusqu'au village, fit Morchin qui, sans dire merci, descendit rapidement la pente.

Ce merci, d'ailleurs, Sylvion ne le méritait pas ; car, Morchin parti, il se releva prestement, avec des « hon ! hon ! hon ! bon ! bon ! bon ! tes cochons, vieux Morchin, sont en haut, courras bien, comme il faut ! » Et il rejoignit les promeneurs.

Diane venait d'en faire autant de son côté. On monta encore un peu, jusqu'à un bouquet de bois, après lequel on n'apercevait plus que quelques pins rabougris, qui semblaient gravir en rampant la hauteur. Sylvion, ayant entendu des grognements dans ce bout de forêt, y alla, y trouva les cochons et, les poussant devant lui, les ramena fidèlement à leur écurie, où il les enferma. On l'avait suivi. Pendant qu'il se livrait à cette opéra-

tion toujours plus ou moins difficile avec des animaux aussi récalcitrants et gambadants que les porcs à la montagne, les dames s'assirent devant le chalet, sur le banc rustique qui n'y manque jamais.

Après cette dernière marche, où l'on avait retrouvé le soleil tombant d'aplomb sur la pente plus raide, les dames se plaignirent de la soif et de la chaleur. Il y avait bien à deux pas la fontaine murmurant dans son bassin de bois ; mais Bruno en déclarait la trop grande fraîcheur dangereuse, et d'ailleurs du lait ce serait bien mieux. La porte du chalet n'était pas fermée, le maître ayant cru ne s'absenter qu'un moment. Bruno et Sylvion y entrèrent. Mais ni lait, ni aucune provision. Sylvion s'empara néanmoins d'une terrine vide.

– Que veux-tu faire de cela ? demanda Bruno.

– Bien, bien, bien ! Rien pour rien !

Et courant à la fontaine, il lava soigneusement la terrine ; mais au lieu de la rapporter pleine d'eau, il entra dans l'étable et se mit à traire une des vaches qui s'y trouvaient.

À toutes les observations de Bruno, il se contentait de répéter : – Bien, bien, bien ! les cochons

ramenés, enfermés. Rien pour rien, dit Morchin. Moi, jeune singe, lui vieux chien.

Bruno, voyant que les menaces même n'y feraient rien et risqueraient peut-être de jeter le trouble parmi les vaches pressées l'une contre l'autre dans leur étable d'été, le laissa continuer, – se disant au bout du compte : Je déposerai le prix du lait sur la table de la cuisine, – et revint auprès des dames leur conter l'aventure.

Sans approuver Sylvion dans son sans-gêne avec le bien d'autrui, elles ne purent s'empêcher de rire, surtout Clary. Aussi, quand il reparut avec la terrine, elle jugea que, le mal étant fait, le mieux était de le mettre à profit. La première, elle trempa donc résolument ses lèvres dans le lait écumant, d'où elles ressortirent bordées d'une mousse blanche, de vermeilles qu'elles étaient. Plus posément, mais sans se faire prier, Diane suivit son exemple, Bruno de même, moins à cause du contenu de la terrine que de ce qui en avait touché le bord. Après quoi il alla mettre sur la table de la cuisine une pièce d'un franc.

Pendant ce temps, Sylvion avait de nouveau disparu. Mais le bourdonnement d'une ruche d'abeilles adossée avec quelques autres au coin du

chalet devant un petit jardin, leur montra sa tête brune, déjà encadrée, comme d'une auréole, d'un essaim doré.

Les dames n'osèrent s'approcher ; Bruno lui-même pas de trop près. Mais, avec Sylvion, les abeilles paraissaient plutôt curieuses qu'effarouchées ; elles semblaient le connaître, bourdonnaient et volaient autour de lui, se posaient sur ses épaules, sur ses cheveux, mais sans le piquer. Lui, sans les chasser, sans détourner ni secouer la tête, était tout à sa nouvelle opération, plus délicate, sinon plus dangereuse que la première.

La ruche, en tresses de paille hermétiquement rapprochées, se composait de deux parties : le corps de logis principal, avec son entrée basse au rez-de-chaussée, et une dépendance, de même forme ronde, mais plus étroite et moins haute, s'ajustant, comme une calotte, au sommet de la maison proprement dite, de la cité ouvrière, et communiquant avec elle à l'intérieur par un trou. C'est dans ce magasin de surcroît que les abeilles venaient entasser leurs produits, quand le premier était plein. Il l'était déjà, comme le soupçonnait Sylvion, ou comme peut-être, étant très

friand de bon miel, il le savait de certain. Doucement donc, il soulevait cet appendice ; il l'eut bientôt dans ses mains, l'y retourna, y prit un rayon de miel, secoua les quelques abeilles qui s'y étaient attardées ou venaient d'y donner à leur ouvrage un dernier coup de patte, remit la calotte en son lieu, l'y assujettit, l'y colla de façon à ce qu'elle eût aussi bon air qu'auparavant, malgré son vide caché, et, reprenant le rayon qu'il avait déposé sur de larges feuilles de gentiane, il vint l'offrir à Clary avec ses refrains ordinaires :

– Bon lait, bon miel, bon *goûté*. Fleur des fleurs, fleur d'été !

Impossible encore de refuser, car de remettre à sa place ce beau rayon d'or ruisselant, il n'y fallait pas penser avec le seul de la troupe qui en fût capable, et qui n'aurait pas consenti à défaire son ouvrage. Clary donc prit l'assiette verte au mets doré, et puisque Sylvion n'avait pu y joindre une cuillère, non moins résolument, non moins gracieusement, de ses petites dents blanches comme des pépins de grenade dans leurs cellules rouges, elle entama celles qui regorgeaient d'un miel tiède encore de la ruche et parfumé. Bruno aurait bien voulu en faire autant, tenir avec elle le rayon à

deux mains, elle d'un côté, lui de l'autre bord qui, vu la médiocre largeur du rayon, n'aurait pas constitué une bien grande distance. Mais c'est à sa « petite mère » que Clary offrit d'y mordre ainsi à même et à belles dents. Sur quoi, Bruno pensa n'avoir rien de mieux à faire que d'aller confier à la table de la cuisine une nouvelle et même plus forte pièce de monnaie. Ce qu'il fit avec un certain regret, disons-nous, mais non pas de son argent.

Lorsque, vers le soir seulement, Morchin entra de méchante humeur et harassé d'avoir inutilement couru après ses cochons, il ne fut pas peu surpris de trouver trois ou quatre francs sur la table où il lui semblait bien ne pas les avoir mis ; mais il fit comme s'il les y avait oubliés réellement, ce qui ne laissa pas de le dérider un peu. Nouveau sujet de joie et de stupéfaction : ses cochons étaient dans leur écurie, bien fermée en dehors. Quelqu'un donc les avait ramenés. Ce n'était sûrement pas ce mauvais singe de Sylvion, qu'il soupçonna plutôt de les avoir détournés. Il alla donc traire ses vaches en sifflotant d'un air assez content de lui-même, car des autres il ne l'était jamais. Quand il eut fini avec la dernière, la meilleure, il eut beau en presser et represser les ma-

melles, elle avait, au-dessous des traites précédentes, au moins un grand pot de lait. Ce qu'il constata non sans de gros jurons à l'adresse de celle qui menaçait de devenir moins bonne laitière. Heureusement pour elle, car le brutal l'eût peut-être malmenée, le lendemain elle donna autant de lait que de coutume, sur quoi nouveau juron pour la remercier.

IX

Longtemps avant son retour, nos promeneurs avaient regagné la maison, l'auberge, comme les dames continuaient de l'appeler. Elles se retirèrent de bonne heure, Diane, en suivant le bord supérieur du petit val, s'étant un peu tordu le pied. Ce ne serait rien, mais elle y avait senti une douleur vague, qui subsistait. Que ce ne fût rien, assurément Bruno en avait le désir très sincère ; mais il ne pouvait s'empêcher d'y joindre philosophiquement la pensée que, tout en n'étant rien, cela pourrait, cela devrait bien durer une couple de jours. Dans tous les cas, si cette douleur ne passait pas complètement dans la nuit, son devoir

de maître de maison, et il n'y manquerait pas, serait d'insister pour ne pas négliger ce qui pourrait devenir une entorse, et ne pas l'aggraver en partant trop tôt. Il espérait même que Clary serait de son opinion et l'aiderait à la faire triompher. Resté seul, il alla y rêver dans sa chambre et s'endormit pour y mieux rêver. Sylvion fit de même, tout simplement pour dormir, car lui, il rêvait plutôt éveillé.

Marianne, elle, resta debout encore assez longtemps, ayant beaucoup à ranger avec tout ce monde, comme elle disait. Enfin, elle allait fermer à clef la porte d'entrée, lorsqu'elle la sentit pousser du dehors. C'était M. de Montlucar qui revenait.

– Déjà ! fit Marianne.

– Oui ; j'étais inquiet, je ne sais pourquoi. Et toi-même, tu n'as pas ton air ordinaire.

– C'est bien possible, car notre ordinaire est changé.

– Je ne comprends pas. Voyons, Marianne, explique-toi.

– Ma foi, j’aime mieux vous le dire, car cela me pèse, mais parlons bas et venez un moment dans ma cuisine, là je vous expliquerai...

– Eh bien, reprit Montlucar, dès qu’ils furent dans la cuisine, qu’est-il arrivé ?

– Des visites.

– Pour moi ?

– Pour M. Bruno. Jugez ! deux personnes de plus à nourrir et à loger. Passe encore si c’était des messieurs, mais des dames, jugez !

– Des dames !

– Ou demoiselles, la plus jeune pour sûr ; l’autre je ne sais pas.

Et lui contant l’affaire, du moins ce qu’elle en savait d’après la part involontaire qu’elle y avait prise, elle ajouta : – C’est Sylvion qui a tout fait, mais M. Bruno me pressait tant que je n’ai su comment le refuser.

M. de Montlucar resta quelque temps pensif et soucieux. Peu à peu cependant, sa figure s’éclaira de ce long et mélancolique sourire qui semblait y passer comme un rayon du soir, doux, mais sérieux.

– Eh bien, reprit-il, ce qui est fait est fait : il n’y faut rien changer. Je serai aussi un de tes pensionnaires ; tu me traiteras comme tel, ni plus ni moins.

– Mais M. Bruno ?

– Me voyant faire comme lui, il sera bien forcé de continuer.

– Mais Sylvion ?

– Il sera enchanté que le tour continue, puisque c’est lui, dis-tu, qui l’a inventé.

– Oui, bien sûr, car M. Bruno serait incapable...

– En attendant, il y a trempé. Je ne serai pas fâché de jouir de son embarras. Nous verrons comment il se tirera de son espièglerie, maintenant que j’y serai... si ce n’est qu’une espièglerie. Ces dames sont-elles bien ?

– L’aînée, pas mal ; elle a dû être une beauté : la cadette, très jolie...

– Je te demande si elles sont convenables ?

– Oh ! pour cela, vous pouvez croire que je n’aurais pas permis...

– Je le sais bien : aussi ne vais-je pas jusque-là, ni pour toi, ni pour Bruno. Mais de belles voyageuses, courant les montagnes toutes seules, quoique cela se voie... sont-ce des Américaines ?

– Je ne crois pas : elles parlent le français comme vous et moi.

– Enfin, c'est dit : je ne me montrerai demain qu'au déjeuner, quand tout le monde y sera. Mais pour ne pas donner l'éveil dès ce soir, il faut que je couche ailleurs que dans ma chambre. Y a-t-il un lit dans la petite pièce vide du rez-de-chaussée ?

– Un canapé seulement.

– Ajoutez-y ce qu'il faut.

– Vous serez bien mal.

– Ce n'est pas là ce qui m'empêchera de dormir. Va vite tout arranger, car je suis un peu las d'avoir fait, de la gare, toute la montée à pied.

Peu après donc, le maître de la maison était couché comme ses hôtes, mais sans trouver aussi facilement le sommeil, la maison d'ailleurs endormie et tranquille comme si de rien n'était.

TROISIÈME PARTIE

SYLVION

I

Diane, le pied toujours endolori, mais ne voulant pas retenir Clary prisonnière, était descendue pour le déjeuner. Marianne s'y était surpassée. Elle avait fait des gaufres, dont la pâte, de crème épaisse comme on n'en voit qu'à la montagne, les rend bien supérieures à celles de la plaine ; mais elle s'était contentée de les mettre sur la table, haut empilées, avec le café, le thé, le beurre et le miel, dont Clary ne se fit pas faute, sans consentir cependant à le déclarer l'égal de celui de Morchin. Tout étant ainsi préparé de façon à ce qu'on n'eût pas besoin d'elle, Marianne ne se montrait pas. Sylvion, flairant je ne sais quoi, avait aussi disparu, sans se mettre en peine de son rôle de petit

sommelier, dont il ne s'acquittait, d'ailleurs, qu'à sa façon toujours plus ou moins accidentée.

Le déjeuner n'en allait pas moins bien, même mieux suivant Bruno, qui l'eût trouvé mieux encore à deux qu'à trois, mais le trio du moins n'était gêné ni interrompu par rien. Comme il faisait cette réflexion, le trio se changea subitement en quatuor. La porte, poussée tranquillement d'une main ferme, s'ouvrit, encadrant la haute taille de Montlucar et sa figure grave, mais sans rien de plus marqué qu'à l'ordinaire. Bruno, placé en face, le vit le premier. – Montlucar ! s'écria-t-il, et il courut à lui pour l'embrasser, accolade que Montlucar lui rendit, presque en le devançant. Entré derrière les dames, il n'avait pu voir encore leur figure. – Ah ! du renfort ! fit-il simplement, d'un air plutôt d'agréable surprise. Quand elles se retournèrent, il y eut comme un instant d'arrêt, mais sans exclamation, de court silence seulement.

– Oui, balbutia Bruno, ces dames s'étaient égarées... et trop interdit pour pouvoir penser, – Mademoiselle de Breuil, dit-il en présentant Diane au nouvel arrivé. Elle fit le demi-mouvement de lui tendre la main. Montlucar

s'inclina sans la prendre. – Mademoiselle Clary... Bruno s'arrêta, car il ne savait pas son nom de famille.

– Clary d'Albenne, compléta Diane, d'un ton bref, presque haut. Montlucar eut un léger froncement de sourcil, mais que Diane seule remarqua sur son front penché dans une nouvelle et plus profonde révérence.

– Ces dames s'étaient égarées, reprit Bruno, sans trop savoir qu'ajouter, voulant bien faire un prompt aveu de tout, mais non pas devant celles qui prendraient l'aventure peut-être encore plus mal que Montlucar, selon la manière dont celui-ci la prendrait. Bruno comptait sur sa politesse exquise, mais il fallait auparavant lui parler, le supplier.

Bruno restait donc près de la porte refermée, comme attendant Montlucar pour sortir ; mais celui-ci vint s'asseoir en face des deux dames, à côté de la chaise de Bruno. Il parut, même vouloir ranimer la conversation qui, évidemment, allait languir sans lui.

– À ce que me dit mon jeune ami, commençait-il, vous vous êtes donc trompées de chemin, mesdames.

– Tout à fait, repartit Diane. Nous avons si bien perdu le fil de ces mille sentiers qui courent en tout sens sur la pente, que la nuit était venue, sans que nous eussions pu le retrouver. Heureusement nous rencontrâmes un guide.

– Assez difficile aussi à démêler, interjeta Clary.

– Mais à qui nous ne sommes pas moins redevables d’avoir passé la nuit mieux qu’à la belle étoile. Il nous conduisit à cette auberge, où nous nous trouvons fort bien.

– Mon ami et moi, nous ne nous y trouvons pas mal non plus.

– C’est ce qu’il nous a dit.

Bruno était sur les épines, mais n’osait intervenir.

– Entre nous pourtant, reprit Montlucar, avouez que l’auberge est assez médiocre.

À ce mot d’auberge, répété et confirmé par Montlucar, Bruno ne savait que penser. Marianne

sans doute avait parlé ; mais Montlucar accepterait-il vraiment la situation ? cette idée le laissa respirer plus à l'aise.

– Vous vous trompez, répondit Diane, sans plus de vivacité dans le ton, mais avec quelque chose de plus appuyé ; je dis ce que je pense : c'est une bonne petite auberge.

– Si tant est qu'elle mérite ce nom.

Bruno eut de nouveau la respiration coupée.

– Oui, fit Diane, votre ami nous l'a aussi expliqué, c'est plutôt une pension d'été, une pension de montagne ; mais le nom ne fait rien à la chose.

– Assurément. Je serais même tenté de l'appeler un hôtel...

Bruno n'y tenait plus ; il allait tout avouer.

– Puisqu'on y voit de si belles dames ! ajouta Montlucar, d'un air de haute galanterie, mais qui n'avait rien d'ironique ni de suranné.

– Et de si parfaits gentlemen. Votre ami a été d'une complaisance...

– Je n'en doute pas. Vous n'aurez pas été trop mécontentes non plus de notre vieille hôtesse...

– Excellente femme !

– Et pas trop mauvaise cuisinière. Mais, à propos, poursuit Montlucar, ne voulant pas laisser Bruno trop longtemps sur la sellette, ni risquer de mener plus loin, dans ce moment, le dialogue avec Diane, qu’il savait capable de lui rompre tout à coup en visière, si, comme il en avait l’impression, elle le reconnaissait, – à propos, et notre petit sommelier, je ne le vois pas...

– Suis là, dit Sylvion, faisant son entrée. Suis toujours là, pour servir maître et maîtresse, quand on demande, quand on commande ; vaut mieux demander que commander.

– Eh bien, je te demande mon déjeuner.

– Bon potage, bonne soupe. Vieille Marianne la coupe. Vite la chercher, vite l’apporter.

Et ne faisant guère que sortir pour rentrer, il revint avec une assiette de potage, dont Montlucar déjeunait plutôt que de thé ou de café.

Les dames se levèrent pour remonter dans leur chambre. Bruno, sous air de les reconduire, sortit aussi de son côté.

Il entra machinalement dans le jardin, et en fit deux ou trois fois le tour sans s’apercevoir qu’il y était.

– C’est singulier, dit Clary, qui venait d’y jeter un coup d’œil par la fenêtre de leur chambre, M. Bruno tout seul au jardin, quand son mentor vient d’arriver.

– M. de Montlucar, fit Diane, est sans doute fatigué.

– Mais, continua Clary, ils se sont à peine vus. C’est singulier. Et puis M. Bruno qui a plutôt l’air de courir que de se promener. Est-il drôle !...

« Fou que je suis ! pensait notre amoureux, qui avait peine à ne pas le crier tout haut : fou ! sot ! envers Montlucar et ces dames. Mais elle, elle ! Sans cela je ne l’aurais jamais revue, elle était à jamais perdue pour moi. Mais ne l’est-elle pas à présent plus que jamais ! Eh bien, je vais tout dire à Montlucar, tout, tout, et non pas seulement ce qui est arrivé !

– Bon ! poursuivait Clary, du coin de son observatoire dont le rideau était baissé, le voilà qui marche sur les plates-bandes ! il ne tient plus compte des allées ! lui qui se donne pour philosophe, il ne suit plus la ligne droite... Ah ciel ! un grand carré de légumes qu’il vient de traverser. Que dira notre hôtesse ?

– Montlucar, pensa Diane, lui aurait-il déjà parlé ?

C'est au contraire Bruno qui, pour ne pas faiblir dans sa résolution, courait s'ouvrir à lui. Mais l'entendant converser avec Sylvion, auquel il faisait sans doute subir un interrogatoire en règle, mais non pas sans les détours et les échappatoires habituels à ce dernier, il revint brusquement sur ses pas, arpenta de nouveau le jardin, cette fois plus correctement, puis tout à coup, sautant par-dessus le mur, il allait s'échapper à travers champs pour s'échapper à lui-même.

– Ah, bon ! fit Clary, en ouvrant la fenêtre : le voilà qui se sauve à présent !

Bruno retourna la tête. Clary n'était plus à la fenêtre ; mais il lui avait semblé l'entrevoir. Ce fut un charme qui l'arrêta net dans sa course effrénée. Il se laissa tomber dans l'herbe, comme si c'était à ses pieds.

– C'est donc toi, disait pendant ce temps Montlucar à Sylvion, qui nous as valu ces belles dames ?

– Fallait bien. Savaient plus où aller ni coucher. Les coucher, fallait bien ! Pouvaient pas

coucher à la rue comme un chien. Et puis, jeune maître était si content, jeune maître, tant, tant, tant !

– Mais, à présent, qu’allons-nous faire ?

– Les garder. Voudront bien. Savent pas les chemins. Petits pieds, petites mains. Allez ! ne vont point s’en aller. Deux pour deux, c’est au mieux, belle, belle, si tu veux !

C’était là une sorte d’insinuation dont celui qui la faisait ne pouvait, certes, pas sentir la portée ; il n’y avait que son jeu d’imagination ordinaire, à la fois malicieuse et affectueuse. Montlucar n’en fut pas moins rappelé par là à tout ce qu’il savait de la situation, que lui d’ailleurs, non plus, ne connaissait pas tout entière.

– Va me chercher M. Bruno ! dit-il brusquement à Sylvion.

– Maître vous demande, alla donc dire, cette fois sans ambages et sans images, Sylvion à Bruno, qu’il eut bientôt découvert.

– Est-il bien fâché ? demanda Bruno.

– Sais pas. Veut vous voir. Ce soir, fera noir.

Bruno, il faut lui rendre cette justice, ne revint pas moins vite que la première fois, à travers les plates-bandes et les légumes : ce dont Clary ne manqua pas de faire encore l'observation tout haut.

– « Il y a quelque chose de brisé dans le royaume de Danemark, » remarqua Diane, en citant le vers fameux de Shakespeare, qui ne s'applique pas seulement aux grands royaumes, mais aux petits que chacun porte en soi.

– Oui, les salades ! fit Clary qui ne laissait pas de ressentir aussi quelque secrète inquiétude, mais ne voulait pas le laisser voir.

– Vous m'avez fait appeler, dit Bruno à Montlucar.

– En aurais-je eu besoin ? je ne le pense pas, répondit ce dernier ; mais il me tardait de t'embrasser et de te voir comme il faut, à nous deux, sans témoins.

– C'est que... fit Bruno.

– Tu vas tout me dire, je le sais, interrompit Montlucar ; aussi pour nous épargner... du temps l'un à l'autre, je vais prévenir ton aveu par le

mien ; tu n'as rien à m'apprendre, mon ami, je sais tout.

– Tout ! répéta machinalement Bruno.

– Tout ce que sait Marianne, autant qu'elle le sait du moins, dans le trouble où vous l'avez mise, Sylvion et toi, et dont elle n'est pas encore bien revenue, la pauvre femme. Le reste, je le devine, en ce qui te concerne, et j'en sais même plus sur ces dames que tu n'en peux savoir, quel que soit ton doute à ce sujet.

– Je ne doute de vous en rien, Montlucar.

– Ni moi de toi, mon enfant. Mais c'est que j'ai connu autrefois Diane de Breuil.

– Elle me l'a dit.

– Elle ?

– Elle-même, et m'avait, chargé de vous saluer de sa part.

– Vous avez parlé de moi.

– C'est-à-dire que je lui ai parlé de vous.

– Vous êtes donc bien ensemble.

– Elle s’est toujours montrée on ne peut plus simple et plus naturelle, ce qui me faisait secrètement rougir, moi qui ne l’étais pas.

Montlucar fit deux ou trois tours par la chambre.

– Il ne me reste plus qu’à lui avouer aussi, n’est-ce pas ?... fit Bruno.

– Lui avouer quoi ? repartit assez brusquement Montlucar.

– Mais que je l’ai trompée, ou laissée se tromper, parce que... parce que...

– Oh ! tu n’auras pas besoin de lui dire pourquoi ! interrompit encore Montlucar, cette fois avec son sourire toujours un peu triste, mais qui lui revint malgré lui.

– Alors, je vais donc...

– Pas encore. J’ai aussi à lui parler, et je ne t’ai pas tout dit. J’y veux réfléchir. Il est certain que de l’entendre commander ici et se faire servir comme à l’hôtel, me paraîtra, m’a déjà paru un peu drôle ; mais je puis bien le supporter un jour ou deux, pas plus. Si je m’échappe, sans y penser, de mon rôle, Sylvion et toi trouverez bien moyen

de raccommo­der la chose. Mais avec le dehors, ce ne serait pas si facile. On peut causer, ces dames y prê­ter dans leurs promenades. Morchin, surtout, n'est pas homme à tenir sa langue. Temporisons cepen­dant encore. Je ne serai pas fâché non plus d'observer un peu nos pensionnaires, en leur laissant croire – ce n'est pas ma faute, – que je suis autre que ce que je suis. Le sourire de Montlucar lui était mieux revenu ; mais Bruno ne se sentait pas rassuré ; il n'était certain que d'une chose, de ne pouvoir renoncer à Clary. Enfin, elle resterait encore quelque temps : c'était là le plus clair et le plus doux d'une boisson qui commençait à devenir trouble et amère pour lui.

Montlucar monta dans sa chambre ; Bruno reprit, plus lentement cette fois, sinon beaucoup plus tranquille, le chemin des prés, mais en s'y ar­rêtant à l'angle du jardin pour être à portée de ce qui pouvait survenir. Il n'osait lever les yeux vers les fenê­tres de la chambre de ces dames ; d'ailleurs, il sentait que Clary n'y était plus, comme il l'y savait tout à l'heure, bien qu'il ne l'y eût pas même entrevue. Effectivement, elles venaient de descendre ; Diane, pour chercher, pas trop loin, quelque bouquet d'arbres où elle eût de

l'ombre et du frais, Clary pour voir si Bruno ne paraîtrait point.

Diane, au contraire, entendait ne plus accepter de guide et de services que ceux qu'elle aurait le droit de payer. Dans le vestibule, elle appela Marianne. – « Madame l'hôtesse ! madame l'hôtesse ! » puis : – « Sylvion ! Sylvion ! » Tous deux étaient aussi sourds qu'invisibles. Seul Montlucar parut au haut de l'escalier.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il ; mais se reprenant :

– Ah ! c'est vous, mesdames, je vous demande pardon. Mais enfin, puisque le mot est lâché, qu'y a-t-il pour votre service ?

– C'est qu'en effet le service est assez mal fait, pour ne pas dire point du tout, répondit Diane, assez nerveuse déjà la veille, quoiqu'elle ne fût pas femme à avoir ses nerfs.

– On fait ce qu'on peut, repartit Montlucar, légèrement piqué malgré lui dans son honneur de maître de maison, ou ne sachant que dire.

– Voilà un quart d'heure, reprit Diane, que j'appelle inutilement l'hôtesse et le garçon.

– Vous avez déjà pu vous apercevoir qu'on ne tient pas plus le garçon sous la main, qu'un oiseau qu'il est...

– En ce moment, je le trouve plutôt un oison.

– Soit ! bien qu'il ait son genre de mérite.

– Et rende de bons offices, voulez-vous dire, je le reconnais. Mais notre hôtesse, au moins, devrait être là.

– Elle a plus à faire en ce moment que de coutume, et les forces, sinon la bonne volonté, lui font défaut ; elle commence à vieillir.

– Alors elle devrait renoncer à tenir pension.

– On peut encore être bien aise de trouver la sienne.

– Oui, je suis injuste, vous êtes meilleur que moi. J'ai tort, et vous avez raison, n'est-ce pas ?

– Même dans les petites choses, j'ai toujours tâché de n'être injuste envers personne, en cela vous avez raison.

– On peut l'être sans le vouloir.

– Que vous l'avez peut-être été de premier mouvement envers notre bonne et vieille hôtesse, vous l'avez déjà reconnu de vous-même plus qu'il

ne fallait. Pardonnez-moi seulement en faveur de l'ancienneté de mes relations... avec elle, de m'être fait son avocat. Mais elle devrait être là, je le confesse. Puis-je la remplacer, vous aider en quelque sorte ? je suis comme de la maison.

– Nullement ; vous devez être encore fatigué du voyage. Je voulais dire seulement que nous serions peut-être dehors jusqu'à l'heure du dîner, et obtenir, si possible, de maître Sylvion, l'honneur de sa compagnie pendant notre promenade.

– Sans doute, mon jeune ami...

– Non, nous irons bien seules ; nous ne voulons que chercher de l'ombre. Il fait horriblement chaud dans ces murs de bois.

Elle sortit là-dessus avec Clary, pour couper court à toute offre nouvelle, sentant bien, d'ailleurs, que si Montlucar insistait encore, ce serait pure politesse de sa part.

« Joli début ! pensa Montlucar, quand elles furent loin. Mais qu'est-ce que cela ? Bagatelles de la porte... de l'auberge ! après la comédie sur le devant, il faudra bien en venir au drame réel, arracher Bruno à son rêve et à celle qui s'applaudit

peut-être de le lui avoir fait, pour le lui enlever, comme jadis elle m'enleva le mien.

II

De proche en proche, Diane s'appuyant de temps à autre sur le bras de Clary, nos deux promeneuses, de nouveau solitaires, s'étaient avancées insensiblement sur la pente et y avaient trouvé, à quelque distance de la maison, un reposoir naturel qui semblait placé là tout exprès pour les voyageurs. C'était un groupe de sapins et de mélèzes, égaux de taille et du même port élancé, mais faisant ressortir mutuellement leur feuillage, l'un large et sombre, l'autre clair et léger. Leurs fûts droits et ne déployant leurs rameaux qu'à une certaine hauteur, formaient là comme une voûte dont ils étaient les colonnes dans son pourtour et dans son milieu. Rien n'en défendait l'entrée, ni arbustes, ni broussailles, et le sol était si uni qu'on aurait pu se croire dans une salle récemment balayée. Les deux dames s'y assirent sur des troncs coupés peu au-dessus de terre, colonnes aussi

dans leur temps, mais dont il ne restait plus que le piédestal.

Toutes deux se taisaient, Diane ne voulant, Clary ne pouvant pas rompre le silence, celle-ci sans bien savoir ni se dire pourquoi. Elle en était surprise elle-même, mais elle avait beau faire, son joyeux babil ne lui revenait pas.

On n'entendait donc que le bruissement, différent pour une oreille délicate, des différents feuillages, mais chacun pareil en son genre à celui de l'eau, et qu'on ne pouvait pas toujours bien distinguer du murmure d'un ruisselet courant plus bas sous son berceau de sauge et de menthe, si bien garni et si haut qu'on ne l'y apercevait que çà et là, dressant la tête pour la recacher l'instant d'après.

Les deux dames avaient apporté leur ouvrage ; elles y étaient ou voulaient y paraître si absorbées, qu'elles ne virent pas tout d'abord un passant arrêté devant elles et qui les examinait du bord de leur retraite ombragée, où il pénétra sans façon. C'était Morchin.

– On est toutes seules, aujourd’hui, fit-il avec son effronterie ordinaire. Ce n’est pas comme hier.

Elles ne répondirent rien.

– Sans guide ni compagnon ! fit-il encore. Il y a loin pourtant d’ici à l’auberge.

– La nôtre est tout près, dit sèchement Diane, jugeant bon, le voyant un peu aviné, de lui apprendre qu’il leur suffisait de quelques pas pour n’être plus seules au besoin.

– Comme si je ne savais pas la distance d’ici aux Fins-Hauts ! une bonne heure ; pour vous, peut-être deux.

– Nous ne logeons point au village.

– Où alors ?

– Je vous l’ai déjà dit : à cette auberge ou pension là-bas.

Et entre deux points de broderie, le regard et la main de Diane, un instant levés, désignèrent si nettement la maison de Montlucar, la seule d’ailleurs au-dessous d’eux, qu’il n’y avait pas à s’y méprendre. Le geste et le regard disaient en même temps : – Laissez-nous ! Vous nous en-

nyez. Mais Morchin n'était pas homme à en tenir compte. Il ramena ses petits yeux luisants sur Diane, de nouveau toute en apparence à sa broderie.

– Cette maison-là, reprit-il, une auberge !

– Ou une pension, comme vous voudrez.

– Vous voulez rire !... mais je comprends.

Vous êtes des amis de M. de Montlucar.

– Peut-être.

– Et la pension vous convient.

– Parfaitement.

– Ma foi, moi aussi je m'en contenterais !

Diane gardant un silence significatif qui ne lui déliait plus la langue, il finit par s'éloigner, non sans quelques zigzags qui n'étaient pas tous au compte de ceux du sentier.

– Une pension ! répétait-il en descendant : quelle bonne farce ! une pension ! mais c'est qu'il est bien capable !..... Il est si raide en affaires : il ne veut ni prêter ni vendre. Pension ! auberge ! la farce est bonne tout de même.

Mais lorsque, passant près de la maison de Montlucar, il y vit, pendue au toit, la branche de

houx que Sylvion y avait accrochée, – Tiens ! pensa-t-il, est-ce encore pour rire, ou le vieux ladre leur aurait-il bien fait croire qu’elles étaient à l’auberge pour se mieux faire payer ! Et sa tête s’étant de plus en plus troublée avec ses pas troublés, – C’est ce que nous allons voir ! s’écria-t-il : le soleil luit pour tout le monde. On serait bien fou de se gêner.

Dans cette belle résolution, il franchit le seuil en trébuchant. La porte de la salle à manger était restée ouverte.

– C’est ça ! fit-il, la chambre à boire ! – Il y entra sans hésiter, s’assit, et, frappant sur la table, – Oh ! cria-t-il, la bourgeoise ! ohé ! la bourgeoise viendra-t-elle, oui ou non ?

Marianne accourut, effarée, ses cheveux, toujours plus ou moins mal amoncelés, se soulevant d’indignation sous sa coiffe.

– Une chopine ! fit Morchin, accoudé sur la table, et n’ayant pas l’air de regarder celle qui entrait.

– Peut-on être aussi effronté !... commençait Marianne.

– Eh bien quoi ! puisque vous êtes aubergiste à présent ! vite une chopine ! j’ai soif et je suis pressé.

Montlucar, entendant des éclats de voix, arriva ; Bruno, peu après.

– Que voulez-vous, Morchin ? demanda froidement le premier.

– Ce que je veux ? répondit Morchin sans se lever ; mais il y a une heure que je le crie à la bourgeoise ; je lui demande une chopine, et, au lieu de me la donner, elle ne sait que rentrer sa caboche sous ses cheveux de hérisson. La bourgeoise ! une chopine ! avez-vous entendu ? C’est clair. Pas du trop clair cependant ; vous comprenez : du tout pur et du bon ; ici, il doit être bon.

– Vous vous croyez donc au cabaret, reprit Montlucar.

– Parbleu ?

– C’est que vous en venez déjà. Ma maison n’est pas une auberge.

– Que si ! que si ! je ne le savais pas encore ; mais on vient de me l’apprendre.

– Qui ?

– Deux dames, deux belles dames, tenez là-haut : faut-il les appeler ?

– Elles ont voulu se moquer de vous.

– Que non ! que non ! elles ne riaient pas, la plus âgée surtout. D’ailleurs n’ai-je pas vu, en passant, la branche verte ?

– Allons ! puisque vous y tenez, fit Montlucar, en prenant une bouteille et un verre sur le buffet, voici du vin, quoique vous en ayez déjà bien assez, il me paraît.

– Jamais trop, jamais trop ! à votre santé !... mais il n’y a qu’un verre. Encore un, la bourgeoise. Un second verre ! Pour un ami. Un verre de vin, ça ne se refuse pas, ça ne doit pas se refuser.

Marianne, ahurie, apporta le second verre. Montlucar y trempa ses lèvres, pour se débarrasser plus vite de l’impudent. Morchin, sans faire semblant de s’apercevoir que Montlucar ne buvait pas, vida son verre, et se versa presque coup sur coup le reste de la bouteille, en répétant : À votre santé ! toute la compagnie ! c’est que je suis pressé. Je vais porter plainte...

– Porter plainte ? sur quoi ? demanda instinctivement Bruno.

– Sur du miel que l'on m'a volé. J'ai voulu en prendre aujourd'hui dans une de mes ruches que je savais pleine. Il y avait un vide, qui ne s'est pas fait tout seul, pour sûr. Nous verrons si la justice n'en pourra pas savoir quelque chose.

– Ah bien ! reprit Bruno, nous irons ensemble, si vous le permettez. J'ai aussi à déposer une plainte...

– Vous ?

– Moi-même.

– Et sur quoi ?

– Sur quatre francs que quelqu'un a trouvés – je le connais – et qui ne me les a pas rendus.

– Vous dites : quatre francs.

– Qu'on a gardés bel et bien.

– Alors ce n'est pas moi. Il s'en manquait de dix centimes.

– Nous mettrons dix centimes de moins.

– Mettez-les en plus, au contraire, pour faire les quatre francs tout ronds.

– Oui, mais devant la justice.

– Ah ! c'est donc vous.

– C'est moi.

– Qui m'avez pris du miel.

– Et qui vous l'ai payé.

– Bien ! mais les abeilles, que vous avez dérangées. Elles le sont encore : elles m'ont piqué, moi qu'elles connaissent.

– Voilà cinq francs pour les abeilles, à moins que vous n'aimiez mieux que nous allions chacun porter notre plainte.

– Non, il vaut mieux s'arranger. C'est fait. Vous aimez à rire, moi pas beaucoup, mais de temps en temps, je ne dis pas ! Bien le bonjour donc, je m'en vais. À propos, le vin combien est-ce ?

– Dix francs, répondit Montlucar, puisque vous vous croyez toujours à l'auberge.

– Je t'en fiche ! Je sais bien que c'était pour rire. C'est pas l'embarras cependant, quand j'ai vu la branche verte, j'ai été pour donner dedans. Ces riches, que je me suis dit, ça invente toutes sortes de choses pour gagner et ôter le pain de la bouche

au pauvre monde. Mais suffit ! on peut bien rire quelquefois. Et puis d'aussi belles dames ! la jeune surtout ; l'autre est un peu fière ; mais c'est égal, j'aime la fierté. Pour elles, moi aussi je mettrais volontiers ma maison en auberge. Si vous aviez voulu me vendre le pré qui ne vous sert de rien ! Mais ma femme qui ne sait rien faire, pas même cuisiner ! Une pauvre emplette que j'ai faite là. Mais quand on est jeune... vous savez... on ne sait pas que cela se passera. Il ne reste plus que de temps en temps la chopine pour se consoler. Hé ! la bourgeoise ! il était fameux, votre vin, tout de même. Fameux, fameux, répétait-il, en s'en allant, toujours plus ou moins de biais et sans saluer.

Quand il fut parti, – Voilà ! fit Montlucar.

– Je vais tout leur apprendre, dit Bruno.

– Attendons à ce soir. Jusque-là, nous avons le temps.

– Mais si Morchin...

– Il va au village, et n'en remontera qu'à la nuit. D'ailleurs il n'y voit déjà plus bien clair à présent. Viens au contraire dans ma chambre, puisque nous sommes seuls. Nous causerons. Il n'y a plus à tarder.

III

Quand ils furent montés, – Tu aimes M^{lle} d'Albenne ? commença aussitôt Montlucar.

– Oui.

– Et crois-tu qu'elle-même...

– Je n'ose le croire.

– Elle est la pupille et dépend de M^{lle} de Breuil.

– Elle et moi serions orphelins si nous ne vous avions pas.

– Ne te fie pas à cette ressemblance de position entre M^{lle} d'Albenne et toi. Au contraire, ce serait une raison de plus pour que M^{lle} de Breuil ne t'accorde jamais sa pupille.

– Elle professe une grande considération pour vous.

– Elle ne m'aime pas.

– Impossible.

– Elle me l'a prouvé, et me le prouverait encore au besoin.

– Que peut-elle vous reprocher ?

– Rien. Je n’ai jamais su la cause de son inimitié, mais j’en ai senti les effets.

– Vous si bon, si indulgent, qui encore aujourd’hui l’êtes envers moi à tel point que j’en ai des larmes dans le cœur... ô mon ami, pensez-vous que je ne le sente pas ! Non, je ne croirai jamais que vous, si raisonnable et si juste, ayez pu avoir la moindre apparence de torts envers elle.

– Elle en a eu envers moi. Avoir fait du mal aux autres, c’est ce qu’on leur pardonne le moins ; elle surtout, avec un caractère altier et entier comme le sien.

– Des torts, du mal..., répéta Bruno.

– Elle a fait le malheur de ma vie. Écoute. Ce souvenir m’est si pénible, que je te le dirai en deux mots. Ne me demande pas de détails. Nous avions, elle et moi, une amie commune, que je finis par aimer encore plus que d’amitié. Elle était charmante de figure et d’esprit, d’un caractère doux, mais faible. Son amie Diane était pour elle un véritable objet de culte. J’en avais presque une aussi haute idée, et ressentais pour elle une de ces amitiés supérieures, plus rares encore que l’amour. Combien je me trompais, et, sous cette

haute amitié, quelle perfidie ! Diane de Breuil se servit de son ascendant sur celle qui ne voyait que par ses yeux, pour l'éloigner de moi. Elle lui fit faire un autre mariage, qui ne fut pas heureux. Au lieu de me sentir vengé, ma colère en redoubla contre elle. J'avais maintenant à lui reprocher plus que mon propre malheur. L'amie qu'elle avait sacrifiée mourut, de chagrin peut-être, car son mari, sous des dehors brillants, était un homme sans principes. C'est la mère de Clary. Je ne l'ai plus revue, mais sa fin prématurée fut un nouveau coup pour moi, presque aussi grand que le premier. J'en restai longtemps misanthrope, et je ne sais ce que je serais devenu si je ne t'avais pas trouvé pour me dévouer à toi.

– Oui, vous avez été pour moi comme un père, plus qu'un père. Mais que venez-vous de m'apprendre !

– La simple et triste vérité.

– M^{lle} de Breuil me sera aussi ennemie. Il me semblait cependant... ajouta Bruno.

– Si elle était pour toi en apparence, c'était pour l'être en réalité contre moi. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit d'abord. J'ai voulu seulement te

mettre au fait. Le plus pressé, c'est qu'elle sache ce que Sylvion et toi avez fait sans ma participation. Pour rien au monde je ne voudrais lui donner à croire que j'aie pu songer ni consentir même à me rapprocher d'elle.

– À présent, je n'oserai jamais leur avouer...

– Il le faut pourtant, et même sans retard. Qui sait ce qu'aura pu leur dire Morchin ?

– Surtout à M^{lle} de Breuil, ajouta Bruno, dans le vague espoir que Clary serait plus indulgente pour ce qui n'aurait pas eu lieu sans elle.

– Eh bien, partageons la besogne, fit Montlucar. N'avons-nous pas tout partagé jusqu'ici ?

– C'est-à-dire que vous avez tout donné, moi rien ! dit Bruno, ému, mais déjà plus rassuré, puisque Montlucar paraissait voir un moyen, quel qu'il fût, de lui adoucir ce pas difficile.

– Rien, répéta Montlucar : ne m'as-tu pas donné un fils ? Pourvu qu'on ne me le reprenne pas !... Charge-toi de M^{lle} d'Albenne, je me charge de M^{lle} de Breuil. Je veux, d'ailleurs, avoir un entretien particulier avec elle. Je le dois.

– Mais elles ne se quittent jamais, remarqua Bruno.

– Rejoignons-les, comme si nous faisons aussi une promenade... de touristes. Elles ne peuvent pas nous refuser de les accompagner. Tu trouveras bien moyen de retarder un moment M^{lle} d'Albenne, et moi de ramener ici, avant vous, M^{lle} de Breuil. Seulement, pour que vous ne fussiez pas seuls et que cela n'eût pas l'air prémédité de ma part, il nous faudrait Sylvion, dont la langue, d'ailleurs, ne manquerait pas de venir au secours de la tienne. Mais où est-il ? Sylvion ! fit Montlucar en ouvrant la porte. Ah bien oui, il aura disparu, suivant son habitude. Sylvion !

– Voilà ! Suis toujours là ! fit ce dernier, sortant de la cuisine. Je vais, je viens. Connais les chemins. Belles dames aussi. Sont pas ici.

– Eh bien, viens avec nous les chercher.

– Belles dames là-haut. Sur le coteau vert, sur le vert coteau. Animal de Morchin. Moi, saurai bien...

– Laisse Morchin tranquille, et ne nous quitte pas.

– Vilain Morchin. La cave est bonne, la trouve bonne. Boit notre vin. Oui, je t'en donne !...

Ainsi s'en allait, ruminant et rimant ses pensées, Sylvion à la suite de ses maîtres, qui montaient d'un pas silencieux.

IV

Les voyant se diriger vers elles, Clary, devenue songeuse à son tour, roula sa broderie, et se levait déjà pour les recevoir.

– Attends au moins, fit Diane, d'être sûre qu'ils viennent à nous.

– Mais, petite mère..., dit Clary, d'un air qui montrait que pour elle, elle n'en doutait pas.

– Tu te crois sûre de tout ; moi, je ne le suis de rien.

Mais décidément ils venaient à elles. Cette visite de Montlucar faisait plaisir à Diane et lui donnait à penser en même temps. Son sourire, toutefois, n'eut rien de commandé quand ils s'approchèrent, s'il n'était pas tout à fait comme celui de Clary, bien clair et bien net.

– Que vous êtes aimables de venir nous faire compagnie ! Nous commençons à nous trouver un peu seules, ajouta Diane.

– C’est ce que nous avons pensé, répondit simplement Montlucar, et puisque vous le permettez..., fit-il en s’asseyant.

– Clary vous eût déjà avancé des sièges, mais pas moyen ! remarqua-t-elle en riant, les yeux tournés vers les troncs d’arbres.

– Oui, dit Clary, ils sont solides, mais immobiles.

– Il nous est venu cependant une visite, reprit Diane.

Bruno eut un tressaillement, ne doutant pas qu’elle voulût parler de celle de Morchin ; mais elle la raconta sans y insister, et de façon à lui ôter l’idée qu’elle en eût eu d’autre désagrément que celui d’avoir affaire à un de ces ivrognes qui ne savent ce qu’ils disent et dont il est difficile de se débarrasser. – Aussi, conclut-elle, outre le plaisir de vous voir (elle voulait réparer son accueil un peu cassant du matin), ne serons-nous pas fâchées d’avoir avec nous – elle allait dire : des amis ; l’air poli, mais froid, de Montlucar la retint,

– des protecteurs, fit-elle, en pesant sur le mot, si cet ivrogne allait repasser, sans doute encore moins à jeun.

– Morchin boit : murmura Sylvion, qui sans façon s'était adossé à un tronc d'arbre dans le cercle feuillé : – toujours boit, où qu'il soit...

On parla de choses indifférentes. La conversation restait froide, chacun étant occupé de ses propres pensées, même Clary, qui s'étonnait d'en sentir monter plus que de coutume à sa petite tête, sans pouvoir bien s'y démêler, ou les laissant flotter à la brise comme les boucles de ses cheveux.

Le secret embarras que chacun éprouvait, fit qu'on se leva d'un accord tacite. Après quelques tours à droite et à gauche, on se mit insensiblement à descendre vers la maison, les deux groupes un peu séparés, comme gens qui n'en reviennent pas moins ensemble.

– Eh ! fit Clary tout à coup : mon sac à ouvrage ! l'aurais-je perdu ?

– Pas perdu. L'ai bien vu. Joli sac à tabac : dit Sylvion, qui remonta aussitôt vers le groupe d'arbres, mais en tirant la jambe.

Les deux jeunes gens s'arrêtèrent pour l'attendre. Bruno se sentait pris au cœur et à la gorge ; mais il n'y avait plus à reculer.

– Mademoiselle, commença-t-il avec effort, j'ai un aveu à vous faire.

– À moi ?

– Hélas ! oui.

– Vous aimeriez mieux que ce fût à une autre ? dit-elle en riant, et feignant l'air piqué.

– Ce n'est pas ce que vous pensez... ce que vous savez.

– Je croyais, reprit-elle, comme si elle n'eût pas entendu, que vous ne faisiez d'aveu qu'à ma petite mère : vous êtes toujours à comploter ensemble.

– En effet, je lui ai tout dit, excepté ce que j'aime mieux vous dire, à vous d'abord, quoi qu'il m'en coûte.

– Est-ce triste ou gai ? fit-elle encore, pour essayer de remettre la conversation sur un ton enjoué.

– Fort triste... pour moi.

– Alors, je vous écoute... mais si ç'avait été gai !... Dites-moi donc ce qui vous afflige, mais ne prenez pas cet air lugubre, autrement je rirai.

– Eh bien, je vous ai trompée.

– Vous ? Bon ! voilà qu'à votre tour vous riez.

– Indignement trompée : vous, M^{lle} de Breuil, Montlucar lui-même. Laissez-moi vite tout vous dire, Sylvion revient...

– Et lui, l'avez-vous donc trompé aussi, puisque vous dites : trompé ?

– Non ; c'est lui, au contraire, qui m'a engagé, à mon insu et à son genre de bonne intention, dans cette tromperie, car hélas ! c'est bien le mot, et je n'ai pas su m'en défendre. Faut-il tout dire ? j'en ai été bien vite charmé. C'est donc moi, le vrai coupable.

– Je ne comprends plus, dit-elle.

– Vous n'allez que trop comprendre. Sylvion était avec moi la première fois que je vous ai vue. Il avait fort bien senti à sa manière que je n'oublierais jamais cette rencontre. Le soir, – était-ce le hasard ou l'instinct qui le poussait ? il

ne le sait probablement pas lui-même ; – mais enfin, le soir, il vous retrouva...

– Bien heureusement, car nous étions égérées.

– Il eut alors l'idée...

– Que vous ne trouvez pas heureuse.

– Trop heureuse ! encore une chose que vous savez.

– Non, non ; vous alliez dire : l'idée malheureuse, si je ne vous avais pas interrompu. La malheureuse idée de nous amener à la même pension que vous ! voilà qui est flatteur.

– Mais ce n'est pas une pension.

– De nouveau, je ne comprends plus.

– C'est la maison de Montlucar. Nous y vivons seuls depuis des années.

– Mais l'hôtesse ?

– C'est notre vieille bonne.

– Et la branche de houx.

– Encore une idée de Sylvion.

– Et vous, Monsieur ? fit-elle.

– Je n’ai pas su résister. J’étais trop heureux. Je vous ai donc laissé croire...

– Que nous étions à l’auberge !

Et Clary se laissa tomber par terre, en riant de toutes ses forces.

– Vous riez, dit Bruno : vous me pardonnez donc ?

– Oh ! pour cela non ! mais je ris, je ne puis m’empêcher de rire, de la bonne idée, la malencontreuse idée..... ah ! ah ! ah ! et du rôle, du triste rôle que vous avez dû vous imposer : c’est pour cela que vous étiez parfois si sombre... ah ! que c’est drôle ! Je comprends maintenant toutes les singeries de Sylvion.

– Moi, pas singe ! fit celui-ci qui les rejoignait. Pas sorcier. Sommelier.

– Ah ! c’est vrai, j’oubliais. Chacun avait son rôle, dit Clary, en se remettant à rire de plus belle.

– Vous me pardonneriez ! répéta Bruno.

– Pas le moins du monde ! Ce n’est d’ailleurs pas à moi de pardonner : c’est à ma petite mère.

– Le fera-t-elle ?

– Ah ! voici qui devient grave. Mais pour moi j'ai trop bien ri, je devrai rester neutre. Mais on nous attend. Oh ! quelle mine vous aviez ! Je comprends...

– Si vraiment vous compreniez !

Elle se retourna, sourit sans répondre, et se remit à courir sur la pente.

Ce qu'il avait osé pour elle et dont elle devait bien sentir qu'elle était la cause involontaire, ne lui avait-il point trop déplu, ou n'y voyait-elle qu'une aventure de voyage, sans inconvenance après tout, et dont elle pouvait innocemment s'amuser, en se disant que tel est pris qui croyait prendre ? Ainsi se demandait Bruno, en la suivant. Le muet sourire l'avait toutefois un peu soulagé.

Ils arrivèrent comme Montlucar et Diane venaient aussi de s'arrêter sur le seuil pour les attendre. Leur air toujours un peu froid coupa court à la gaîté de Clary, qui, ne doutant pas que sa « petite mère » eût été aussi mise au fait, crut qu'elle prenait mal la chose. Mais quand elle l'entendit appeler l'hôtesse, elle ne sut plus que penser.

– Cette courte promenade m’a cependant fatiguée, disait Diane, je ne serais pas fâchée de prendre quelque chose. – Madame l’hôtesse ! répéta-t-elle en entrant dans la salle à manger.

Marianne ne paraissait point. Elle aussi se tenait à l’écart le plus qu’elle pouvait, redoutant quelque explication probable. Sylvion, Bruno se mirent à sa recherche. Ils rentrèrent, disant qu’elle venait.

Impatientée et la réserve prolongée de Montlucar achevant d’exciter son malaise, – Il est certain, dit-elle en se tournant vers lui, que la maison laisse à désirer.

Clary leva les yeux sur Bruno ; mais cette fois le sourire n’y était plus, il s’était envolé.

Celui de Montlucar, au contraire, lui revint, même plus accentué que d’habitude.

– C’est vrai, dit-il, avec une inclination de tête, comme s’il la baissait.

Cette fois, Clary, loin de sourire, rougit prodigieusement.

– C’est vrai, répéta Montlucar ; mais on a dû vous prévenir.

– Pas le petit guide, toujours.

– Bonne maison... commençait ce dernier.

– Oui, c'est ce qu'il ne cessait de nous répéter.

– Bonne maison, sans façon, ajouta Sylvion, pour compléter sa pensée.

Marianne enfin arrivait avec une cargaison de sirops de toutes les espèces.

– J'ai été un peu longtemps, dit-elle sans regarder personne et ne songeant pas même à rajuster son bonnet qui lui était presque descendu sur le dos, – mais ces bouteilles étaient à la cave ; avec ces messieurs il est inutile d'en tenir sur le buffet.

– Mais les dames ? fit Diane.

– Oh ! les dames... fit Marianne à son tour, mais en s'arrêtant net.

– On aurait dû vous prévenir, répéta Montlucar, pour rompre la piste.

– Non ! reprit Diane, je suis une ingratitude ; jamais je n'ai bu de si bon sirop ni d'eau si pure et si fraîche. Maintenant je me sens mieux.

– Alors, voulez-vous, pouvez-vous m'accorder un moment d'entretien particulier ? lui demanda Montlucar à demi-voix.

– Mais très volontiers ! répondit-elle aussitôt, l'expression visiblement détendue à cette proposition qu'elle souhaitait, mais ne voulait pas suggérer.

– Où irons-nous ? ajouta Diane. Il n'y a point de salon, je pense, au moins je n'ai pas su le découvrir.

– Hélas ! non, il n'y en a point ! fit Montlucar, toujours souriant, mais cette fois pour Clary, qui aurait voulu lui répondre de même, mais elle ne le put pas. À son tour, elle se sentait inquiète.

– Alors, dans ma chambre, conclut Diane ; c'est forcé, ajouta-t-elle, en pesant un peu sur le mot, et regardant Montlucar.

Il s'inclina de nouveau sans répondre.

– Va m'attendre au jardin, reprit Diane, en s'adressant à Clary. Tu es encore toute rouge d'avoir couru. Le repos au grand air te rafraîchira. Je te rappellerai par la fenêtre. M. Bruno et maître Sylvion, faites un peu la garde, je vous prie, si notre ivrogne repassait.

Ces derniers mots étaient-ils une invitation à Bruno de tenir compagnie à Clary ? c'en était au moins la permission. Il en profita pour suivre Cla-

ry qui, sans rien dire pour l'y engager, ne s'y opposa point.

Ils s'assirent en silence sur un banc ombragé, à l'angle du jardin, Sylvion sur le mur, les jambes ballantes, selon sa coutume, tous les trois sous la vue des fenêtres de la chambre de Diane.

– À présent vous êtes fâchée, fit Bruno, je ne puis plus m'y méprendre.

– Oui ; M. de Montlucar et « petite mère » n'avaient pas l'air contents. Ils sont plus sages que nous... elle se reprit : que moi. M. de Montlucar sait-il ?... ajouta-t-elle.

– Tout.

– Et il va le dire à « petite mère ? »

– Tout ? je ne sais pas ; je le voudrais bien.

– Ce « tout » ne lui déplut pas. Elle n'en continua pas moins sur le même ton sérieux :

– Je ne parle que de la malheureuse idée.

– Les deux n'en font qu'une.

– Et toutes deux malheureuses ! ne put-elle s'empêcher de dire d'un autre air.

– Ceci ne dépend pas de moi.

Elle redevint silencieuse. Elle aurait voulu pouvoir percer les murs de ses yeux et de ses oreilles. Si M. de Montlucar allait parler aussi de Bruno et pour Bruno...

V

– Forcé ! avait répété Diane, en ouvrant la porte de sa chambre. Mais quand elle et Montlucar s’y furent assis, elle lui tendit la main.

– Vous ne me reconnaissez donc pas ? fit-il sans la prendre.

– Si ! déjà tout de suite, à votre portrait. Sans cela, est-ce que je vous tendrais la main ?

– On ne la tend pas à son ennemi.

Elle rougit. Ses yeux étincelèrent, mais plutôt d’un éclair humide.

– Ainsi, reprit-elle après une pause, non seulement vous n’avez pas conservé de moi le moindre bon souvenir... d’amitié, mais vous vous déclarez mon ennemi.

– J’espère être arrivé, répondit Montlucar, à ne plus l’être de personne, mais vous m’avez été une ennemie, une cruelle ennemie, et je crois que vous l’êtes encore, ajouta-t-il.

– Et si vous étiez dans l’erreur sur le présent, comme vous l’avez été sur le passé, comme vous l’êtes toujours, à ce que je vois.

– Moi, dans l’erreur sur le passé ! Pouvez-vous le dire, vous que je sais du moins franche et sans hypocrisie ?

– Je le suis ; je l’ai toujours été.

– Sur le passé ! répétait Montlucar. Comme s’il n’était pas plus clair que le jour, quoiqu’il m’ait été aussi noir que la nuit. Son ombre n’a jamais cessé de me suivre, et pèse encore sur le soir de ma vie.

– Je ne vous ai dit que la vérité, je vous la devais à tous deux, si... je ne pouvais pas tout vous dire.

Elle avait ajouté ces derniers mots comme une réflexion plutôt pour elle que pour Montlucar. Celui-ci n’en vit que le sens général, et non le sens particulier, plus intime, qu’ils paraissaient avoir pour celle à qui ils étaient échappés.

– À tous deux ! oui c'est bien cela ! reprit-il avec un mélange de colère et d'ironie. À tous deux ! et c'est vous qui le dites ! Oh oui, vous avez été franche, trop franche...

– Pas assez ! fit-elle du même air.

– Quoi ! qu'auriez-vous caché ? Vous saviez mon amour pour Émilie.

– Je le savais.

– Émilie aussi.

– Comme moi... quoique pas autant peut-être.

– Eh bien ?

– Elle ne vous aimait pas de même.

– Elle m'aimait ! elle m'aurait aimé.

– Vous n'étiez pas faits l'un pour l'autre, sinon comme amis. L'un de vous en aurait souffert, probablement tous les deux, elle surtout.

– Elle ne serait du moins pas morte avec moi, ni par moi.

– Je ne lui ai pas conseillé ce mariage.

– Ni l'autre ?

- Ni l’autre. Je lui devais de la défendre contre elle-même. Je l’ai fait là où je l’ai pu.
- Contre moi ?
- Contre vous. J’ai cru vous le devoir aussi ; je le crois encore, même en me mettant en dehors de tout, de notre amitié perdue...
- Même au-dessus ?
- Si vous voulez. J’ai tout pesé. Il me fallait bien juger la position, puisque ni l’un ni l’autre ne la voyait, l’un par aveuglement, l’autre par faiblesse.
- Oh ! vous avez toujours eu une grande supériorité d’esprit.
- D’esprit... Je comprends ce qu’esprit veut dire : pas de cœur.
- Je vous rends plus de justice. Je crois que vous avez eu une amitié qui s’est trompée, mais une amitié réelle pour Émilie.
- Pour elle seule ?
- Pas pour moi toujours.
- Et vous m’en voulez ?
- Je ne vous en veux plus.

– Mais vous me détestez.

– Non ; seulement, je vous crains.

– Ce n'est certainement pas pour vous, d'après tout ce que vous venez de me dire. Pour qui, alors ?

– Pour Bruno. Je redouterais de voir aussi votre influence, même involontaire, s'exercer sur sa vie.

– Oh bien, soyez tranquille !

– Je suis décidé à la combattre, à l'y soustraire, je vous en avertis.

– C'est inutile, je me soumets, j'accepte, comme j'ai accepté jadis. C'est pour cela que vous m'avez demandé cet entretien ? Il est fini. Vous n'avez plus rien à m'apprendre, je présume.

– De ma part, plus rien ; mais non de la sienne.

– Il nous donne aussi notre congé. C'est au moins peu poli.

– Ne lui attribuez pas un pareil manque de forme...

– De forme ?...

– Mais il a un autre tort, dont l’aveu lui était si pénible, que je m’en suis chargé pour lui, bien que je n’y sois pour rien. J’étais absent...

– Il a toujours été très convenable avec nous, quoique d’un empressement auquel je n’ai pas toujours su résister, je l’avoue.

– L’empressement a été plus loin que vous ne supposez.

– Que voulez-vous dire ?

– Ou plutôt il a commencé avant que vous puissiez vous en douter même...

– Commencé par quoi ?

– Une supercherie, un enfantillage, dont l’aveu me coûte même pour lui.

– Une supercherie. Il en est incapable. Le méconnaîtriez-vous, lui aussi ?

– Il y a des moments, des entraînements où l’on ne réfléchit plus, où l’on est capable de tout, même de la chose la plus absurde.

– Qu’il m’aurait dite, n’est-ce pas ?

– Nullement ; vous ne la saviez pas, vous l’ignorez encore à cette heure, mais qu’il a faite cependant.

– Pour cette fois, je m’y perds.

– Eh bien, grâce à lui et à Sylvion auquel revient l’honneur de cette belle idée, vous avez cru trouver une pension...

– Ah ! c’est donc cela ! le soupçon m’en a quelquefois traversé l’esprit. Vous êtes ici les seuls pensionnaires. La vieille Marianne n’en reçoit pas d’autre dans la maison.

– Hélas ! cette maison est la mienne ; je l’ai achetée pour y élever Bruno loin du monde...

La voyant fixement silencieuse, comme une personne qui attend encore des explications, il acheva de la mettre au fait. – Un enfantillage ! répétait-il.

– Auquel vous ne trouvez pas d’excuse, fit-elle après une pause ?

– Aucune.

– Ni moi non plus par conséquent.

Cela fut dit avec décision, mais non sans un mélange de douceur et de fermeté dans la voix. Elle ne fit plus de questions, parut réfléchir, Montlucar se taisait aussi.

– Ainsi, vous nous chassez ! dit-elle brusquement.

– Vous m’aviez, disiez-vous, reconnu, mais vous me méconnaissiez tout à fait en ce moment. Si Bruno, comme il l’aurait dû, vous eût offert simplement l’hospitalité, croyez bien que je l’eusse approuvé, quitte à vous parler franchement comme je viens de le faire. Cette hospitalité, c’est moi maintenant qui vous l’offre et qui vous prie de vouloir bien l’accepter. J’en serai heureux, et n’y mets aucune arrière-pensée. Cette maison est à vous aussi longtemps qu’elle vous plaira, que vous en aurez besoin pour vous rétablir, car vous êtes souffrante...

Elle le regardait, se demandant si, dans ce caractère de Montlucar dont elle savait à la fois la hauteur et la bonté, celle-ci allait enfin prendre le dessus, comme elle aurait voulu l’espérer. Mais il ajouta :

– J’ai peut-être retenu Bruno trop longtemps dans la solitude ; aussi, je projetais pour lui un changement, d’abord un voyage de quelque durée. Nous allons partir aujourd’hui même...

– Je comprends ! fit Diane, revenue à sa propre fermeté.

– Vous avez tort de le comprendre ainsi. Je n’ai pas créé la situation. Je l’accepte et m’en tire comme je peux.

– Non, non ; c’est nous, cela va sans dire, qui partirons... à l’instant même.

VI

Entre Bruno et Clary, la conversation était loin d’avoir été aussi vive. Ils avaient plutôt l’air de jouer au silence interrompu.

– Vous êtes fâchée ? disait Bruno.

– Certes !

– Vous m’en voulez ?

– Beaucoup, et à Sylvion encore plus, puisque c’est lui, dites-vous, qui a commencé.

– Si pas pension, marmotta celui-ci, belles dames n’auraient pas cru Sylvion, auraient refusé, auraient couché, dans les prés.

– C’est assez vrai, dit Clary : à lui donc, je lui pardonne. Mais vous, vous auriez dû nous dire...

– Je le voulais ; je n’ai jamais pu... est-ce donc un si grand crime ?

Elle le regarda, presque comme sur la pente, moins le sourire.

– Mais le lendemain, Monsieur, le lendemain ? au lieu de nous laisser partir.

– C’est Sylvion.

– Dis pas non, fit ce dernier.

– Vous pouviez vous excuser... l’embarras, la surprise... nous expliquer alors tout à votre aise, et tout était oublié.

– Hélas ! oui, tout.

– Encore une de vos heureuses idées.

– Vous partiez, et je ne vous revoyais jamais.

– Il est sûr... dit-elle, sans achever la phrase.

Mais au bout d’un moment : – Si M. de Montlucar n’était pas revenu si vite, qu’auriez-vous fait ? demanda Clary.

– Le sais-je ? je n’avais qu’une idée.

– La même ?

– Toujours la même et que j’aurai toujours.

Elle le regarda encore, cette fois avec un petit sourire en dessous.

– C’est heureux, reprit-elle, que M. de Montlucar soit revenu.

– Pour vous ?

– Qui sait ? ce qui est certain, c’est que sans lui, à vous entendre, ni nous ni vous ne sortions pas de là.

– Je n’en sortirai jamais.

– C’est pour cela que vous n’avez rien dit encore à « petite mère. »

– Je lui ai tout dit.

– Tout ? je croyais que c’était pour lui expliquer que M. de Montlucar...

– Oui, pour lui faire l’aveu de ma faute ; mais ceci est la moindre chose pour moi.

– Il a donc un autre motif d’entretien avec elle ?

– Oui, malheureusement un autre.

– Le savez-vous ?

– Pas bien ; et le peu que je sais, je ne puis le dire.

– Un nouveau mystère ?

– Non ; plus de mystère ; celui dont j'étais heureux malgré tout, est fini. Oh ! dit-il en éclatant, oh ! si vous vouliez me promettre...

– De vous pardonner... à la longue... qui sait ? on verra.

– Oui de me pardonner, d'oublier ma faute, mais aussi, mais surtout de ne pas oublier complètement le criminel. Je serai déjà assez malheureux sans cela.

Émue, et les yeux cette fois baissés, – Le pardon n'est pas l'oubli, et je vous pardonne, ajouta-t-elle en lui tendant la main sur l'espace libre du banc où ils étaient assis.

Il la serra de toutes ses forces, assez longtemps même pour que Sylvion en pût faire le sujet d'une de ses rimes les plus développées.

– Petite main, petits doigts, si fins, si fins ! Pas tant serrer. Pas les briser. Pour une plume, faut pas d'enclume. Dit la chanson, et dit Sylvion.

La fenêtre s'ouvrait. – Clary ! appela Diane. – « Petite mère ? » – Viens que nous faisons nos paquets, nous allons partir.

Clary s'était levée, sa main toujours dans celle de Bruno. Elle la dégagea doucement.

– Adieu ! dit-elle.

– Vous permettez ? reprit Diane en s'adressant à Montlucar, debout derrière elle. Sylvion, préparez le mulet.

– Oui, bon mulet ! répondit ce dernier. Pour grande dame. Veut donc partir. Faut obéir. Adieu, fins-hauts ! S'en va trop tôt. Oui, bon mulet. Adieu, chalet.

Il le répétait encore en sellant sa bête et y suspendant les paquets et les schalls.

– Vous ne pouvez aller à pied, dit Montlucar à Diane.

– Si ! très bien jusqu'au village, où nous trouverons sans doute un véhicule.

Elle avait l'air sérieux et décidé, mais sans raideur ni sécheresse.

Marianne s'avança, son bonnet plus en l'air que jamais.

– Excusez-moi ! dit-elle.

– C’est au contraire à moi, fit Diane, de m’excuser. Nous vous avons donné bien de la peine...

– Oh ! non, ce n’est pas cela.

– Je sais. Vous avez été bonne, très bonne pour nous. Bruno, hors d’état d’articuler un mot, s’apprêtait à les accompagner.

– Non, fit Diane avec douceur : Sylvion suffira.

– Ce sera pour vous punir, dit-elle à celui-ci, en lui donnant une petite tape sur la joue. Partons. Adieu, fit-elle encore, pour ceux qui restaient, sans les désigner nommément, mais en tendant la main à Bruno. Clary ne lui dit adieu que des yeux.

Arrivée à l’auberge, Diane renvoya Sylvion, non sans le charger, pour Marianne, d’une belle robe qu’elle trouva dans un magasin mélangé de draperie, mercerie, lainerie, épicerie et droguerie, comme on en rencontre perdus dans la montagne. Elle y ajouta pour lui toutes sortes d’outils qu’il choisit lui-même, plus un gilet de laine bleue et

un beau bonnet à fourrure comme les aiment les montagnards.

– Voyez ! voyez ! dit-il au retour. M'a donné grande dame, pour Marianne, et pour moi grands cadeaux, bons et beaux. Suis content, mais suis triste, tous les deux ; pas joyeux, les adieux.

C'est donc fini ! soupira Bruno.

VII

Montlucar comprenait la décision de Diane, et au fond l'approuvait. Bien que soulagé lui-même par cette prompte séparation, il en ressentait pourtant une impression pénible, qu'il attribuait à la manière dont ce brusque départ avait eu lieu, mais à laquelle devait aussi se mêler la tristesse d'avoir dû l'accepter. Il fut donc sobre d'explications avec Bruno. Celui-ci, d'ailleurs, ne lui en demanda pas, s'il en attendait.

Une fois seulement il fit tout à coup cette question, à haute voix :

– Elle n'a donc pas pardonné ?

– Oui, bien à toi ; mais à moi, je te l’ai déjà dit, elle ne me pardonne pas le passé, quoique j’aie été, par elle, le seul à en souffrir.

– Le seul ! répéta Bruno, sans interroger, ni rien ajouter.

Sa manière d’être avec Montlucar n’avait point changé. Il était toujours affectueux, mais ne s’épanchait ni ne se plaignait. La maison lui paraissait d’une solitude affreuse. Il aimait encore mieux errer dans la campagne, mais il évitait les lieux où il s’était promené avec Clary.

Une fois, comme il allait droit devant lui sans regarder où ses pas le menaient, il se trouva près du petit pont, il se détourna pour n’y point passer, prit plus haut, à gauche, mais l’instant d’après, avant d’en avoir eu conscience, il y était accoudé. La petite source, sautant de buissons en buissons comme un oiseau de branche en branche, était toujours là, prenant un moment de repos dans sa vasque naturelle, avant de courir de nouveau par les prés en dessous, pour se perdre dans le torrent où elle se jetait cette fois d’un seul bond. Bruno, par-dessus les taillis, pouvait la voir prendre son élan sur l’extrême bord et s’y précipiter. « Oh ! que ne suis-je comme elle ! » se disait notre jeune

philosophe, encore à cet âge de philosophie et de jeunesse où l'on trouve tout simple de mourir. « Qu'est-ce que la vie ! qu'est-ce que la mienne ! une onde qui passe. Si la mienne, après avoir couru un moment joyeuse et pure, pouvait aussi se précipiter tout à coup. Oh !... mais ingrat ! fit-il : et Montlucar ! »

Cette pensée le rendant à lui-même, le ramena en même temps vers la petite glace de liquide azur qui miroitait dans le ravin feuillé comme au fond d'un puits. Elle semblait encore lui sourire, mais sans yeux bleus cette fois. Il les y évoquait du moins, croyait presque les revoir, lorsqu'une ombre, comme de quelqu'un arrêté, mais qui ne se montrait pas, voila un moment la source et fit cesser l'apparition, qui, l'ombre ayant passé, sembla s'être aussi éloignée à son tour. Tout passe, le rayon comme l'ombre, dit Bruno, reprenant le cours de ses pensées et de sa promenade sans but.

Mais autant n'en avait pas fait Sylvion, qui le suivait souvent sans rien dire, fidèle et silencieux, ou ne se parlant qu'à lui-même. Il avait disparu dans le ravin, et ne rentra que le soir.

Cette fois, il était redevenu loquace à sa manière, mais pour Bruno seulement et non devant Montlucar.

– Beaux yeux, chantonnait-il, beaux yeux bleus, rien de mieux, les ai vus, on m’a défendu, dirai rien, mais sais bien.

À force de questionner Sylvion, ou plutôt de le faire se parler à lui-même, Bruno en tira à peu près le résidu de ce qu’il avait appris : Diane, plus souffrante de son pied, avait dû renoncer à continuer immédiatement le voyage, s’arrêter pour quelques jours à l’auberge et s’y imposer même un repos absolu.

Voilà ce qu’avait appris Sylvion, mais de qui ? C’est ce qu’il ne voulut jamais bien dire. Il se retranchait toujours dans son : « Défendu, mais bien vu. » Vu qui ? Il assurait n’être pas allé au village. Ce n’était donc pas Diane. Était-ce Clary ? Sa « petite mère » ne voulant pas la tenir enfermée tout le jour, l’avait-elle engagée à faire quelque promenade ? Clary aurait-elle poussé jusqu’à la petite source ? Il y avait un joli sentier en dessous, venant tout droit du village, et presque à plat, après en être descendu ; se serait-elle arrêtée en passant près de la source ? Idée dé-

licieuse qui montait au cœur de Bruno, et le remplissait tout à coup. Mais comment ne l'avait-il pas aperçue ? Était-ce son ombre au moins qui s'était dessinée là un moment ? Cette ombre, qu'il se reprochait d'avoir à peine regardée, il lui semblait maintenant qu'elle avait la forme d'une robe et qu'il s'en détachait comme un voile, une écharpe, ou des bouts de rubans. Sot qu'il était de n'avoir pas mieux observé, de n'avoir pas suivi cette image fugitive, de ne rien voir à force de penser, au lieu de faire comme Sylvion qui ne réfléchissait guère, mais qui sentait et voyait tout !

Quel parti prendre ? Aller lui-même au village ? Malheureusement il ne pouvait douter que cela ne déplût à Diane et ne fît de la peine à Montlucar. Le petit pont lui parut son unique ressource. Il avait fait leur première rencontre. S'il pouvait devenir leur rendez-vous tacite ?... Le lendemain Bruno y était de nouveau arrêté, mais il n'osait pas aller se promener en dessous.

C'était dans la matinée. Il ne vit rien ni personne. Il revint dans l'après-midi. La brise du soir commençait à se lever. Elle agitait les feuillages, et l'onde qui s'y endormait un moment dans son lit de rocher en avait aussi comme un léger fris-

son. Impossible de rien voir. L'onde se trouble même encore davantage. Mais quoi ! serait-ce sous l'effet d'un charme ou d'une conjuration magique ? une petite main rose y apparaît, moitié dedans, moitié dehors. Puis, des cheveux d'un blond d'abeille qui s'y penchent et dont les boucles déliées viennent s'amonceler sur le bord comme un essaim ; mais aussi elles cachent la figure qu'elles encadrent. L'onde toujours un peu frissonnante en fait aussi frissonner les lignes, qui déroutent ainsi le regard. Mais la figure penchée se relève, les yeux bleus d'en bas rencontrent les yeux noirs d'en haut, la petite main rose sort de l'onde, fait d'un de ses doigts posé un moment sur la bouche le signe du silence... puis plus rien.

Était-ce un rêve ? Bruno avait-il encore été le jouet de son imagination ? non ! si rapide qu'eût été la disparition de ce qu'il avait pris d'abord pour une ombre, il avait pu voir encore le bord d'une robe blanche à fleurs roses, et qu'il connaissait bien, frôler l'herbe du sentier du côté du village où sans doute on retournait. Ce n'était donc pas un rêve, mais Bruno n'en rêva pas moins toute la nuit.

Le jour suivant, il pleuvait. Il alla néanmoins se poster en embuscade sur le pont, acceptant sans y songer une peau de chèvre que Sylvion lui jeta sur les épaules, et sans songer non plus que les jeunes demoiselles n'usent guère de ce manteau de saint Jean-Baptiste. La cascade, subitement gonflée, au lieu d'espacer dans le ravin ses fusées d'écume, y roulait d'un seul flot une eau terreuse et noire, sous laquelle sa jolie vasque elle-même disparaissait. – Fou que je suis ! se dit alors Bruno. Deviendrais-je fou ? se demandait-il.

Non sans être resté là quelque temps, comme s'il y fût cloué par la fascination de la veille, il finit par revenir assez piteusement à la maison.

– Où es-tu donc allé par ce temps ? lui demanda Montlucar, s'entretenant avec Sylvion et tâchant aussi de le faire jaser, mais sans plus de succès.

Bruno secoua la tête sans répondre, Montlucar aussi.

– Joli temps ! joli passe-temps ! murmurait Sylvion. Maître Bruno pas content. Mais le soleil reviendra, refleurira. Faut attendre, pas se pendre. L'oiseau bleu toujours là.

Mais hélas ! le second jour encore, même pluie fine et sans fin, menue et drue. – Si au premier beau jour elles allaient se remettre en route, pensait Bruno : sans que je lui aie parlé, sans l'avoir revue. Lui parler ? elle me le défend ; mais ce n'est pas défendu d'écrire, conclut-il, sa double qualité de philosophe et d'amoureux ne lui ayant donc pas fait trop perdre l'esprit.

Ainsi que bien d'autres en cas pareil, il écrivit cinq ou six pages d'arrache-plume, pour les remplacer par cinq ou six lignes :

« ... Oh ! que je vous revoie, que je vous parle encore une fois ! je suis trop malheureux. L'idée de vous perdre à jamais me tue. Peut-être qu'à nous deux, nous trouverions un moyen de gagner votre « petite mère » et son ancien ami. Mais insensé ! puis-je dire : à nous deux ! Venez du moins, fût-ce pour me repousser tout à fait. Mais c'est impossible, vous ne sauriez être dure à ce point. Enfin, venez, quoi que vous puissiez me dire, venez ! venez ! vous viendrez, n'est-ce pas ? Du petit pont au village, je parcourrai toute la campagne au premier rayon de soleil. Laissez-moi vous y rencontrer comme par hasard. Riez de ma folie, mais prenez-en pitié du moins. »

Sylvion qui pouvait plus aisément faire le guet, soit autour du village, soit même autour de l'auberge, trouverait bien moyen de glisser cette lettre à son adresse convenue, car il n'y en avait point d'écrite. En attendant, il la glissa dans l'une des deux longues poches fendues des deux côtés de son pantalon, là où leurs bandes de boutons d'os commençaient. Bruno fut bien obligé de le laisser faire, n'ayant point d'autre boîte aux lettres. Il savait d'ailleurs le bon vouloir de celui qui, de guide et de sommelier, devenait maintenant facteur non moins improvisé, et se fiait à son adresse habituelle.

– Moi, veux bien, dit seulement Sylvion, mais elle, voudra-t-elle ? Si veut pas, pas moyen. Vaut mieux dire que d'écrire. On ira, on fera, ce qu'on pourra.

Le lendemain, soleil splendide, à ne pas croire qu'il eût plu la veille et l'avant-veille. L'herbe et les fleurs, secouant leurs perles humides, ne semblaient scintiller que d'une rosée plus forte tombée dans la nuit. L'après-midi, les chemins, les sentiers étaient déjà secs : cela se voit souvent dans les Alpes, par suite, soit de la nature du terrain, soit de la moindre densité de l'atmosphère

qui la rend plus pénétrable aux rayons du soleil. Pas un nuage. Un azur profond et limpide, que les cimes, comme de blanches cathédrales, découpaient de leurs flèches de glace ou de leurs dômes de neige. C'était, en un mot, un de ces beaux jours de montagne dont on serait tenté de dire, comme le psalmiste le disait du temple de Jérusalem, qu'un en vaut mille ailleurs. Malheureusement, ils sont rares, ces jours parfaits ; mais où et en quoi ne le sont-ils pas ? N'est-ce pas un savant qui l'a dit : Sur cette terre, on n'a que le choix d'être gelé ou grillé ? il aurait pu ajouter : ou mouillé entre deux.

Dès le matin, Sylvion était parti pour faire sa ronde. Il ne revenait pas. Même avant le dîner, Bruno avait couru au petit pont, tout en se disant : c'est trop vite. Après le repas, amical comme toujours, mais silencieux, Montlucar cherchant moins à faire parler Bruno qu'à le regarder de temps en temps d'un œil inquiet et fixe, celui-ci ne tarda pas à retourner à son poste. Il descendit même dans le ravin, suivit le sentier, l'explora du regard... Rien ! personne. Il remonta les pentes, y erra en long et en large, en haut et en bas ; aucune robe blanche à fleurs roses se détachant sur les

prés verts ! Enfin, au tournant d'un de ces replis de terrain comme il y en a presque toujours sur les pentes en apparence les plus uniformes, et que l'on ne découvre que lorsqu'on y est, il crut entendre une voix... mais hélas ! il reconnut bientôt celle de Sylvion. Il frappa du pied d'avoir pu croire... Pauvre Sylvion ! Il alla pourtant de son côté, voulant savoir du moins le résultat de sa tournée. Cet enfoncement du sol se rehaussait, sous un panache de buissons, en une sorte d'arête, où Sylvion était étendu dans l'herbe, mais au plus beau du soleil. Tournant le dos à son jeune maître, il ne le voyait pas ou faisait semblant de ne pas le voir, n'ayant sans doute rien de bon à lui apprendre. Bruno poussa jusqu'à lui, avec une forte envie de lui tirer les oreilles. Le sol se renfonçait une seconde fois derrière l'arête. Et là aussi c'était bien elle, regardant, il ne savait quoi, dans l'herbe au pied des hauts buissons de boules de neige sauvages, et d'églantines rouges, comme on en trouve dans la montagne. Sans aucun souci de sa robe blanche à fleurs roses, elle s'était même agenouillée pour mieux voir, la tête penchée presque jusqu'à terre et les boucles de ses cheveux se perdant à moitié dans l'herbe.

– Oh ! que vous êtes bonne ! vous êtes donc venue.

Elle se releva promptement.

– Mais pas du tout ! fit-elle. D’abord je ne suis point bonne, et je ne suis point venue, comme vous le dites. J’ai rencontré Sylvion dans le sentier, à quelques pas d’ici, où il m’a fait descendre pour voir, disait-il, un nid d’oiseaux. Je n’ai pas su résister à la tentation, mais je commence à croire qu’il l’avait placé là tout exprès. Et cependant, non, le nid est si bien entrelacé sous sa touffe d’herbe qu’il semble avoir poussé avec elle.

– Beau nid ! petit nid ! Si rond ! si joli. Jolis œufs bleus, jolis yeux ?... fredonnait déjà Sylvion. Bleus aussi, aussi bleus.

– Si c’était encore un de ses pièges, fit Clary en l’interrompant, je ne le lui pardonnerais plus... ni à personne, ajouta-t-elle.

– Hélas ! dit Bruno, vous ne me pardonnez donc pas même cette malheureuse lettre.

– Quelle lettre ?

– Celle que Sylvion vous a remise.

– Pas remise... commençait Sylvion.

– Tu l’as gardée !

– Pas gardée ; l’ai tournée, retournée, sans rien voir, blanc et noir, et le vent s’élevant, me l’a prise, maudit vent ! grosse bise ! Vole, vole, lettre folle, au torrent.

À ce mot de « lettre folle, » qui, pensa-t-elle, devait tomber assez juste, plus juste sans doute que ne pouvait le savoir Sylvion, Clary retrouva un de ses plus jolis éclats de rire.

– Oh bien ! dit-elle, si la lettre était folle, je lui pardonne... de ne me l’avoir pas remise, mais à sa véritable adresse... au torrent ! au torrent ! ajouta-t-elle avec un nouveau rire.

– Oh ! vous êtes cruelle ! fit Bruno, encore assez philosophe, même dans ce moment, pour trouver que la rencontre inespérée de Clary valait bien la lecture de son épître, et se hâtant de dire quelques mots pour la retenir.

– Cruelle ? c’est ce qu’on dit quand on est injuste.

– Oh ciel ! moi qui ne veux que vous obéir, qui me soumetts à tout.

– Il le paraît ! voilà que vous avez déjà enfreint le traité.

– Quel traité ?

Elle mit comme en jouant un doigt sur sa bouche, et dit de l'air le plus grave qu'elle put prendre : – Un traité fort solennel, vous voyez ! Et de ce même petit doigt replié sur le pouce, faisant en l'air le geste d'écrire, – Avec deux bons témoins, ajouta-t-elle, la cascade et le petit pont. Un traité en règle, il me semble !... du moins il me le semblait.

– Je ne l'ai pas signé, hasarda notre philosophe.

– Alors, je m'en vais, je romps la conférence, j'aurais déjà dû m'en aller.

– Non, non ; je signerai tout ce que vous voudrez. Ou plutôt signez pour moi.

– Ce n'est pas dans les règles. Chacun signe pour soi.

– Vous pour moi, ce serait bien mieux.

– Encore une échappatoire !

– Donnez-moi du moins votre plume, osa notre philosophe, s’enhardissant à sourire, puisqu’elle souriait ; mais il avait trop osé.

– De moins en moins dans les règles, fit-elle en retirant non seulement la main qu’elle semblait prête à lui tendre, mais le sourire qui lui revenait.

– Sans plume, risqua encore Bruno, on ne peut pas signer.

– Eh bien, dit-elle en se reprenant au jeu... eh bien... mais de loin... attention !

Et agitant son doigt relevé, – Voilà ! fit-elle, comme si elle le lui envoyait. Maintenant vous avez signé, jurez...

– Quoi ?

– De ne pas parler, ou plutôt, – car vous avez déjà violé le traité sous le prétexte de n’y avoir pas apposé votre signature, – de ne plus parler.

– Mais d’écrire ?

– Encore moins ! Je ferai comme Sylvion, je jetterai toute lettre au torrent.

– Vent l’avait prise, vent l’a remise, à sa place comme devant, bon petit vent ! dit tranquillement Sylvion, en tirant la lettre, passablement chiffon-

née, de la longue poche de son pantalon longuement boutonné.

– Qu'est-ce que tu nous chantes là ? fit Bruno.

– Mais vous voyez bien ! dit Clary : toujours les mêmes chansons.

– Petite dame l'aurait pas lue, ou serait pas venue, continuait Sylvion, le corps à moitié soulevé de sa couche herbeuse où il avait fait un de ces temps de sommeil dont il sortait toujours juste à point, comme si un génie invisible l'éveillait. – Petite dame serait pas venue, répétait-il, en tenant la lettre haut élevée au-dessus de sa calotte de cuir brun gaufré, et riant des yeux sous ses larges mèches de cheveux noirs, entre lesquelles on les voyait luire comme ceux d'un lézard sous des feuilles de figuier. – Aurait pas voulu lire, répétait-il : vaut mieux parler que d'écrire. Sans rien savoir, mais pour voir petit nid, si joli, petite dame venue, lettre ainsi bien mieux répondue...

– Et qui va de nouveau s'envoler dans les airs, dit Clary. Au torrent, passe encore ! mais dans l'herbe, sous la main du premier passant !

Elle observait Bruno, toujours sur l'arête, elle en dessous. Le voyant se tourner vers Sylvion, elle

le devança d'un saut léger comme celui d'un chevreuil et, d'un coup non moins léger de sa main horizontalement tendue et ouverte, elle enleva la lettre comme si elle eût pris un papillon au filet.

Bruno regardait le filet ; mais il s'était si bien refermé sur la proie qu'il n'y aurait pas eu moyen de l'en arracher.

– À quoi bon ? dit Bruno, puisque vous ne voulez pas la lire.

– Qui sait ? pas seule, en tout cas. Mais assez de folies. Je m'en vais.

– Non, je vous en supplie. Je ne vous ai rien dit encore.

– Vous ne devez rien me dire. Et le traité !

– Je vous barrerai le chemin.

– Je me sauve.

– Je me jetterai à vos pieds.

À ces mots, Sylvion, sautant comme une carpe, fit mine d'exécuter aussi pour sa part le projet de Bruno, et même de le devancer ; mais au lieu de rester aux pieds de Clary, sa bonne intention se perdit dans une cabriole qui, de l'arête, se

prolongea sur la pente et ne s'y termina que tout au bas.

– Écoutez ! dit Clary, d'un ton doux, je vois bien que tous les traités n'y font rien. D'ailleurs, moi aussi j'ai à vous parler.

Il était ravi, et eut besoin cette fois de toute sa philosophie pour ne pas se jeter réellement à genoux, comme il l'en avait menacé.

– Oui, nous causerons, reprit-elle : c'est-à-dire moi, car vous, c'est toujours entendu, vous ne direz rien.

– Rien que ce que vous voudrez. Donc, j'écoute. C'est déjà un bonheur pour moi que d'entendre le son de votre voix. Jamais il ne m'avait paru si doux que lorsque vous m'avez dit ce simple mot : Écoutez ! Pourvu que la suite !... Mais je l'attends, quelle qu'elle soit.

– Pas à présent. Un de ces jours prochains ; car « petite mère » n'est point encore assez bien rétablie pour se mettre en route.

– Pas aujourd'hui ? répéta tristement Bruno.

– Non ; je suis déjà trop restée. Adieu.

Elle lui tendit la main. Devenu tout à coup et complètement docile, il la laissa s'élaner de l'arête, comme Sylvion la remontait.

– Petit oiseau, fit celui-ci, en la voyant s'éloigner, petit oiseau s'en est allé, s'est envolé. Vole bien, petit oiseau. Mais reviendra, rechante-ra. Oiseaux savent pas lire, ni écrire, mais chantent, chantent, de branche en branche, douces chansons, dans les buissons, d'où sans savoir, savent bien voir, si bien voyants, si bien chantants, petits oiseaux, si gentils et si beaux.

VIII

On peut bien supposer que Bruno s'en retourna la joie dans le cœur. Que voulait lui dire Clary ? que lui dirait-elle ? De tout autre, il eût cherché d'avance à l'analyser ; mais il aimait mieux garder sa joie toute pure, toute pleine, sans la sonder, sans la toucher. Seulement sa conscience, philosophique ou non, lui intima d'apprendre à Montlucar, sans plus tarder, que ces dames n'avaient pu partir encore et qu'il avait revu M^{lle} d'Albenne.

Montlucar ne lui ayant fait aucun reproche ni demandé que des explications vagues, Bruno alla se coucher, même sur ces points, assez tranquille ; d'ailleurs, il n'avait plus qu'une seule pensée, comme cela peut arriver, en cas pareil, à tout philosophe, grand ou petit.

Mais, en se levant, sa première idée fut de se frapper le front, sans aucune espèce de philosophie. Comment avait-il pu ne pas convenir avec Clary du lieu où il devait la revoir, à supposer qu'elle eût voulu lui en fixer un, la fugitive et capricieuse fille ! Cette seconde idée le calma. Mais où se retrouveraient-ils pour cet entretien qu'elle lui avait demandé et par conséquent promis, en bonne logique ? Au même endroit ? Ce n'était pas sûr. En attendant, il ne fit qu'y passer et repasser toute la journée, sans y voir apparaître, au large des prés, aucune robe fleurie, pas le moindre petit chapeau planté sur une tête blonde, pas le moindre bout de ruban rose y flottant avec les cheveux. En revanche, il rencontra Montlucar, qui allait, lui dit-il sans autre confidence, faire visite à M^{lle} de Breuil, puisqu'elle était malade. — Elle a peut-être besoin d'un médecin, je vais lui en indiquer un, le faire chercher, si elle veut ; on ne doit

pas abandonner une étrangère, à plus forte raison une ancienne amie, malgré ses torts, ajouta-t-il seulement.

– Ne pourrais-je pas vous accompagner, demanda Bruno.

– Non, il vaut mieux que je la voie seule.

Et Montlucar s'était remis en route. Arrivé à l'auberge du village, il fut aussitôt introduit auprès de Diane. Sur les premiers mots qu'il lui dit de lui envoyer un médecin – qu'elle refusa d'ailleurs, – son air d'abord froid, un peu hautain même, s'éclaira sensiblement, à cette preuve d'intérêt. Clary était là, déjà toute rayonnante, mais non sans quelque émotion secrète. Voyant la conversation languir du côté de Montlucar, après ce début qui ne lui parut plus d'aussi bon augure, elle se retira dans une autre pièce, pour laisser le champ libre aux deux principaux interlocuteurs, dont évidemment, l'un du moins, avait encore quelque chose à dire qu'il ne voulait pas dire devant elle.

En effet, dès qu'elle fut loin, Montlucar en vint tout droit à l'autre objet de sa visite.

– Ces deux jeunes gens... commença-t-il.

- Ah ! c’est pour eux que vous êtes venu ! fit Diane, dont l’air animé s’éteignit.
- Pour eux aussi.
- En ambassade ?
- Non, en consultation secrète, et à l’amiable, je le désire.
- À l’amiable : ce qui n’est point nécessairement la même chose qu’entre amis.
- Si vous ne le voulez pas ?
- Je l’ai toujours voulu, dit-elle avec un regard où sa pensée semblait s’échapper autant pour elle que pour lui. Mais enfin, reprit-elle aussitôt, ces jeunes gens, voyons ce que vous avez à m’en dire.
- Ils sont en train de s’aimer.
- C’est possible. Ne me disiez-vous pas autrefois, quand j’étais votre confidente et que vous m’appeliez « la bonne Diane, » car vous m’appeliez ainsi, sans reproche, et, à votre jugement, j’aurai du moins été bonne une fois en ma vie, ne me disiez-vous pas qu’il en est de l’amour comme du vent qui souffle où il veut et qu’on ne voit pas venir ?

– Je le vois naître chez Bruno, et même assez avancé déjà pour qu’il le voie aussi.

– C’est possible. Avec l’amour, me disiez-vous encore dans nos dissertations infinies, il faut s’attendre à tout, ses caprices lui font loi, plus il est aveugle, plus il est irrésistible. Le moins aveugle, vous répondais-je pour entrer de mon mieux dans vos analyses, est celui qui n’est pas vu, s’il n’est pas celui qui fait le moins souffrir. Mais à quelque point qu’on en soit, une femme est la première à voir, à y voir même pour deux. Je ne serais donc pas étonnée que de la part au moins d’un de nos jeunes gens, comme vous dites, l’amour eût été vu, mais le trouveriez-vous si aveugle chez l’autre, j’ajouterai pour être franche : chez tous les deux.

– Je n’en suis pas encore à vouloir que mon pupille se marie.

– Ni moi, ma pupille.

– Eh bien ?

– Soyez tranquille ! Je suis sûre de Clary ; je saurai bien d’ailleurs l’emmener à temps.

– À temps pour elle, je le crois sans peine ; mais pour Bruno ?

– Cela vous regarde. Vous me croyez plus forte que je ne suis, dit-elle en lui montrant d'un éclair de ses grands yeux bruns qu'elle lisait dans sa pensée ; mais, reprit-elle en éteignant ce regard et le noyant dans un sourire : qui sait ? Cela vous regarde... à moins que je n'emmène M. Bruno avec nous, n'est-ce pas ? cela rentrerait dans vos théories de l'amour aveugle et irrésistible, si nos deux jeunes gens en sont là, ce que je ne crois point du reste. Mais qui sait ? qui peut savoir ? qui a jamais tout su ?

– Bien ! j'avertirai Bruno.

– Bien ! dites-lui tout : le vrai et ce qu'on croit vrai, ce qu'on croit savoir et ce qu'on ne sait pas. Bien ! faites le malheur de l'un de ces deux enfants, celui des deux peut-être.

– C'est encore vous qui l'aurez fait !

– Toujours moi ! Et qui pense à moi cependant ? s'écria-t-elle, emportée par l'orage d'un sentiment secret qu'elle n'avait pu dompter, mais qu'elle avait dû refouler toute sa vie.

Craignant d'en avoir trop dit, quoiqu'elle se sût et se vît encore incomprise, elle se leva, salua Montlucar, déjà debout, et rejoignit dans le salon

Clary qui n'avait rien pu entendre, mais rouge comme si elle eût tout entendu.

Elle l'embrassa avec effusion, sans rien dire. Clary ne sut que lui répondre de même, n'osant hasarder de questions sur un sujet où elle sentait bien qu'elle avait dû être mêlée. Enfin, d'une voix basse :

– M. de Montlucar vous a fait de la peine.

– Oui.

– Pour vous ?

– Pour moi aussi.

Clary se tut de nouveau. Puis, au bout d'un moment, d'une voix plus basse encore :

– Et moi, vous causé-je aussi du chagrin ?

– Non ; pourvu que tu ne t'en causes pas à toi-même.

– Eh bien, rien n'est changé, puisque je suis la même pour vous, comme vous pour moi ; rien n'est changé, répéta Clary.

Le croyait-elle ? – Hélas ! se disait Diane, si elle devait avoir le même sort que moi : un amour fatal, impossible, que l'on veut en vain déraciner de son cœur, qui s'y enracine toujours plus. Le

sien, du moins, aurait été compris ; elle aurait été aimée ; mais ne fallait-il pas craindre plutôt qu'elle le fût, et qu'elle aussi en vînt à lier intérieurement, pour elle seule, son cœur et sa vie ?

IX

Montlucar était revenu attristé et irrité. Il voulait parler immédiatement à Bruno ; mais, plus troublé qu'il ne l'avait été depuis des années, il hésitait, Bruno ne lui ayant pas fait de questions sur sa visite, il en fut presque bien aise et remit à un autre moment de lui dire toute sa pensée, ce qu'il lui conseillait, ce qu'il attendait de lui, ce qu'il lui demandait.

Clary, de son côté, s'était promis d'éviter Bruno. Sylvion, qui savait toujours où la trouver, s'étant présenté à elle avec un bouquet de ces petites fleurs si finement découpées qui ne croissent qu'au pied des cimes, elle le lui jeta au nez, ce dont il resta tellement confondu que, pour la première fois de sa vie, il ne trouva rien à répondre à cette manière de parler, et laissa Clary prendre un autre chemin sans la suivre. Il revint

auprès de Bruno, qui l'attendait dans le petit val à compartiments herbeux.

– Belles fleurs, dit-il en retrouvant sa langue, pauvres fleurs des hauteurs, si jolies, si gentilles, les voilà ! S'en alla, sans les prendre, rien entendre, les jeta, à mon nez, pas au sien, pas contente, pas plaisante, pas charmante, rien, rien, rien ! est tournée, est fâchée, bel et bien.

Bruno, déjà inquiet, comprit qu'il s'était passé quelque chose. Il craignait Montlucar, même Diane, n'osait compter un peu que sur Clary, et voilà qu'elle aussi l'abandonnait. Elle ne venait pas, après le lui avoir promis ; elle paraissait lui signifier ne plus vouloir venir. De ce palais enchanté où il s'était enfermé seul avec sa pensée et avec elle, et dont il n'avait même pu voir le sommet, rien ne restait plus que des ruines. Comme il était à les contempler peu philosophiquement, un rayon s'y dessina tout à coup. C'était Clary. Ayant changé subitement d'idée, elle arrivait, mais tout droit, l'air décidé, la tête levée, les cheveux au vent.

– Eh bien oui, dit-elle en s'asseyant sur l'arête, presque aussi étroite qu'un banc de gazon, me voici, je tiens ma promesse. Je voulais d'abord

ne plus vous revoir, mais j'avais promis, et d'ailleurs j'ai encore plus à vous dire que je ne pensais.

Bruno s'était levé et debout dans l'enfoncement, où, quoique assise, elle le dominait, il allait hasarder quelques mots, mais elle ne lui en laissa pas le temps et poursuivit avec la même vivacité.

– Je suis fâchée contre vous, contre M. de Montlucar. Il est mal pour maman (quand elle était sérieuse elle l'appelait ainsi, et non plus « petite mère »), mal, très mal. Il lui cause du chagrin. Elle a pleuré toute la nuit après sa visite. Qu'est-ce que nous lui avons fait ? Est-ce notre faute s'il nous a trouvées installées chez lui sans sa permission ? nous prendrait-il pour des folles, des aventurières, que sais-je ?...

– Oh ciel ! vous ne m'aimez pas ! s'écria Bruno.

Émue de ce cri du cœur, de sa propre franchise et sentant qu'elle était allée trop loin, mais ne voulant pas revenir en arrière, elle se tut subitement.

– Jamais vous ne pourrez m’aimer ! répéta Bruno.

– J’aurais commencé peut-être... mais à présent c’est bien fini, allez ! n’y comptez plus.

À son tour, Bruno garda le silence. Il sentit instinctivement que sa philosophie le lui commandait.

Elle au contraire, de nouveau lancée, d’un ton toujours vif, mais plus doux, – D’ailleurs, qu’est-ce que cela vous fait de n’y plus compter ? reprit-elle. Vous m’avez bien dit à moi, par-ci par-là, quelques mots que je n’aurais pas dû écouter, mais à maman, rien ou presque rien, quoique vous prétendiez le contraire ! Et c’est par elle qu’il aurait fallu pourtant commencer.

– De ce pas j’y cours.

– Tout seul ? fit-elle encore.

– Tout seul.

Elle reprit son silence ému, comme une personne qui s’arrête, moins par défiance des autres que d’elle-même. Mais bientôt, avec sa promptitude d’impression et de décision, – Oh ! c’est très bien, cela ! très bien ! et à chaque très bien, elle se

faisait à elle encore plus qu'à lui, un petit signe de tête approbatif. – Seulement il y manque encore quelque chose.

– Quoi ?

– Mais ma permission.

– Vous voyez bien ! je ne puis aller.

– Si ! puisque je vous le permets.

Il partit, plus léger que les airs.

Restée seule avec Sylvion, elle le menaça du doigt.

– Pas ma faute ! dit-il : pas la sienne, à aucun, à chacun, à personne, aux yeux bleus, faute à eux.

– Il ne les trouve pas assez grands, fit-elle pour voir comment il s'en tirerait.

– Oh ! que nenni ! L'a pas dit, pas moi, pas lui. Assez grands pour miroir, pour s'y voir. Y prend garde, y regarde, tous les jours, mes amours. Petites fleurs ont plus de couleurs ; mais les yeux, pas petits, je vous dis, et pour lui, aussi grands, aussi bleus que les cieux.

Jugeant, si elle le laissait continuer, qu'il ne s'en tirerait que trop bien, elle se leva et, prenant le bouquet resté dans l'herbe où Sylvion l'avait je-

té, elle se dirigea du côté du village, mais en allongeant et s'arrêtant, pour éviter d'interrompre une visite qui ne l'intéressait pas moins que celle de Montlucar, et à laquelle elle ne pouvait plus s'empêcher de désirer une meilleure issue.

X

Diane avait accueilli Bruno avec amitié, presque avec une sorte de tendresse qui était dans sa nature, mais qu'elle n'avait jamais témoigné à personne qu'à sa fille adoptive, ne le pouvant pas avec celui pour qui elle l'avait réservée dans son cœur, mais qui l'ignorait, qui la repoussait, plus que jamais, se disait-elle.

Cet accueil mit Bruno à son aise. Il lui semblait parler à une amie. Il n'y mêla donc ni détours, ni ambages et dit simplement, en peu de mots, ce qu'il voulait dire.

– Vous savez que j'aime M^{lle} d'Albenne.

Ce fut tout son exorde. Seulement il redoubla ainsi :

– Vous savez si je l'aime !

– Oui, fit-elle en riant, et quoique je le sache, vous avez bien fait de venir... me le répéter. On aime à répéter ces choses-là ; faute de mieux, on se les répète à soi-même, ajouta-t-elle avec un soupir. N'est-ce pas cela, mon jeune ami ?

– Si vous le voulez bien, et si M^{lle} Clary le permet, comme elle m'a permis de venir...

– Ah ! elle vous l'a permis ?

– Oui, là-bas, en présence de Sylvion, qui l'attestera, sinon en bonne forme, du moins en mauvaises rimes.

– Eh bien, si vous aviez notre permission à toutes deux...

– Peut-être alors ne me répéterais-je plus à moi tout seul... fit Bruno, achevant de retrouver sa philosophie.

Cette manière de conclure la fit rire ; mais revenant bientôt à son expression sérieuse, quoique toujours amicale, – Voyons, dit-elle, ce que je puis, ce que je dois vous répondre, et pour cela rendez-vous bien compte avec moi de la situation, quoiqu'on n'aime guère à se rendre compte, dans les affaires du cœur, ni encore moins dans celle, bien autrement grave, que nous avons tous avec

Dieu. Supposons que, de ma part, il n'y ait pas d'obstacle. Je ne peux rien dire de Clary : c'est une petite tête, pas mauvaise, mais vive, décidée, et qui ne me donnera pas lieu, j'espère, de la contrarier dans son choix. Je désire qu'elle le fasse en toute raison et toute liberté. J'aime à laisser libre, ne l'ayant pas été moi-même, malgré les apparences de ma vie et de mon caractère. Avec vous, cette liberté me serait facile, car vous m'avez tout de suite, je ne sais pourquoi, mise de votre côté... ou plutôt je le sais, fit-elle en se reprenant, c'est que vous êtes l'ami, le fils adoptif d'un ancien ami. Et pourtant, c'est de lui, c'est de M. de Montlucar, que viendra la grande opposition, si elle n'est venue déjà.

– Il me l'a fait pressentir, dit courageusement Bruno.

– Vous voyez ! Et il vous a parlé... de moi.

– De vous, de lui, et d'une autre.

– Il vous a dit certainement, je n'en fais aucun doute, ce qu'il croit la vérité, mais il ne l'a jamais bien sue, ni ne voudrait la savoir. Ainsi, reprit-elle en s'efforçant de soutenir sa voix, il vous aura donc raconté...

– Ce que je ne pouvais contredire, mais ce que je sentais incomplet ; des faits vagues.

– Son sentiment pour moi n'est pas vague, interrompit Diane d'un ton amer. Il ne peut me souffrir, il me haïrait s'il pouvait haïr (vous voyez que moi je lui rends justice) ; il me croit son mauvais génie, il ne voit pas même que vous, non seulement par vous, mais par lui, vous m'avez aussitôt gagné le cœur ; je suis bien aise qu'il m'ait prévenue, pour pouvoir vous le dire, car sans cela il se figurerait, il se figure que j'ai seulement voulu vous attirer à moi, vous enlever à lui. Aussi, gardez-vous de lui répéter ce que je vous dis là. Il y verrait une tactique, un commencement de prise de possession sur vous. Un homme si intelligent et si bon se méprendre à ce point, être aussi injuste !...

– Il a été malheureux, il souffre encore du passé, dit Bruno.

– Et moi, croit-il que je n'en souffre pas, bien plus, mille fois plus qu'il n'en a souffert ? J'ai tâché de le lui faire entendre ; mais rien ! je n'ai plus aucun accès en lui ; Clary fût-elle pour vous, je ne peux rien pour vous sur M. de Montlucar, et ceci encore m'est amer, vous voyez si je vous dis tout...

Elle lui prit et lui serra la main... Il n'y a donc plus que vous pour gagner votre cause auprès de lui ; mais y pourrez-vous davantage ? J'en doute.

– J'espère encore, j'essayerai.

– Je vous aime aussi pour cela, d'espérer pour moi, ajouta-t-elle peut-être en un double sens, car hélas ! je ne puis plus espérer, je n'espère rien. Enfin, dit-elle en se levant, quoi qu'il décide et je n'ai pas besoin d'ajouter que, sans lui, ni Clary ni moi ne consentirions jamais, je resterai votre amie, je le resterai moi du moins, mais je vous le répète encore, gardez-vous de le lui laisser voir.

Bruno espérait retrouver Clary à l'endroit où il l'avait laissée avec Sylvion ; mais il la vit revenir par le même sentier qu'il avait suivi. Quand ils s'y rencontrèrent, ne voulant pas l'arrêter, seule avec lui, sous l'œil caché, mais curieux de quelque montagnard, il ne lui dit que ce peu de mots en passant. – Votre mère est plutôt bien disposée... pour moi, se hâta-t-il d'ajouter ; mais il faut que je parle à Montlucar, et j'y vais de ce pas. – Elle parut approuver du regard, les yeux pourtant un peu baissés et couverts, l'informe chanson de Sylvion sur les siens lui revenant en mémoire, et sans plus

de réponse, continua de suivre en sens inverse leur sentier commun.

Malgré sa rencontre avec Clary, rencontre fugitive, mais pour lui délicieuse à savourer, si elle avait été d'un accord tacite, comme il l'espérait, Bruno ne pouvait s'empêcher de penser à ce que Diane lui avait dit, et Montlucar de son côté. Plus il pressait leurs paroles, plus il les rapprochait, moins il parvenait à en faire un tout complet. Il y avait là-dessous un secret, un mystère, que Diane seule savait. Mais lequel ?

– Les fins-hauts ! aurait dit Sylvion sans comprendre : mais, comme il n'était plus là, Bruno le disait machinalement pour lui en revenant par les prés où commençaient à s'allonger les grandes ombres du soir. – Les fins-hauts, les fins-hauts des cimes ! et ceux qui vont encore plus haut, qui montent bien plus haut dans le ciel, ceux de l'ambition, ceux de la pensée, ardentes sommités. Mais qu'est-ce que tout cela, revenait-il à se dire en pensant à Diane et à Montlucar, qu'est-ce que tous les fins-hauts de l'esprit et des cimes, auprès des abîmes du cœur !

Sylvion, s'il eût été philosophe, eût sans doute approuvé les réflexions du nôtre, mais il ne l'était pas.

XI

Telles étaient encore les pensées de Bruno quand, dès le soir même, il aborda le sujet avec Montlucar, directement aussi.

– Je viens de voir M^{lle} de Breuil, lui dit-il.

– Ah !... fit seulement Montlucar, regrettant de s'être laissé prévenir.

– Elle m'a bien reçu, ajouta Bruno.

– Je le crois sans peine. Elle sait être, au besoin, fort aimable.

– Mais... fit Bruno.

– Il y a déjà un mais, je ne m'en étonne pas non plus.

Bruno, se rappelant le conseil de Diane, fut sur le point de terminer ainsi sa phrase : « mais... elle ne m'a laissé aucune espérance, au moins de sa part. » C'eût été par trop philosophique, même

machiavélique. Aussi, dans sa manie d'être vrai, manie renforcée en lui depuis qu'il s'était prêté à l'invention de l'auberge, termina-t-il en ces mots :
– Mais elle n'a voulu s'engager à rien.

– Ainsi, tu te serais engagé...

– Vous avez aimé, hasarda Bruno.

– Tu te serais engagé ! répétait Montlucar.

– Elle ne l'a pas voulu.

Cette fois Bruno rentrait dans la philosophie, tout en demeurant dans le vrai.

– Tu dis qu'elle n'a pas voulu. En es-tu bien sûr ?

– Elle me l'a déclaré formellement. Elle ne consentirait à rien sans vous.

– Ah ! c'est cela ! je la retrouve, s'écria Montlucar. Elle veut me dominer encore, et surtout te dominer, toi, pour t'avoir tout à elle, pour t'arracher à moi. Oh ! ne me quitte pas ! m'abandonnerais-tu aussi ? c'est impossible ! dis-moi que c'est impossible ! impossible, n'est-ce pas ?

Presque effrayé de cet éclat soudain de Montlucar, ordinairement si maître de lui, Bruno s'était

jeté dans ses bras, les yeux plus grands et plus clairs comme ils le paraissent quand ils sont humides. – Comment pouvez-vous penser que je vous quitte jamais ! disait-il. Même dans mon rêve, fût-il insensé, pareille idée ne m'est jamais venue. Vivre avec elle et pour elle, oh ! c'est vrai, je l'ai rêvé ; mais jamais sans vous. Hélas ! plutôt sans elle, s'il le fallait.

– Oui, il le faut, dit Montlucar, déjà plus calme. Il le faut pour toi, encore plus que pour moi, dont la vie aura bientôt achevé son œuvre et son cours, tandis que toi, tu n'es encore qu'au début de la tienne. N'y mets pas des entraves. Je t'ai élevé comme un homme, c'est-à-dire comme un être dont la destinée est la lutte et le devoir, pour les autres et pour lui. Reste cet homme-là, c'est le seul vrai, le seul qui compte. Reste libre. Romps avec cet amour, pendant qu'il en est temps encore. Cela te paraît impossible ; mais brise-le toujours, dusses-tu n'en jamais guérir. Si tu ne peux le dompter, emprisonne-le plutôt dans ton sein que de te livrer à lui. Il vaut mieux avoir son ennemi en soi, que hors de soi, toujours prêt à vous séduire. C'est ici que t'attend M^{lle} de Breuil. Elle jettera le filet sur toi. Moi aussi, j'ai cru en elle,

j'avais pour elle une amitié idéale, je puis dire. Eh bien, tu sais ce qu'elle a fait de ma vie : elle y a jeté un mauvais sort...

– C'est assurément sans le vouloir, dit Bruno, non sans une fermeté d'accent qui lui paraissait due.

– Sans le vouloir : admettons-le, quoique j'aie mes raisons pour ne pas le croire. Mais elle fera la même chose pour toi, sans le vouloir, comme tu dis. En attendant, ce sera fait. Non, mon ami, mon enfant, ne la laisse pas entrer avec cet amour dans ton chemin. Elle t'y mènera mal.

– Elle souffre, elle est malheureuse, elle ne me l'aurait pas avoué que je l'aurais vu, dit Bruno avec la même douceur ferme.

– Malheureuse du mal qu'elle a fait : c'est possible, c'est même juste.

– Vous êtes trop dur pour elle.

– Ah ! s'écria de nouveau Montlucar, tu en es déjà là, elle te tient déjà. Alors, n'en parlons plus : c'est inutile.

Tous deux se turent. Montlucar alla à la fenêtre, l'ouvrit, comme s'il y regardait, en réalité ne

regardant rien, y resta un instant, puis revenant à Bruno, en homme qui vient de prendre sa décision et qui n'en reviendra pas, il ne lui dit que ces mots :

– Je ne donnerai pas mon consentement, mais si tu veux t'en passer, tu es libre.

– Mais elle-même ne veut pas s'en passer, j'ai commencé par vous le dire...

– Elle s'en passera, s'il le faut.

– Mais moi, jamais ! vous le savez bien ! s'écria douloureusement Bruno.

– Tu es libre ! répéta Montlucar qui sortit, ne voulant pas prolonger l'entretien sur un sujet dont il n'avait plus, pensait-il, qu'à souffrir en secret, comme il en avait la longue habitude.

XII

Bruno, à bout de philosophie cette fois, ne sut, dormant ou éveillé, que tempêter en lui-même toute la nuit. Reverrait-il seulement Clary ? devait-il la revoir ? Sans doute les plus simples convenances le lui commandaient. Mais pour lui

dire quoi ? la funeste vérité : que sa cause, gagnée auprès de Diane, auprès d'elle-même à moitié, il n'avait pu la gagner de son côté. Elle le méprisera. Cependant les convenances finirent par l'emporter.

Mais c'est bien tristement, lentement même, s'avancant au pas de course, puis s'arrêtant immobile et la tête en feu, qu'il arriva finalement à l'endroit tacitement convenu, désirant presque qu'elle n'y fût pas encore, s'y attendant du moins, et l'aimant mieux ainsi cette fois. Elle y était déjà. Sylvion lui-même l'y avait à peine devancée. Comme elle s'apprêtait à lui en faire un reproche assez doux, elle vit tout de suite à son premier regard que ce n'en était pas le moment.

– Qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle, avec un ton si marqué d'inquiétude, qu'il en était presque tendre : dites-moi tout, j'aime mieux tout savoir.

En peu de mots, lents à lui venir, mais sans rien cacher, excepté ce qui était trop personnel à Diane et à Montlucar, il lui dit la décision de ce dernier. Il n'eut pas besoin d'ajouter ce que cette décision lui imposait. Elle la comprit aussitôt, l'approuva même d'un coup d'œil qui en disait

plus qu'elle n'en avait dit jusqu'ici, mais qu'elle ne chercha point à dissimuler.

– Ainsi, adieu ! fit-elle seulement.

– Petit maître est allé voir grande dame ; petite dame doit aller voir grand maître ! fit de son côté Sylvion, cette fois sans rimer.

– Oui ! s'écria Bruno : si vous alliez voir Montlucar ! je n'osais vous le demander.

– Moi ? dit Clary. Je ne pourrais jamais ! Que penserait-il ? Ce ne serait pas même convenable. Sous quel prétexte ?...

– Bonne Marianne, vieille Marianne, bien malade, voudrait voir petite dame ! intervint de nouveau Sylvion, recommençant à rimer, du moins en *a*, faute de mieux.

– Marianne malade ! s'écrièrent Bruno et Clary en même temps.

– Oui, cette nuit, pas dormi !

– Elle veut me voir ? demanda Clary.

– A pas dit. Moi, compris.

– Oh bien ! j'y vais. Et si je rencontre M. de Montlucar, ma foi tant pis pour lui ! ajouta

Clary, reprise de son air décidé. Ne l'était-elle que de cela ?

Elle partit sur-le-champ, seule, sans permettre même à Sylvion de l'accompagner.

Ses petits pieds, avec leurs mignonnes bottines, semblaient voler entre les herbes et l'étroit sentier. Arrivée, et ne trouvant pas Marianne à la cuisine, elle alla, presque du même pas, tout droit à sa chambre, frappa... Personne ne répondit. Elle venait de frapper encore lorsqu'elle entendit des pas. Elle se retourna, pensant la voir. C'était M. de Montlucar qui rentrait.

– Je cherchais Marianne, dit-elle.

– Elle n'est pas dans sa chambre ? demanda Montlucar, sans autre question, mais un peu étonné pourtant de voir Clary.

– Il ne paraît pas. J'ai frappé deux fois.

– Elle n'est jamais bien loin, elle va venir sans doute. Voulez-vous l'attendre ?

Il ouvrit la porte de la chambre. Elle y entra. Montlucar la fit asseoir, resta, mais debout, auprès d'elle, et silencieux, sauf quelques mots de politesse.

Cette froideur, plus apparente que réelle, car il était si frappé maintenant de la ressemblance de Clary avec sa mère, qu'il ne pouvait s'empêcher de la constater à la dérobée ; cette froideur, disons-nous, loin de déconcerter Clary, la piqua, l'anima au contraire et, prenant subitement sa résolution :

– Pourquoi ne m'aimez-vous pas ? dit-elle.

– Moi ? mais je vous trouve charmante ! répondit Montlucar, rien, sur une question si brusque, ne lui étant venu à l'esprit que cette phrase banale, mais qui déjà ne l'était plus autant pour lui.

– Il ne s'agit pas de me trouver charmante, riposta Clary de plus belle. – Et tout d'un trait : Il s'agit de m'aimer un peu, ne fût-ce qu'en souvenir de ma pauvre mère ; de nous aimer, ajouta-t-elle. Ma seconde mère vous aime bien, vous. Pourquoi ne nous aimez-vous pas ? Je vous aime, moi aussi ; mais je ne vous aimerai plus ; si cela vous est égal, c'est que vous êtes méchant. Quand on est bon on aime tout le monde qu'il faut aimer. Vous voyez bien que j'aime aussi Bruno. Je ne le lui ai jamais dit, tout au plus laissé un peu voir par-ci par-là, on n'est pas toujours maître de soi ; mais

je le dis à vous. Eh bien, si vous ne nous aimez pas, je ne l'aimerai plus, même lui.

Elle releva fièrement les yeux, qu'elle avait tenus, non baissés, mais droit devant elle, et le vit sourire, et des larmes dans ce sourire.

– Vous pleurez ! dit-elle avec douceur. Vous voyez bien ! Quand on pleure, c'est qu'on aime. J'ai pleuré plus d'une fois toute seule. C'est à cela que j'ai reconnu... Je crois même que j'ai pleuré en venant. Je dois avoir les yeux tout rouges, et non plus bleus comme l'oiseau bleu, à ce que chante Sylvion. Vous voyez, je vous dis tout. Et vous, vous ne me dites rien. M'en voulez-vous d'être venue ?...

– Non, non ; mon enfant.

– « Mon enfant » répéta-t-elle.

– Mais, dit Montlucar, en faisant un effort pour répondre à cette vivacité de langage et de cœur qui l'attendrissait et l'attristait en même temps, vous verrez bien que M^{lle} de Breuil ne sera pas d'accord avec moi si elle l'est avec vous et Bruno.

– Et moi je vous dis, et je vous assure, affirma encore Clary avec la même soudaineté

d'impression, mais d'un air plus contenu, je vous dis que maman vous aime, même vous qui pensez si mal d'elle ; oui, elle vous aime, en dépit de vous !

Montlucar la regarda lentement, longuement, comme s'il ne pouvait déjà plus se rassasier de la voir.

– Eh bien, dit-il, faisons une expérience : je lui écrirai que je consens.

– Oh ! vrai ? fit-elle avec le plus joli mouvement de tête, en signe d'approbation non moins complète que celle qu'elle avait donnée à Bruno ; alors il faut maintenant que j'aille voir Marianne, pour qui j'étais d'abord venue, – d'abord, répéta-t-elle en sortant.

Marianne était dans la cuisine.

– Mais vous devriez être dans votre chambre ! lui dit aussitôt Clary, dont l'entrain n'était pas pour baisser après ce qu'elle avait obtenu de Montlucar.

– Pourquoi dans ma chambre ?

– Mais pour vous soigner, puisque vous êtes malade.

– Moi, malade !

– Sans doute.

– J’ai donc mauvaise mine ? Il le faut bien !

Pendant... Au fait, la mine, ça trompe.

Le fait est qu’elle n’avait jamais eu mine plus florissante et que son bonnet tenait en place moins que jamais.

Devenue méfiante depuis qu’elle s’était vue transformée malgré elle en maîtresse de pension, elle alla se placer devant le miroir, se regarda, se tâta...

– Bah ! fit-elle, malade, pas plus malade que vous ! mais qui a pu vous dire ?...

– Qui d’autre que Sylvion, répondit Clary, achevant de comprendre.

– Sylvion ! il n’en fait jamais d’autres ! le voilà qui veut que je sois malade à présent. Mais pour cela, oui, qu’il y compte !

– Eh bien, chère Marianne, laissez-moi vous embrasser... puisque vous n’êtes pas malade ! ajouta-t-elle, pour ne pas trop laisser voir sa joie et le vrai motif de cette embrassade.

Marianne s'y prêta et la lui rendit du meilleur cœur du monde, sans aucun souci d'y laisser son bonnet.

– Adieu ! lui dit Clary. Peu s'en fallut qu'elle n'ajouta : Au revoir. Cependant elle se contint.

Son pas ne pouvait guère être plus léger qu'en venant. Et cependant il l'était, et bien joyeux du moins ; plus rien n'y pesait. Elle trouva encore Bruno où elle l'avait laissé. – Tout va bien ! lui cria-t-elle en passant, toujours sans lui permettre de l'accompagner. Mais plus loin elle se retourna et lui fit un gentil petit salut de sa petite main.

Montlucar ne lui en dit pas davantage, sinon qu'il l'avait vue, et avait eu du plaisir à la voir.

XIII

Clary l'avait gagné tout à fait, et même un peu à Diane. Cependant il ne put prendre sur lui d'écrire à cette dernière plus et mieux que deux ou trois lignes : « Ces enfants sont d'accord. Si vous l'êtes aussi avec eux, comme ils le prétendent, il faut bien que je donne mon consentement. »

C'était tout, Sylvion fut chargé de porter la missive. Cette fois, il ne l'oublia pas dans sa poche, et la remit fidèlement :

Clary était présente à la réception de la lettre. Elle la couvait des yeux, à en soulever l'enveloppe, qui ne s'ouvrait pas assez vite à son gré, Diane en ayant considéré mélancoliquement le cachet.

Elle rougit et pâlit en la lisant. – Une lettre si froide ! s'écria-t-elle. Pas un mot pour moi, ni de moi ! Décidément je ne suis plus rien pour lui.

Elle jeta la lettre sur une table. Clary la lut. Elle aussi était courroucée.

– Pauvre petite ! fit Diane. Cette fois c'est bien fini. Il le faut ! nous allons partir.

– Oui, répondit-elle, la main sur ses yeux pour contenir les larmes prêtes à en jaillir. Il le faut ! je le sens aussi. Je veux être forte pour vous, comme Bruno pour lui.

Sylvion, moitié curiosité, moitié méfiance instinctive, avait dit qu'il attendrait la réponse. Il était en bas. On le fit monter. Diane le chargea de lui trouver des chevaux, ce qui n'est pas toujours facile dans la montagne, les chevaux n'y ayant guère plus que les vaches de domicile fixe en été.

– Chevaux tous au pâturage, fit Sylvion. C'est dommage ! ajouta-t-il uniquement pour rimer.

– Eh bien, des mulets.

– Mulets aussi, jusqu'à demain, toute la nuit.

– Où ?

– Vers les hauts, les fins-hauts.

– Ne pourrait-on pas en envoyer chercher et les avoir pour cette après-midi ?

– Oui, s'ils sont pas cachés, dans la forêt, pas facile alors de les trouver, les dénicher. Chevaux, mulets aiment l'ombre, la forêt sombre, restent pas près des chalets.

Ayant plus de confiance en lui qu'en personne pour une recherche de ce genre, quelquefois assez longue en effet, – Écoutez Sylvion, reprit Diane d'un air à la fois si sérieux et si bon, qu'il en perdit un moment toute idée d'une échappatoire quelconque, écoutez ! vous allez me rendre un service ; vous irez me chercher deux chevaux ou mulets, peu importe, et vous me les ramènerez le plus tôt possible. Vous voulez bien me faire ce plaisir, n'est-ce pas ?

– Plaisir à belles dames, plaisir pour moi. Tout de suite, vite vite ! vite au bois. Au plus court, je cours, je cours, au plus droit.

Il partit sur-le-champ, et « au plus droit, » ainsi qu’il venait de le dire et de le promettre sous le regard de Diane. Mais ses idées lui revenant en route, comme il devait nécessairement passer dans le voisinage de la maison de Montlucar, il ne pensa pas faire un bien grand détour ni une infraction à sa promesse en y entrant.

XIV

Montlucar et Bruno allaient se mettre à table, le premier encore plus renfermé en lui-même depuis sa lettre, Bruno ne pensant qu’à revoir Clary.

– Belles dames sont fâchées, dit Sylvion en entr’ouvrant la porte : les yeux bleus ont pleuré, les yeux noirs ont grondé.

Il sortit, trouvant qu’il ne pouvait en dire moins, mais pas plus, et se remit à gravir les pentes à larges enjambées.

Bruno regardait Montlucar, ne le soupçon-
nant, ne l'accusant pas même, mais ne sachant
plus que penser.

– On ne sait jamais bien au juste, fit ce der-
nier, ce que veut dire Sylvion. Allons voir.

Ils partirent ensemble et, arrivés à l'auberge,
montèrent tout droit à l'appartement de Diane. La
première porte était ouverte, les paquets déjà
dans l'antichambre, les autres pièces silencieuses ;
ils entrèrent, ne trouvant personne pour les an-
noncer.

Assises toutes deux dans l'angle, sur un de ces
petits lits bas que les montagnards appellent un
« lit de repos, » et qui peut servir au besoin de ca-
napé, elles s'y tenaient, muettes, mais enlacées.

– Oh ! fit Diane en voyant Montlucar, et avec
un éclat de voix qui était aussi celui de son cœur
débordant tout à coup. Vous venez ! pourquoi ve-
nir ? pourquoi me tourmenter ? que suis-je pour
vous ? L'ennemie ! la détestée, n'est-ce pas ? Eh
bien, sachez-le enfin, puisqu'il faut tout vous
dire : Si vous avez eu jamais une amie dévouée,
sacrifiée, c'est moi. J'ai tout fait pour vous gagner
le cœur d'Émilie, oui tout fait, jusqu'à en oublier,

en percer le mien. Vous étiez un idéal pour elle comme pour moi ; elle voulait vous aimer, mais elle ne pouvait pas. « Non, me disait-elle, quand je croyais presque l'avoir persuadée : c'est impossible ; jamais je ne l'aimerai comme il demande, comme il mériterait d'être aimé. »

Sur un geste de dénégation de Montlucar, – Ne m'interrompez pas ! dit-elle : ce moment est solennel ; je suis bien aise, après tout, qu'il soit arrivé. Vous m'avez toujours méconnue ; vous me devez de me connaître à la fin, quoi qu'il m'en coûte. Émilie ne ressentait pas pour vous ce qu'elle appelait de l'amour. Et la preuve, c'est qu'elle s'est mariée, elle, malgré moi encore, malgré tout ce que je lui ai dit pour l'en détourner. Mais M. d'Albenne lui plaisait ; elle crut l'aimer. Vous savez si elle s'est trompée. Enfin, elle s'est mariée, et moi !... ah ! vous ne vous en êtes pas seulement douté, parce que je le cachais pour Émilie et pour vous, sans pouvoir me le cacher à moi-même. Oui, je puis le dire hautement, parce que je n'ai aucun reproche à me faire, et je puis le dire maintenant que tout est fini entre nous, et je veux le dire pour qu'au moins vous ne m'accusiez plus auprès de ces enfants, c'est moi, moi qui vous

aimais, moi qui n'ai jamais voulu ni pu en aimer un autre, et qui à cause de cela, de cela seulement, quoique sans aucun espoir de vous ramener à moi, même comme ami, ne me suis jamais mariée.

Elle avait les yeux fixes, les joues en feu, mais se sentait plutôt soulagée par ce qui venait de lui échapper coup sur coup. Elle reprit, plus froidement :

– Vous ne me croyez pas. Oh ! je sais ! Eh bien, fit-elle en se levant et allant prendre une petite cassette, tenez, lisez cette lettre d'Émilie ; c'est la dernière qu'elle ait écrite. Vous y verrez qu'elle du moins m'avait devinée.

« Chère, chère Diane, disait cette lettre dont on voyait que les caractères avaient été tracés à grand'peine. Je me sens tout à fait mal. Ce mauvais rêve de la vie qui commence si beau, va finir pour moi... tristement ; puisque j'y laisse ma pauvre Clary. Je te la lègue ; j'ai pris toutes les dispositions nécessaires. Je voudrais pouvoir te léguer aussi Montlucar. Hélas ! si j'avais pu l'aimer !... Mais c'est toi qu'il aurait dû... Comment n'a-t-il pas compris ? C'est le seul reproche

que je lui fasse. Pour moi, je ne lui demande que de me pardonner !... »

Suivaient seulement quelques recommandations de la mourante au sujet de sa fille, et à Diane encore les adieux les plus tendres et une pleine confiance dans son amitié, la plus grande, la plus parfaite qu'elle eût jamais rencontrée.

Montlucar, de plus en plus saisi par ce qu'il y avait de courageux et de supérieur aux conventions ordinaires dans ce farouche aveu de sentiments si longtemps comprimés, Montlucar avait pris machinalement la lettre, machinalement l'avait lue, et la rendit de même, mais d'une main qui tremblait.

– Vous me croyiez perfide, sans générosité, reprit Diane avec moins d'éclat dans la voix, mais plus de fermeté. Me connaissez-vous maintenant ? Eh bien, connaissez-moi encore mieux. Je donne Clary à Bruno. Je vous la donne à vous. Je ne me réserve rien, je ne serai de rien entre vous et ces enfants, vos enfants. Allez, soyez heureux ! Mais partez, que je ne sois pas de trop dans votre bonheur. Plus tard peut-être, quand vous serez bien convaincu... Mais non ; adieu. Je vous confie

Clary, car je sais que je puis vous la confier. À vous maintenant de partir ; à moi, de rester.

Clary, Bruno, Montlucar étaient tout en larmes. On ne parlait pas, on pleurait. Diane elle-même se taisait, et, la tête appuyée sur sa main, ne donnait plus cours qu'à sa douleur. Clary s'était jetée dans ses bras ; Bruno, à ses pieds ; Montlucar allait et venait par la chambre.

Tout à coup on entendit le son des grelots. C'était Sylvion qui arrivait.

– Bons chevaux, par monts et par vaux,... commençait-il en entrant dans la chambre. Mais voyant tout le monde en pleurs, il s'arrêta net, sa chanson lui restant dans le gosier.

– Des chevaux, fit soudain Montlucar, le premier à revenir à lui. Bon ! descends les bagages. Ces dames, Bruno et moi, nous allons retourner à la maison.

– Ah ! fit Sylvion, qui à l'instant retrouva la voix : ah ! comprends : à la pension. Bonne pension, à vous quatre, sans se battre, est-ce pas ? pleurons pas.

ÉPILOGUE

Quelques jours se sont passés. La maison-chalet de Montlucar a reconquis ses hôtes. Elle en paraît toute rajeunie sur la pente. Du matin au soir, elle résonne des rires de Clary et des arguments philosophiques de Bruno, comme du bourdonnement d'une abeille et d'un papillon-sphinx, qui se disputeraient la même fleur délicate et pure, plus belle que toutes celles des fins-hauts. Sylvion, comme l'amour-enfant qui voit tout malgré son bandeau, leur décoche en passant quelques-unes de ses flèches barbelées de rimes ; mais son premier, son plus grand soin a été d'appendre de nouveau, au-dessus de la porte, la branche de houx qu'il en avait décrochée à grand renfort de gestes d'impatience et de mauvaise humeur.

Montlucar qui, dès la visite de Clary, ne pouvait déjà plus se passer d'elle, en est maintenant au même point avec Diane. On ne s'est rien dit en paroles, on s'est tout dit et tout expliqué par le

cœur. Si on revient sur le passé, c'est sans allusions pénibles et comme si l'on y avait toujours été amis.

Un jour, cependant, que Montlucar se trouvait seul avec Diane dans une promenade où ils attendaient d'être rejoints par Bruno et Clary, il fit cette question tout haut, mais comme s'il se l'adressait à lui plutôt qu'à sa compagne :

– Pourquoi ne m'avoir pas dit ?...

– Parce que je vous aimais trop, que j'étais trop fière pour vous, encore plus que pour moi... mais peut-être l'ai-je été trop pour moi aussi, ajouta-t-elle. C'est ce qu'il faut me pardonner. Me le pardonnez-vous, mon ami ?

– Il lui serra la main, qu'il baisa pour la première fois.

– Combien j'ai plus besoin de pardon ! dit-il simplement, mais avec une émotion intérieure.

– C'est vrai que j'ai bien souffert ! reprit Diane ; mais si je me le rappelle encore, je ne le sens plus. Je suis heureuse.

– Comme Clary ? demanda-t-il, cette fois avec son sourire, mais qui n'avait plus rien de mélancolique.

– Et vous, est-ce comme Bruno ? fit-elle de même.

– Voici ma main. Elle est à vous, quand vous voudrez, ajouta-t-il.

– Après eux, répondit-elle. Nous verrons ! Est-ce que dans les fins-hauts, comme dit Sylvion, l'on se marie ? Ce serait risquer de descendre ; on s'aime, cela suffit ? J'ai bien su aimer toute seule. À deux, c'est bien plus facile. Ne trouvez-vous pas que cela suffit ?

– Nous verrons ! dit Montlucar, comme s'il ne faisait que répéter ce qu'elle avait dit. Mais, en effet, occupons-nous d'abord de ces enfants.

Ils arrivaient, ayant pris par le petit pont, tandis que Montlucar et Diane étaient descendus directement par l'esplanade au-dessous.

Clary avait voulu revoir la source, mais d'en haut, comme la première fois, ajouta-t-elle. Accoudée sur le parapet, les deux mains à moitié perdues dans les boucles de ses cheveux remontant ainsi comme un flot que l'on arrête dans son

cours, elle plongeait ses regards de branche en branche, de feuille en feuille jusqu'à ce miroir secret qui avait été celui de leur amour. Il lui rendit aussitôt sa figure et le sourire, maintenant plus assuré, qui s'y dessinait ; mais au lieu d'une tête elle en vit deux, et même un bras passé autour d'elle, sans doute pour la soutenir et pour qu'elle ne risquât pas de tomber. Comme, cependant, il n'y avait aucun danger, elle dégagea ce bras, qui se laissa faire sans trop d'humeur, d'autant plus qu'un autre s'y appuyait, s'il n'acceptait pas de soutien. Puis, au lieu de deux têtes, elle en vit une troisième, celle de Sylvion qui se penchait aussi, d'en bas, sur le miroir, pour voir – pour savoir – ce qu'on s'y disait. Mais quoiqu'on s'y dît beaucoup de choses, il n'entendit rien. Il suivit donc le sentier, et rejoignit bientôt nos promeneurs, désormais quatuor harmonieux, dont il faisait momentanément un quintette, en y jetant çà et là quelques notes de sa petite flûte de roseau.

Comme on l'a vu au début de cette histoire, les longues pentes descendant des hauteurs se terminent en un large et long plateau, presque tout uni, formant esplanade sur le torrent du fond

de la gorge, où elles semblent tomber d'un seul saut.

Il y avait là, sur l'extrême bord, même un peu en dessous, des cytises croissant ainsi sur l'abîme, où ils laissaient pencher dans le vide leurs branches fleuries : on eût dit les panaches d'or de cavaliers fantastiques qu'on ne voyait pas. On alla les regarder de plus près, mais les atteindre parut impossible. Comme on revenait donc, Diane et Clary s'étant retournées pour leur jeter un dernier coup d'œil, elles virent Sylvion, le pied tantôt sur le roc, tantôt sur les arbustes eux-mêmes en cueillir les rameaux les plus splendides, comme s'il voltigeait sur le précipice. Les deux dames poussèrent un cri ; mais on n'avait pas eu le temps de le rappeler qu'il jetait à leurs pieds sa gerbe d'*orbois*, ou bois d'or, comme disent encore les montagnards.

– Beau feuillage, beau treillage, de fin or : voulez-vous encor ? demanda-t-il.

On se garda bien de le laisser recommencer ses voltiges. Il se borna donc à suivre de loin Bruno et Clary qui, dans la promenade commune, y mêlaient volontiers de petites pointes pour leur

compte à part. Diane et Montlucar restaient plus stables.

– Avez-vous essayé de faire instruire Sylvion ? demanda-t-elle.

– J’ai entrepris moi-même son éducation, répondit-il : mais peine inutile ; son esprit est comme son corps ; un oiseau qui vous échappe quand on croit le tenir.

– C’est dommage, il est si intelligent.

– Oui, à sa manière, tout intuitive : il n’a pas besoin d’apprendre, il devine.

– Peut-être est-ce encore le mieux, du moins pour lui.

– Moi, pas savant, fit une voix derrière eux, celle de Sylvion déjà revenu : pas savant, pas lisant, pas toujours à lire, à écrire, mais chantant, c’est bien plus plaisant. Belle, belle ! entends-tu les oiseaux, les ruisseaux, les agneaux, le mouton qui bêle ! voici la saison, la saison nouvelle.

– Et que ferons-nous de Bruno ? demanda encore Diane.

– Est-ce vraiment si nécessaire d’avoir une profession formelle ? Qu’il serve Dieu et son pro-

chain, n'est-ce pas là la première profession, celle que nous devrions tous avoir, et la plus grande comme la plus belle. Elle ne peut être la seule pour le grand nombre. Sa fortune, à lui, la lui permet. Il est instruit, il a l'esprit élevé, actif ; l'activité extérieure lui viendra. Qu'il se donne à ses frères, les hommes, mais sans trop se livrer, sans compter sur eux.

– Et par conséquent, n'est-ce pas ? qu'il se réfugie de temps en temps dans les fins-hauts.

– Oui, cela retrempe. Je voudrais cependant le faire voyager.

– Qui vous en empêche ?

– Mais Clary, leur mariage, que nous reculons d'un pas et qu'ils avancent de deux.

– On voyage très bien mariés. Ce doit même être fort doux. Et Clary est grande voyageuse, je vous en avertis.

– Eh bien, si nous allions nous établir tous les quatre pour l'hiver prochain à Paris ? Paris, quand on fait autrement que d'y passer, comme tant de gens qui se figurent le connaître pour en avoir vu les cafés et les théâtres, Paris vaut à lui seul le tour du monde, et même mieux.

– Moi, pas Paris, fit Sylvion : pas Paris ; petite souris, veux rester ici.

– Sois tranquille ! lui dit Montlucar : nous y reviendrons.

Malgré cette promesse, Sylvion conserva dès lors une inquiétude vague, qu'il n'aurait pu exprimer, mais qui se trahissait parfois sur sa figure. Elle augmenta encore pendant une absence que firent, peu après, tous ensemble, Montlucar, Bruno, Clary et Diane, pour régler des affaires de famille, où leur présence à chacun était nécessaire. Sylvion resta seul avec Marianne. Il n'en aurait pu faire la réflexion, mais pour la première fois de sa vie il s'ennuyait.

Un jour qu'il savait Morchin dans la montagne, il eut la mauvaise idée, pour se distraire, de vouloir encore tâter de son miel. Mais comme il en était à travailler dextrement autour de la petite ruche supérieure, déjà soulevée d'un côté, il se sentit pris à la fois par l'oreille et par le collet. C'était Morchin revenu à l'improviste avec un autre vacher. Les coups de pied en avant pas plus qu'en arrière ne servirent de rien. Les deux hommes tinrent ferme et, l'empoignant des deux côtés par un bras, ils le conduisirent ainsi au vil-

lage devant le juge, qui le condamna à une amende et à quelques jours de prison. Marianne eut beau réclamer, pleurer ; Montlucar n'était pas là, qui aurait eu plus de crédit en faveur d'un être aussi peu responsable. Encore n'est-ce pas sûr. Morchin n'aurait pas manqué de crier, et le juge s'en serait tenu à la rigueur de la loi, en homme impartial et qui se connaît à la politique, la même au village que sur un plus grand théâtre.

Sylvion se rendait si peu compte de la valeur et de la puissance de l'argent que, pour lui, l'amende n'était rien. Mais la prison ? Il en maigrît, il en pâlit, ou plutôt son teint olivâtre en était devenu, quand il en sortit, de la couleur de la cire dont il n'avait pas même pu goûter le miel.

Enfin il était libre, mais sa détention lui tenait au cœur. Comme il revenait tristement à la maison auprès de Marianne qui lui avait fait tous les jours des visites, il rencontra Morchin. Il ne le regarda pas même. Mais celui-ci qui était ivre, ne lui épargna pas les railleries. — Eh bien, mauvais singe, as-tu bien dansé en prison ? Tu auras eu beau sauter ; la porte était trop haute, n'est-ce pas ? Qu'en dis-tu ? que chantes-tu ? L'oiseau ne chante plus en cage. Ça t'apprendra ! Et autres

paroles dures. Sylvion le dépassa sans répondre. Comme il venait de franchir la planche du ruisseau, il entendit appeler au secours. C'était Morchin qui, le vin achevant de lui monter à la tête, avait trébuché sur la planche, perdu l'équilibre, et roulé dans le ruisseau assez profond à cet endroit. Sylvion courut à lui, entra bravement dans l'eau, l'y remit à peu près sur ses jambes et, l'ayant tiré sur le bord, continua son chemin. – Attends ! lui criait Morchin en le suivant que bien que mal ; attends ! il ne faut pas m'en vouloir ; c'était pour rire ; on n'en est pas moins bons amis pour s'être battus. Attends ! je te laisserai prendre de mon miel tant que tu voudras. Attends ! attends-moi ! – Sylvion ne lui répondit pas davantage et courut pour se réchauffer, ses habits étant presque aussi mouillés que ceux de Morchin.

Malgré les soins de Marianne, le thé qu'elle lui fit boire, le beau gilet de laine bleu que Diane lui avait donné et qu'il voulut mettre, se plaignant du froid, il avait de la fièvre ; elle augmenta dans la nuit. Il eut même des moments de délire. Marianne ! bonne Marianne ! disait-il sans s'apercevoir que Marianne fût là. – Ou bien en-

core quelquefois : – Les fins-hauts, tout fins-hauts ! oh qu'ils sont beaux !

Heureusement la fièvre diminua, les accès de délire cessèrent, il alla mieux de jour en jour, et bientôt le prompt retour du grand et du petit maître, de la grande dame et de la petite dame, comme il continuait de les appeler, acheva de le rétablir tout à fait. Seulement quelque chose avait changé en lui, il n'aurait pu dire quoi ; son expression n'était plus la même, moins gaie, mais plus douce, surtout quand il regardait ceux qu'il aimait sans bien savoir comment ni pourquoi. Des éclairs d'inquiétude lui revenaient aussi tout à coup, écoutant et levant la tête, comme l'animal qui entend un bruit que l'on n'entend pas. Alors, il sortait, allait et venait.

Un soir, il ne rentrait pas. On l'attendit fort tard. On alla à sa recherche avec des lanternes. Morchin lui-même y alla. On ne le trouva point. Le lendemain et les jours suivants, de même. Montlucar avait envoyé dans toutes les directions, vers ses chers fins-hauts, sur l'esplanade. On fouilla le bord et le fond des précipices, pensant qu'il avait voulu reprendre son jeu avec les cytises et que le pied lui avait manqué. De lui, de ses ha-

bits, nulle part nulle trace. Avait-il rencontré quelque bande de Bohémiens comme ceux qui l'avaient peut-être amené dans son enfance, l'avaient-ils entraîné, enlevé, ou dans son humeur vagabonde les avait-il suivis ? Montlucar donna son signalement dans les journaux suisses et dans ceux des frontières de France et d'Italie. On n'apprit jamais rien. Pas la moindre indication. Il s'était comme évanoui.

Avez-vous eu un chien, votre compagnon fidèle, vous suivant partout, vous attendant des heures à la porte d'une maison pendant une visite, et rentrant toujours ponctuellement après vous. Tout à coup, il disparaît ; vous croyez qu'il va revenir le soir, le lendemain ; il ne revient pas, il ne revient jamais. A-t-il été tué, pris, est-il mort ou vivant ? Toutes vos recherches ne vous apprennent rien. Il vous semble que vous l'entendez, qu'il va être là, vous le voyez accourir, vous sortez, vous regardez, mais en vain. La seule chose certaine, c'est qu'il n'est plus là, quoique vous avanciez machinalement la main pour le caresser, comme s'il y était.

Ainsi du pauvre Sylvion. Pour ceux qu'il avait aimés à sa manière et qui le lui rendaient bien, ce

fut un vide, un grand vide, jamais comblé par ce qui en comble tant d'autres d'une bien plus grande place en ce monde : l'oubli.

Clary surtout, quand elle y pensait tout à coup, en avait les larmes aux yeux, même en présence de Bruno. – Les yeux, les jolis yeux bleus, disait-elle, en les lui laissant essuyer. – Pas pleurer, faut se consoler, tout se retrouve en haut, aux fins-hauts, – lui répondait son mari.

– Il était comme le génie de notre amour, disait-elle encore, il s'est envolé.

– Mais l'amour est resté, n'est-ce pas, ma chérie ? lui répondait le philosophique Bruno.

Ce livre numérique :

a été édité par :
**l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande**

<http://www.ebooks-bnr.com/>
en décembre 2012

– **Élaboration :**

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Anne C., Sylvie, Françoise.

– **Sources :**

Ce livre numérique est réalisé d'après : Juste Olivier, *Sentiers de Montagne*, Gryon-sur-Bex, [éd. par l'auteur], 1875. La photo de première page, *Fenêtre de chalet en Valais*, a été prise par Sylvie Savary, le 9 juin 2007.

– **Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à *des fin non commerciales et non professionnelles*. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Vous pouvez télécharger des livres numériques gratuits auprès des <http://www.ebooksgratuits.com> et partenaires :

<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,

<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,

<http://www.echosdumaquis.com>,

<http://fr.wikisource.org>,

<http://www.gutenberg.org>.